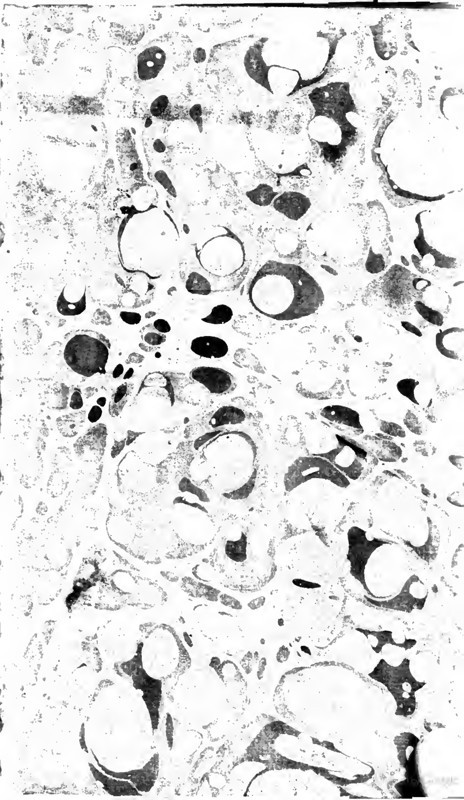






OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDÉRIC LE GRAND

ROI DE PRUSSE.

TOME QUATRIEME.



1788.

LE PALLADION,

POËME GRAVE.

AVERTISSEMENT.

Le marquis de Valory fait le nœud de tout le poëme; on ſuppoſe que le ciel l'a doué de cette rare faveur que ſa préſence rend l'armée pruſſienne invincible. Les ſaints qui ſe fourrent par-tout, révèlent ce ſecret au prince Charles de Lorraine; celui-ci tente le projet d'enlever le marquis; après quelques inutiles eſſais, Franquini, au lieu du marquis, enlève ſon ſecrétaire Darget, perſonnage qui joue ſon rôle comme un autre dans ce poëme. Les Pruſſiens que Valory et la diſcorde irritent pour tirer vengeance de ce prétendu affront, livrent une ſanglante bataille aux Autrichiens, où les Saints, comme de raiſon, vont ſe mêler. Les Pruſſiens ſont victorieux, le fruit qu'ils remportent de cette journée eſt l'échange de Darget contre un général des Autrichiens fait priſonnier dans cette bataille. Le prince Charles renonce au projet d'enlever Valory, la rancune ceſſe, et enſuite l'harmonie ſe rétablit.

Si quelque lecteur malin ne trouve pas ce ſujet aſſez héroïque pour l'épopée, nous le renvoyons au fameux poëme de la guerre des rats, au lutrin ou bien au vert vert; et en cas que tous ces ouvrages immortels ne puiſſent ramener ſon ſentiment, l'auteur prendra le parti de s'en conſoler, aſſuré que la poſtérité ne pourra ceſſer d'admirer un ouvrage, où elle trouvera fondus enſemble tous les poëmes épiques qui ont été faits depuis Noé juſques à nos jours. Pour donner plus de poids à l'ouvrage, on ne manquera pas de faire imprimer à la tête, les lettres les plus exagérées de flatterie qu'on aura écrites à l'auteur ſur ce ſujet, et Monſieur Euler qui a perdu un œil en calculant, perdra l'autre en réſolvant l'important problême du nombre innombrable d'éclats de rire que le monde fera à la lecture de ce grave ouvrage.

LA PALINODIE,

A DARGET.

J'EN ſuis fâché, pauvre DARGET,
Si ma Muſe trop indiſcrète,
De ſes bons mots te fit l'objet:
Rappelle-toi que tout Poëte
Doit amplifier ſon ſujet.

Ton nom, ſi propre à l'hémiſtiche,
Vint dans mon poëme à propos
Se placer comme dans ſa niche;
Et je chargeai deſſus ton dos
Tout ce qu'une fiction folle
Et la giganteſque hyperbole
Imagina pour mes héros.

Lorſque notre feu nous transporte,
L'eſprit accouche ou bien avorte
De cent traits frappés hardiment;
Le menſonge peu nous importe,
S'il s'énonce agréablement;
C'eſt en agiſſant de la ſorte
Qu'HOMERE a plû ſi conſtamment;
Et ſes ouvrages ſi durables,
Sont un heureux tiſſu de fables
Menſongères aſſurément.

Que fais-je ſi le gars Therſite
Ne fut pas homme de valeur,
Auquel HOMERE ôta le cœur,
Pour qu'ACHILLE eût plus de mérite?

Sur ce modèle j'eus l'honneur
De te dépeindre ſodomite
Chez ton luxurieux recteur,
Afin de dauber le Jéſuite:
J'oſai te faire voyageur,
De jeunes nonnains violeur,

Et dans le pays Sybarite
Des plus mauvais romans l'auteur.

Ah ! quand notre verve maudite
Nous a remplis de ſa fureur,
De notre cervelle animée,
Il part ainſi que d'un volcan,
Des flammes et de la fumée,
Et rien n'arrête ce torrent :
Dans ces fougueux enthouſiaſmes
Nous emportant à tout hazard,
Il nous échappe des ſarcaſmes
Auxquels le cœur n'a point de part.
Je devine ce qui t'offenſe,
Ne ferait-ce pas ce tableau
Où ton patron ou ton fléau
Arrêta ta concupiſcence ?
Ah ! cet exemple eſt bien plus beau
Que celui de la continence
Du grand deſtructeur de Numance
Et digne d'un ſaint mort puceau.

Oui, par certaine épître encore
J'ai merité de l'ellébore,
Pour avoir dans tous tes portraits
Follement barbouillé tes traits.

Je t'y traitai de Turc à More,
Sachant qu'aucun mortel n'ignore
Que les Poëtes font menteurs:
Comme on ne daigne pas nous croire,
J'ai cru pour établir ta gloire,
Que je devais charger tes mœurs.

Enfin, DARGET, fur ton hiftoire
Nul ne confultera mes vers;
Ils n'iront point à la mémoire,
Ils feront rongés par les vers:
Je veux que leur recueil ftérile,
Enfant de mon oifiveté,
Périffe dans l'obfcurité,
Loin des yeux d'un mordant Zoïle.

Tout auteur plein de vanité,
Qui tend à l'immortalité,

Doit narrant avec pureté,
Avoir l'art de plaire ou d'inſtruire.

Moi qui n'ai point ces grands talens,
J'abandonne ces vaſtes champs
Aux verſificateurs habiles
Qui remplacent de notre temps
Les HORACES et les VIRGILES.

D'eux redoute les coups de dents,
Et non de ma Muſe badine,
Qui folâtre, qui te lutine,
Qui, ſans conſulter le bon-ſens,
Débite ce qu'elle imagine,
En vers mauvais, mais non méchans.

DARGET, que rien ne te chagrine:
Ris tout le premier de ces vers;
Leurs ſons ſe perdent dans les airs,
Et je crierai plutôt famine
Que de ſouffrir qu'on les deſtine
A courir par tout l'univers.

Mais si, par quelque perfidie
Dont je ne puis me défier,
Dans le monde on les expédie;
DARGET, par ma Palinodie,
Tu sauras te justifier.

LE PALLADION,

POEME GRAVE.

CHANT PREMIER.

Je ne fuis né pour chanter des héros,
Un flageolet me tient lieu de trompette;
Pégaze court et par monts et par vaux,
Quand fur fa croupe il porte un vrai poëte;
Quand je le monte il femble une mazette,
Le plus chétif de tous les animaux.

Je veux pourtant chanter de ma voix rauque
Ce Valory, ce fameux champion
Qui, par l'effet de fon deftin baroque,
Des Pruffiens fut le Palladion,
Et pour lequel fe fit mainte bleffure,
Quand les houfards fins et rufés matois
De l'enlever effayant l'aventure,
Autour du camp venaient en tapinois.

O vous ! divin et très-bavard Homère,
Des rimailleurs et l'oracle et le père,
Qu'ont adoré tous vos commentateurs,
Gens ennuyeux, comme vous radoteurs;
Trompez pour moi le vigilant Cerbère,
Echappez-vous de ſes ſombres cachots;
Inſpirez-moi des chants toujours nouveaux:
Qu'à l'Hélicon votre flambeau m'éclaire:
Par vous d'Achille on connaît la colère;
Mais cet Achille, encor qu'un grand héros,
Qui pourfendit et tua ſes rivaux,
N'eſt dans le fond qu'un héros en chimère.

Bien autre était le vaillant Valory
Dans les combats par ſon père aguerri,
Dont je vous fais l'hiſtoire véritable;
C'eſt un héros au-deſſus de la fable.

O protectrice aimable de Berlin !
Je vous implore, immortelle Hédevige,
Pour un rebelle élève de Calvin;
Que vos attraits, par un nouveau prodige,
En inſpirant votre dévot couſin,
Jettent ſur lui rien qu'un regard benin;
Au paradis dites un pâte-nôtre;
Favoriſez ce poëme badin,

L'ouvrage alors sera censé le vôtre,
Si l'assistez de votre appui divin !

Le bon Charlot chassé de Silésie,
Avait mené ses fiers Autrichiens
Dans un bon camp, où regorgeant de biens
Ils menaient tous une joyeuse vie
Comme prélats dans leur grasse abbayie;

Au bord de l'Elbe ils fesaient leur séjour;
Le mal était, que l'armée ennemie
Avait sitôt l'Autrichienne suivie,
Qu'on entendait, si l'on n'était bien sourd,
Du camp Lorrain le Prussien tambour.

Dans ce camp fort le valeureux Lorraine
Sur l'ennemi vainement se déchaîne,
Il voit souvent ses partis éclopés,
Tout balafrés, s'enfuiants hors d'haleine,
Et dans les champs leurs membres dissipés.

Hélas! dit-il, s'appuyant sur Rosière,
Qui ressemblait à l'homicide Mars,
A quel Saint dois-je adresser ma prière?
Qui diable peut rassembler nos fuyards!
Si tant de fois j'ai tenté les housards,
Je n'en puis mais, beaucoup je m'en chagrine

Si nous voyons que l'aigle des Césars
Sous tant de coups menace enfin ruine.

Prince, lui dit prudemment son ami,
Quittez, quittez la tristesse et l'ennui :
Au noir chagrin ne soyez pas en proie;
Qui pleura hier, rit peut-être aujourd'hui.
Que les plaisirs, les festins et la joie
Fassent cesser la douleur qui vous noie;
Vous éprouvez le destin des combats :
Si m'en croyez, faisons un bon repas;
Demain, s'il plaît à l'aveugle fortune,
Sur l'ennemi versant notre rancune,
A notre tour nous ferons grand fracas.

Il dit, d'abord la table fut couverte
De mets exquis, on en mange sans perte :
Trente laquais à la démarche alerte
Volaient sans fin de la table au buffet;
Du vin du Cap à longs traits on buvait;
L'âpre Pontac, le pétillant Champagne,
Différemment les verres colorait
Et les filets des langues déliait.

Le Saintignon qui battait la campagne,
Dans son harnois très-fort se démenait.

Le bon Charlot en perdit la triſteſſe,
Et ſur ſon front la brillante allégreſſe
Tout doucement ſa douleur effaçait.
Déjà chacun parlait de ſa maîtreſſe;
Se déridant le bon Charlot riait;
Toujours buvant, bientôt plus ne ſavait,
Plein des vapeurs d'une bruyante ivreſſe,
Ce que ſa langue, allant toujours, diſait:
Il clignotait de ſa faible paupière,
Ne voyait plus, tout avec lui tournait;
Il veut marcher, il retourne en arrière,
Moitié tombant et moitié chancelant,
De ſes deux bras dans l'air ſe débattant;
On le ramène, et ſelon ſa coutume,
Le fait coucher dans un bon lit de plume.

Son confeſſeur à propos arriva,
De ſes deux doigts allongés le ſigna,
Brailla Latin, puis marmotte un vieux Pſeaume,
Le recommande à St Pierre ou Jérome;
Ce qui d'abord au bon Charlot donna
D'un doux ſommeil le plus parfait ſymptome:

Car pour dormir remède ſûr, dit-on,
C'eſt d'écouter un onctueux ſermon,
Depuis trente ans eût-on une inſomnie.

D'abord bâiller, l'ame eſt appeſantie,
Ouvrant la bouche et baiſſant le menton,
Fermant les yeux, tomber en léthargie.

Déjà la nuit a de ſon voile obſcur
Couvert le ciel et toute la nature,
Et des hiboux, oiſeaux de triſte augure,
Retentiſſait le cri amer et dur.

Quand tout-à-coup ſur la tente du prince,
D'un vol plus leſte et prompt que l'épervier,
Vient de l'Olympe un farfadet tout mince,
C'était, dit-on, un Saint de ſon métier,
De plus c'était le Saint de la Province.
Tout doucement il s'approche de lui,
Dit à Charlot : Si je viens aujourd'hui,
C'eſt que je veux vous porter mon appui ;
Népomucène était mon nom-de guerre,
Qu'on me donna lorſque je fus ſur terre :
On m'y traita, comme ſavez, fort mal.
Je confeſſais, et mon devoir auſtère
Sur certain point m'obligeait au myſtère,
Lorſque mon roi, mon prince très-brutal,
Voulant ſavoir ce que je devais taire,
Me fit couper, dans ce ſéjour fatal,
Ma langue, afin d'aſſouvir ſa colère ;

De

De ce malheur je fus bien me moquer,
Et pour un faint plus ou moins d'une langue,
C'eft moins que rien, on bavarde, on harangue,
Sans langue enfin on peut, bien s'expliquer.
Vous le favez, la gente Britannique
Très-clairement ce phénomène explique. (*a*)

Mais revenons à l'important fujet
Qui de là haut m'a fait mettre en voyage.
Du paradis je partis comme un trait,
Lorfque je vis faiblir votre courage,
Que mon héros fi fort fe lamentait ;
Quoi, mon héros, difais-je, eft catholique,
Et nous verrons un maudit hérétique
Barbarement le prendre en fon lacet;
Car quoique faint (eh Dieu me le pardonne),
Je hais ces gens qui ne vont point au prône,
Ce font coquins, facrilèges, félons,
Qui brocardant et les faints et la meffe,
Nous affublant de mauvaifes raifons,
De nos autels ont éclairci la preffe;
Je veux punir ces infames vauriens;
Et protéger votre race orthodoxe;
Mes chers Hongrois, mes chers Autrichiens !

(*a*) Il paraiffait alors à Londres une fille qui, difait-on, parlait fans langue.

Or écoutez ! ce n'eſt point paradoxe ;
Si vous voulez dompter les Pruſſiens,
Bien vous gardez de déployer la force ;
Trop mal ſouvent vous en êtes trouvés ;
De la valeur appréhendez l'amorce ;
Si mes conſeils en ce jour vous ſuivèz,
Un autre jour il vous convient de prendre,
C'eſt un ſecret que je vais vous apprendre.
Comme jadis était dans Ilion,
Cette immortelle Egide de Minerve,
Enchantement qui de tout mal préſerve
Le Pruſſien a ſon Palladion ;
Sainte Hédewige et ſainte Géneviève
Donné leur ont un gros marquis français,
Au gros marquis tiennent tous leurs ſuccès ;
Tant que du camp l'ennemi ne l'enlève
Le Pruſſien ſera toujours heureux ;
Si quelque jour le houſard vous le happe,
A tous vos coups nul Pruſſien n'échappe ;
Enlevez donc ce Valory fameux.

Il dit : et puis ſans nul autre étiquette
Monſieur le ſaint remonte ſa chouette
Et prend ſon vol au benoît Paradis ;
Le bon Charlot en eſt tout ébahi ;
Il ne ſait plus ou s'il rêve ou s'il veille ;

Ah! faint Jofeph, dit-il, quelle merveille!
N'en doutons point, tout va nous réuffir,
Le ciel s'en mêle, il va nous fecourir,
Et l'on verra bientôt changer les chofes.

Déjà l'aurore, au vifage vermeil,
Vers l'orient, de fes beaux doigts de rofes ;
Avait ouvert les portes du foleil,
Et les oifeaux de leur tendre ramage,
Et les clairons, et le bruit du tambour
Et le foldat buvant, fefant tapage,
Tout annonçait l'aube d'un heureux jour.

Quand le Lorrain, effuyant fa paupière,
Dit qu'à l'inftant on appelle Rofière;
Rofière arrive, et le héros lui dit,
Dans un moment je vais quitter le lit;
Courez, volez, par votre voix fonore,
Avertiffez du retour de l'aurore
Tous nos héros; que fans perte de temps
Dans cette tente ils ayent à fe rendre,
Et lorfque tous ici feront préfens,
Bientôt fauront ce qu'il faut leur apprendre;
Il part; dans peu arrivent ces guerriers
Sur des courfiers tant fuperbes que fiers.

Ne penfez pas que j'aie la folie,
Ami lecteur, de vous hiftorier
De leurs chevaux la généalogie,
Podarge à tous eût-il donné la vie,
Le dire ici, ferait vous ennuier.

Vint le premier Walis, chargé d'années;
Du vieux Neftor il eut les deftinées;
Grand babillard, peu d'accord, dur, altier:
Vint après lui ce Lobkowitz farouche,
Le fou Spada, le fage d'Aremberg;
Waldeck ayant le blafphème à la bouche,
Le fuit jurant et le ciel et l'enfer;
Puis vient riant d'un rire âpre et amer
Stein, qui paffait pour Momus de l'armée;
Saintignon fuit tout dérangé d'hier;
Puis des Saxons la troupe parfumée,
Gens doucereux, et qui peur d'accident
Jufqu'à mon Dieu difent tout poliment.
Ce chevalier, pincé, droit comme un cierge,
Parmi ceux là paraît avec éclat.
Et le dernier ce fut vous Collowrat,
Aux pieds des faints, aux autels de la vierge
Vous ignorez fi vous êtes foldat.
Seul après tous arriva ce béat.

Au beau milieu de la troupe guerrière
Parut Charlot, il était comme un Dieu,
Odeur de faint fe fentait en ce lieu:
Sa face était brillante de lumière;
Le pot en tête, et la dague au côté,
Et s'appuyant fur fa longue rapière,
Il leur parla d'un ton de majefté.

Mes chers amis, las de nous laiffer battre,
A notre tour fefons le diable à quatre;
Car plus long-temps ne convient de fouffrir
Les Pruffiens chez nous dans la Bohème;
Oui, j'ai trouvé la nuit un ftratagème,
Pour les chaffer même fans coup férir;
La nuit un faint me l'a dit à moi-même.

A ce difcours tout le monde fe tut,
Mais tout à coup il s'élève un murmure,
Et Lobkowitz voulant parler, dit chut!

Le bruit s'accroît, on parle fans mefure;
Tel qu'on entend, quand vers la faint Michel
Le lourd Pierrot va troubler les abeilles,
En bourdonnant l'effaim fort des corbeilles,
Et dans l'inftant il obfcurcit le ciel;
Pour l'appaifer envain l'on fe tourmente,
Il perd lui feul fa fureur infolente,
Et doucement rentre en fa ruche à miel.

Ces indiscrets alors ainsi parlèrent,
Et Lobkowitz contre eux très-fort fâchèrent;
Mais à la fois tous lassés de parler
Font succéder à cette irrévérence
Un très-profond et sévère silence,
Si grand que tous ils purent écouter
Une souris dans la tente trotter.

Lors Lobkowitz leur dit: ayez donc honte,
Le bon Charlot vous fait un si bon conte;
Mais tous les chefs se mirent à brailler,
Qu'il dise donc ce qu'il a pu rêver?

Le bon Charlot, reprenant la parole,
Dit, ne prenez ce discours pour frivole!
Faut enlever du camp des ennemis
Ce Valory, ce badaud de Paris;
Le gros marquis les rend seul invincibles,
Quand l'aurons pris, ces ennemis terribles
Dans un moment seront tous déconfits,
Nous serons chats, ils seront nos souris.

D'hier au soir le prince est encor ivre,
Dit Saintignon; et le brutal Waldeck
Répond, soit dit sans manquer de respect,
Avec vous tous j'aurais honte de vivre,

Si je tenais propos auſſi ſuſpect.
Ce ſont, ma foi, des contes de grand-mères,
Que nous importent et ſaints et ſorcières ?
Notre deſtin dépend de notre bras,
Qui ſans frémir affronte le trépas,
A ſon parti donnera la victoire,
Venez amis, que nous comblant de gloire
Le Pruſſien terraſſé, ſous nos pas,
Dans tous les temps tranſmette à la mémoire
Tout ce qu'a fait Waldeck dans les combats.

Le Colowrat à ce diſcours profane,
En marmottant ſeſait ſigne de croix ;
En implorant le ſouverain des rois,
Et redreſſant ſes deux oreilles d'ânes,
Dit, que la foudre extermine à jamais
Ce prince impie, accablé de forfaits !
Waldeck, au ciel moins d'étoiles ne brillent
Qu'en cent façons ſaints et ſaintes fourmillent ;
Aux papegauds qui ſont gens vrais croyans,
Ils ſont l'honneur de ſe rendre viſibles,
Aux ſcélérats, à tous les mécréans
Qui, comme vous, ont des cœurs inſenſibles ;
Il n'eſt échu que d'éternels tourmens.

Ah ! ventrebleu, dit Waldeck en furie,
Onc ne me fit affront auſſi ſanglant ;

Oui, fuffiez-vous propre fils de Marie
Ce fer ferait lavé dans votre fang.

Très-prudemment d'Aremberg les fépare
D'un fi beau fang, princes, foyez avares,
S'il doit couler, ce n'eft pas dans le camp;
Le fort pour vous tous deux qui fe prépare,
Eft, leur dit-il, plus illuftre et plus grand.
Ce médecin qui de chez vous ne bouge
Dans un moment à tous deux donnera
De l'ellébore, ou de la poudre rouge,
Et le courroux bientôt s'appaifera,
C'eft fur ce ton que d'Aremberg parla.

Par fes propos l'extravagant Spada
Les fit tous deux en même temps fourire.

Mais, cher lecteur, comment puis-je décrire
Comme le fang de Waldeck s'appaifa!

Comme la mer, après un long orage,
Brife fes flots fur le prochain rivage,
Ainfi Waldeck long-temps après gronda.

Le vieux Walis, chargé de fon grand âge,
Leur dit, jadis on était bien plus fage,

Quand de mon temps un confeil fe tenait
Auprès d'Eugène, aucun ne remuait;
On écoutait dans un profond filence
Quand Staremberg, qui longuement parlait,
A tout propos crachait une fentence;
J'ai même vu le confeil qui durait
Depuis l'aurore à l'autre matinée.
On y dormait? lui répliqua Spada;
Non, point du tout! ce confeil s'affembla
Pour difpofer de la grande journée,
Où l'on battit nos gens près d'Almanfa;
Répond Walis: on n'était point volage;
Jeunes héros fuivez l'ancien ufage;
Le bon Charlot qui nous a raffemblé,
Pour haranguer dans un confeil de guerre,
Ne prétend point que l'ordre en foit troublé.

Eh! qu'en dirait la reine et l'Angleterre!
Le duc Saxon civilement répond,
Tirant le pied, fefant la révérence,
Oui, bon feigneur, vous avez grand raifon,
Enlevons donc l'ambaffadeur de France
Aux Pruffiens imprimons cet affront;
Car en effet, avec notre canaille,
L'enlèvement vaut mieux que la bataille,
Et quant à moi, difciple de Luther,

Je ſuis Charlot, fût-ce même en enfer;
Tous nos Saxons ſont vos auxiliaires,
Que vos ſaints donc mènent nos gens de guerre.

Ah! jour de Dieu, dit le fougueux Waldeck,
L'œil enflammé, ſans pudeur, ſans reſpect;
Prince Saxon, vous parlez comme un lâche,
Dans les repas vous faites le bravache,
Et comme on fait ne manquez pas le bec;
Mais lorſqu'il faut payer de ſa perſonne,
Vous évitez, prince, de ferrailler;
Les Pruſſiens vous font toujours plier;
Eh! quelle eſt donc cette affreuſe gorgonne,
Qui fait, Saxons, que votre cœur friſſonne?
Que dira-t-on de nous dans l'univers,
Quand on ſaura que ces grands capitaines,
Et ces ſoldats qui rempliſſent ces plaines,
Aſſez nombreux pour dompter les enfers,
Se ſont laiſſer blouſer par certains rêves;
Qu'un farfadet renverſe leurs eſprits,
Et n'employant la force ni le glaive,
Pour terraſſer leurs vaillans ennemis,
N'ont rien oſé que par ruſe et fineſſe,
Lâches ſecours dont s'arme la faibleſſe?
Pour enlever un gros marquis français,
Ce bel exploit, ſi digne de mémoire

Chez nos neveux vous comblera de gloire.
Le monde entier vous lâchera ſes traits ;
Dieu ſait comment, pour plaiſanter et rire
Sur nos héros, s'égayera la ſatyre ;
Du moins, Meſſieurs, ne le prenez mauvais,
Si le public ſans pardon vous déchire ;
C'eſt en deux mots ce que je dois vous dire.

Très-bruſquement reprit le duc Lorrain,
Vous ne ſavez Waldeck ce que vous dites,
Quoique d'ailleurs vous ayez vos mérites ;
Ce ſoir plutôt que le jour de demain,
Le Valory ſera ſur nos limites ;
La nuit, ainſi me l'ordonna le ſaint ;
Sa volonté qui fut toujours parfaite,
Ainſi qu'aux cieux dans notre camp ſoit faite !

Tous les héros dirent, il a raiſon,
La queſtion eſt toute décidée,
Le *quomodo* reſte encor en idée.
Comment s'y prendre et de quelle façon ?

Waldeck leur dit : mon ame magnanime
S'offre à vos vœux pour cet exploit ſublime ;
Si vous voulez, j'enlève dès ce jour,
De cette armée et fière et triomphante,

Au beau milieu de ſon camp, de ſa tente,
Le Valory même au bruit du tambour.

Vous ſurpaſſez, dit Charlot, mon attente,
Généreux Prince, en qui l'ardeur brillante
Vient d'effacer les héros d'alentour.

Alors ces chefs, du ton de gens habiles,
Sur tous ces points faiſant les difficiles,
De leurs raiſons fortement entêtés,
Se hériſſant de cent difficultés,
Dans tous les lieux voyant tomber la foudre,
Sentaient le mal ſans pouvoir le réſoudre.

Mais le Lorrain, en reſſource fécond,
Leur dit: venez, prenons la gent hongroiſe,
Deux cents houſards tout au plus ſuffiront;
Ils perceront, à l'honneur de Thérèſe,
Et Valory du camp enlèveront.

Je n'entends rien à tout votre colloque,
Répond Waldeck, je crois que l'on ſe moque;
J'ai commandé de gros corps à la fois,
Deux cents houſards n'eſt pas aſſez pour moi;
Pour ſaint André ce ſerait un emploi.

Non pas, Seigneur, daignez me faire grace,
Dit ſaint André; c'eſt à vous, Nadaſti,
Chef des Hongrois, ſignalez votre audace!

En retrouſſant ſa barbe noire et graſſe,
L'Hongrois lui dit, je laiſſe ce parti,
Sans l'envier, au jeune Derſoffi.

Charles, voyant que tous prennent le large,
En rejetant leur emploi ſûr autrui,
Leur dit: je veux qu'on finiſſe aujourd'hui;
A Derſoffi je commets cette charge;
Qu'il aille donc préparer le combat,
Tous nos héros dans l'inſtant vont le ſuivre.

Le Saintignon, de la veille encor ivre,
Lui dit: Charlot, le pain fait le ſoldat.
Le ventre vide on fait fort mal la guerre;
Prince, mangeons; ainſi le veut Homère!

Fallut manger; tout le monde avait faim;
Et les morceaux entaſſés dans la bouche,
Demi-mâchés, ſe heurtant en chemin,
Le corps gonflé, l'eſtomac plein de vin,
La troupe part engager l'eſcarmouche.

Deux cents houfards, renforcés de tartares,
Sur des courfiers plus vîtes que les vents,
Partent du camp au bruit de cent fanfares.

Ami Lecteur, tu veux favoir quels gens
Lors combattaient fous des noms fi barbares?
Communément on les nommait Hullans;
On les difait grands dévoreurs d'enfans:
Ils font tous forts, terribles à la vue,
La tête chauve, et l'œil plein de fureur,
Le nez camard, bras et poitrine nue,
Gens faits exprès pour infpirer l'horreur;
Portant en main leur lance à pointe aigue
Et rempliffant les airs de leur clameur.

Des Pruffiens bientôt la garde alerte,
Toujours au guet, les découvrit de loin,
Foulant aux pieds l'herbe encor fraîche et verte;
Au général on députe fans perte
Pour les fecours dont on avait befoin.

Il vient, il voit la campagne couverte
D'Autrichiens; un des Hongrois déferte;
Ce jour fans coups ne fe paffera point.
Le duc Lorrain veut prendre la licence
D'efcamoter par un fien partifan

Je ne sais quel ambassadeur de France,
Qu'on nous a dit gîter dans votre camp.

Il dit et part : le prince dans l'instant,
Par le housard averti de la chose,
Aux ennemis un gros des siens oppose
De ses dragons, de ses chevaux légers.

Parmi ceux-là se distingue la bande
Que l'intrépide et preux Chasot commande,
Tous vieux soldats dans les combats experts,
Qui débandés, voltigeans dans la plaine,
Se ralliant plus prompts que les éclairs,
Tous réunis suivant leur capitaine,
Sur l'ennemi, qui par fois les attend,
Viennent tomber impétueusement;
Et par leurs coups portent la mort certaine.

Les deux partis s'approchent lentement;
Tout ce que peut et l'adresse et la ruse,
L'invention et les subtilités,
Se pratiquait alors des deux côtés :
Le Prussien voit que l'Hongrois l'amuse,
Et l'Hongrois voit ses desseins éventés.

Sur le talus d'une double colline,
Le camp du roi sur la plaine domine.

Tels que l'on voit les dangereux lions,
Couchés dans leur redoutable repaire ;
Telles étaient ces fortes légions,
Qui fuſpendaient leur ardeur ſanguinaire,
Et dans leur camp ſe tenaient en repos,
Voyant ſans trouble approcher leurs rivaux.

Leur droite occupe une haute montagne,
L'autre aile allait, traverſant la campagne,
Du bord de l'Elbe aſſurer ſon appui ;
Et dans ce camp d'accès inabordables,
Plein de ſoldats aux Lorrains formidables,
Le Pruſſien ne craignait rien pour lui.

Mais Derſoffi voltigeoit dans la plaine,
Tout à l'entour découvrait le terrain,
Et ſe flattant d'une eſpérance vaine
Formait encor quelque nouveau deſſein.

Chaſot s'avance, et l'autre qui le guette
Sur ſon cheval, faiſant la pirouette,
Donnant des deux vient au devant de lui.

Je ſuis, dit-il, le vaillant Derſoffi,
Dans mon pays j'ai plus de deux cents vaches,
Aux ennemis j'ai pris chevaux, panaches ;

Quel

Quel eſt ton nom ? Je m'appelle Chaſot,
Dit l'autre, et ſuis le plus vaillant des hommes,
Mon père a plus de cent boiſſeaux de pommes,
Je ſuis Normand et du pays de Caux ;
Celui des deux aura tout l'avantage,
Qui marquera le plus conſtant courage,
Nous combattons aux yeux de l'univers.

L'Hongrois lui tire un coup de carabine,
La balle ſiffle et s'égare dans l'air ;
Chaſot lui dit, tu hâtes ta ruine,
En même temps le frappe ſur l'échine,
Mais le coup manque et tombe du revers,
L'Hongrois ſe tourne, et de ſon cimeterre
Décharge un coup deſſus ſon adverſaire ;
Chaſot le pare, il atteint ſon cheval,
Qui trébuchant ſe laiſſe cheoir à terre.

D'abord l'Hongrois veut ſaiſir ſon rival ;
Le brave Rauch le voit et le repouſſe ;
Au preux Chaſot il n'arriva de mal,
Si ce ne fut d'eſtropier ſon pouce ;
Il ſe relève et monte un Polonais.

En attendant le vigilant Hongrois
Détache, et fait par une marche adroite
Du Pruſſien tourner le camp à droite ;

En même temps, pour cacher ses projets,
Il escarmouche, harcèle à sa manière,
Pour que son monde, arrivant par derrière,
Puisse saisir le gros marquis français.

De ce côté, selon les conjectures,
Les Prussiens avaient pris leurs mesures.

Le bon Charlot et ses Autrichiens
Examinaient par de longues lunettes
Tout le combat de ces braves athlètes,
Croyant charger Valory de liens.

De tous côtés alors les Prussiens
Fondent serrés sur l'ennemi qui plie :
L'Hongrois le voit, il court, il parle, il crie,
Housards à moi, qu'ici l'on se rallie!
Ce n'était plus qu'une confusion.
Des Prussiens, la redoutable épée
Du sang Hullan était toute trempée,
Très-grande en fut alors l'effusion ;
Et dans l'horreur qu'offrit cette déroute,
On ne voyait toutes parts sur la route
Que bras coupés, que morts et que mourans.
Pour échapper à l'ardente poursuite,
Chacun hâtait sa course dans sa fuite.

Muſe, dis-moi, comment en ces momens
Chafot brilla, feſant voler des têtes,
De maints hullans feſant maintes ſquelètes,
Et des houſards devant lui s'échappans
Fendant les uns, les autres tranſperçans;
Et maniant ſa flamberge tranchante,
Mettait en fuite et donnait l'épouvante
Aux ennemis effarés et tremblans.

Tel Jupiter eſt peint armé du foudre,
Et tel Chafot réduit l'hullan en poudre.

Le bon Charlot, ſes princes, ſes héros,
A fuir auſſi fallurent ſe réſoudre,
Voyant ſur eux fondre leurs fiers rivaux.

Comme l'on voit le lièvre de ſon gîte
Tout effaré ſe lever au plus vîte,
Quand il entend des lévriers jappans,
A toutes jambes il court à travers champs;
Les chiens légers, après lui s'allongeans,
Avidement courent à ſa pourſuite;
S'il peut gagner un boſquet dans ſa fuite
Il eſt ſauvé; les chiens, ſes pourſuivans,
Pour le lancer en vain perdent leur temps.

Tels échappés de la main homicide
Du fier Chafot, plus redouté qu'Alcide;
Tremblans d'effroi, les hullans, les houfards
Rentrés au camp maudiffaient les hafards.

Fin du premier Chant.

CHANT SECOND.

O ! mes amis, craignons tous de médire;
C'eſt un poiſon mortel que la Satire:
Qui brocarda ſans remords ſon prochain,
Eut ſa revanche ; et dès le lendemain,
Mordu d'autrui, ne penſa plus à rire.
Bien pire encor ſont de certains auteurs,
Dont les bons mots, avoués au Parnaſſe,
Ont entrepris, libres dans leur audace,
Des thèmes faits pour des profanateurs.

Me garderai de pareille aventure,
Pour plaiſanter s'offrent tant de ſujets;
Et les dévots, oiſeaux de triſte augure,
De tout côté me lanceraient leurs traits;
Notre guide eſt la loi de la nature :
Belle, ſans fard, auſſi ſimple que pure,
Elle bannit la ſuperſtition ;
Mais elle apprend ce qu'à l'être ſuprême,
On doit de culte et d'adoration,
Tant pour amour de lui que de ſoi-même.
Mais dans le monde il eſt certaines gens,
Des rêves-creux, des fous viſionnaires,
Qui vont braillant, et du haut de leurs chaires
Se font des dieux ſelon leurs caractères,

Toujours cruels et toujours puniſſans ;
Et qui damnant tous les mortels charmans,
Les font griller par d'éternels tourmens,
De tous les ſots forment une cohorte ;
Gens bien choiſis, tous élus, tous chéris,
Et pour leſquels ſaint Pierre ouvre la porte,
Et les admet au benoît paradis.

Amis, comment ſouffrir de tels affronts ?
C'eſt au bon ſens faire lourde avanie,
Que de damner la bonne compagnie.
De ces fous-là qui jugent ſans raiſons,
Les gens d'eſprit enfin ſe vengeront.

Mon cher lecteur, ſi hardiment je grimpe
Juſqu'au ſommet de l'éclatant Olympe,
Ne penſes point que ce ſoit les vrais cieux,
Dont j'oſe ici te faire la peinture ;
Plus librement je puis parler de ceux
Qu'ont fabriqués l'erreur et l'impoſture,
Et l'intérêt de quelques rêves-creux ;*
Bref, en un mot, je ne parle que d'eux.

Le bruit que fait la gente furibonde,
Qui rampe ici ſur la face du monde,
Ses démêlés, ſes débats, ſes excès,
Ses intérêts, ſes guerres, ſes procès ;

Tout ce qu'on fait d'heureux ou de funeſte,
Tout fut prévu, réglé par les arrêts
Qu'en prononça toute la cour céleſte.

Or écoutez : ces peuples d'ennemis,
Qui ſe battaient comme des Amadis
Dans un recoin de notre petit globe,
Qui de l'Olympe aux regards ſe dérobe,
Fixaient ſur eux les ſaints du paradis :
On n'y parlait preſque plus d'autre choſe ;
Et chaque ſaint ayant pris fait et cauſe,
Les uns diſaient, ſommes Autrichiens ;
D'autres ligués, nous ſommes Pruſſiens.
Ce que de ſaints avait produit la France,
Etaient de droit zélés pour l'alliance ;
Mais tous les ſaints à Vienne, à Brunn fêtés,
Pour le Lorrain étaient tous bien portés ;
Ceux-là portaient, deſſous leur auréole,
Cocarde verte, affiche du parti ;
Des rubans verts chamaraient leur étole.

Le monde au ciel était bien perverti !
Au bon vieux temps chacun, ſuivant la règle
Dévotement chantait Alleluia ;
On eût feſſé quiconque eût fait l'eſpiègle,
Ou de chanter un moment s'ennuya ;
C'était alors la vraie monarchie.

En vieilliffant, le bon père éternel
Laiffait-aller la police du ciel ;
Il s'en fit lors une hiérarchie.

Le paradis était comme une cour :
Il y régnait l'intrigue et la cabale ;
Aux chaftes fœurs les faints fefaient l'amour ;
Tout préfentait des objets de fcandale ;
On y voyait la difcorde infernale ;
C'était alors un dangereux féjour.

Dans le déclin de l'éternel vieux père,
On fe fauvait par compère et commère ;
L'un, en léguant fon bien par teftament,
A des frappards d'un très-riche couvent ;
L'autre en payant efcamotait fon ame
Aux durs tourmens de l'éternelle flamme ;
Chacun avait étudié comment
Tromper du ciel la fureur vengereffe,
Malgré l'horreur de fa fcélérateffe.

Lorfque la mort s'approchant à tâton,
Par le collet faifit le miférable,
En fe vouant foudain à fon patron,
Et fe fignant, on déroute le diable ;
On fait des vœux aux faints de grand renom ;

On fe confeffe à quelque jéfuite,
Et l'on reçoit avec de l'eau bénite,
Un paffe-port figné pour le Cocyte,
Avec la meffe et l'extrême-onction.

Alors le faint, auquel le mort fe voue,
Pour foutenir fa réputation,
Au paradis le protège et l'avoue;
Et chaque faint ayant eu de tout temps
Dans notre monde un nombre de cliens,
Jugez combien le ciel en fes murailles
Avait alors raffemblé de canailles.

Quant aux grands faints, c'étaient tous impofteurs,
Qui, fe forgeant eux-mêmes des oracles,
En vrais fripons opéraient des miracles,
Dont on croyait les cieux mêmes auteurs:
Et la très-fainte et ridicule églife,
Dévotement, par bref, les canonife;
Et les voilà comme faints reconnus.

Telle était donc alors la cour célefte;
Un compofé de comiques abus,
Pour le bon fens nourriture indigefte,
Auxquels, ma foi, le monde ne croit plus.

Imaginez un amas de chanoines,
Prêtres, curés, mille fortes de moines,
Tous pêle-mêle enfemble entaffés.

Imaginez, fi vous pouvez, des anges,
Des chérubins, vers le haut bout placés;
Des féraphins, des trônes, des archanges,
Pour bien chanter de bonne heure châtrés.

Imaginez au milieu d'eux que brille
Du vieux papa la célefte famille:
Près de fa dextre on voit avec fon fils
Une beauté, reine du paradis:
Beauté, fefant enfans en fon jeune âge,
Et confervant toujours fon pucelage.

O mes amis! ah que c'eft bien dommage
Qu'on ait perdu dans nos jours tant maudits
De ces temps-là l'antique et bon ufage!

On voit encor dans ce brillant taudis
Les quatre grands et les petits prophètes;
Quelques hébreux, rafibus circoncis,
Refplendiffans, comme on voit les planètes.

Ah! vous voilà, cher Luther et Calvin
Au paradis, en chauffes et pourpoint!

Tant mieux pour nous que là font hérétiques;
Y font encor bien d'autres fchifmatiques,
Qu'y place au moins la fuperftition.

Là, j'aperçois le grand faint de la Mecque:
On va donc là fur fon opinion?
Tandis que vous, Horace et Cicéron,
Virgile, Homère, et Socrate et Sénèque,
Vous grillez tous à l'éternel charbon.

Mais c'eft l'enfer, c'eft l'empire du diable,
Qu'on nous affure être le mieux peuplé;
Ce que la terre a vu de plus aimable
Doit pour jamais être là-bas brûlé;
Là s'engloutit le monde et la nature,
La refpectable et fage antiquité,
Et notre race et la race future.

Car les dévots, par imbécillité,
A l'infernale et fombre majefté
Ont affigné la pauvre humanité:
Par cette loi, tant injufte et tant dure,
Rien ne refta pour la divinité;
Si bien ont fait que Dieu créa le monde,
Non pas pour lui, mais pour l'efprit immonde.

Mais laiſſons-là ces ſtériles docteurs,
Et leur ſyſtème, et leur fou de partage;
Et revenons, après ce verbiage,
A notre objet. Oui, mes chers auditeurs,
Dans cette cour que je viens de dépeindre,
Cour où les ſaints excitaient des rumeurs,
Le roi des cieux, rêvant, ſe mit à craindre
Quelques complots, quelques traits de noirceur:

Ce n'aurait point été choſe nouvelle;
Un jour un ange, appelé Lucifer,
Qui dans les cieux avait fait le rebelle,
Fut relégué dans le fond de l'enfer.
Tout ce qui fut, peut arriver encore;
Pour quoi c'eſt bien lorſque rien on n'ignore,
Voyant le mal tout doucement venir,
De l'étouffer ſans le laiſſer grandir.

Le roi des cieux ainſi plein de prudence,
Prévint le mal; l'archange Michael,
Ce courier des choſes d'importance,
Fut député vers le peuple éternel
Pour l'amener d'abord à l'audience.

Les cordons bleus s'approchent le plus près
De ce grand roi, qui mettant ſa couronne
Et s'apprêtant à lancer ſes décrets,
Va ſe placer ſur ſon immenſe trône.

Ce trône eſt fait d'argent, d'or, et d'airain;
Et Belzébuth à la forge infernale
Le travailla de ſa griffe au burin:
Il y grava l'aventure fatale
De ſa révolte et de ſa triſte fin;
Par ſon exemple et ſon cruel deſtin,
Avertiſſant tous les ſaints à cabale,
De réprimer tout penſer trop mutin.

Dans cette cour, tout comme dans une autre,
Légers y ſont Meſſieurs les courtiſans;
Le ſaint nouveau, le martyr et l'apôtre
Y ſont auſſi les fiers, les ſuffiſans.

Le trône était négligé de ces gens:
Tous ces faquins de moines et de prêtres
Au paradis feſaient les petits-maîtres,
Diſaient, ce trône eſt l'œuvre des méchans;
A l'hiéroglyphe on ne peut rien connaître;
Que des reliefs aillent donc ſe repaître
Nos rêves-creux, nos docteurs, nos pédans.

Mais cependant le divin interprête,
Tout bourſouflé, ſonnait de la trompette;
C'eſt là des cieux l'immortelle étiquette,
Pour annoncer que le roi veut parler,
Et que chacun des ſaints doit écouter.

Je crois, Meſſieurs, leur dit le bon vieux père,
Quand vous aurez appris la grande affaire
Dont il s'agit, que n'aurais pas beſoin
De réveiller votre illuſtre courage;
Car vous n'avez jamais, ou peu du moins,
Ouï tenir tel important langage;
Quand je voudrais même la ſupprimer,
La choſe, hélas, parle aſſez d'elle-même,
Et ſemble à tous ici vous reprocher
De vos devoirs la négligence extrême. . . .

Là le bon père héſitant, bégayant,
Sent ſa mémoire et ſa langue égarée.
Saint Auguſtin, de loin l'apercevant,
Lui dit, grand roi de la voûte éthérée,
S'il me ſouvient du temps antérieur,
Lorſqu'autrefois j'étais encor rhéteur,
Avant d'avoir ma métropolitaine;
Ce diſcours là je ſavais tout par cœur,
Il n'eſt de vous, ma foi, mon cher ſeigneur,
Et vous l'avez pillé dans Démoſthène;
Ce n'eſt, mon roi, ni bienſéant ni beau,
De nous donner du vieux pour du nouveau.

Le bon papa, ſurpris de ce reproche,
Lui dit, hélas! ſi mon diſcours s'accroche,
Ce n'eſt ma faute; enfin l'âge vieillit,

Et je n'ai point dans ce befoin extrême,
Le beau puîné de l'effence fuprême,
Mon fils cadet, le gentil faint efprit.

En pareil cas le bon garçon me fouffle;
Il eft allé, felon ce qu'on m'a dit,
Pour affifter, (car il eft doux et fouple).
Au Vatican dans la pompe et le bruit;
Sa fainteté, qui, dans fa grande églife,
Dans ce moment nouveau faint canonife,
Un faint que tous vous ne connaiffez pas,
Qu'on a tiré fquelète de fa tombe,
Cet anonyme, après un long trépas,
Recevra, fortant du catacombe,
Un bel étui; puis le baptifera,
Bientôt après des miracles fera;
Et fon idole, ayant par-tout fa niche,
A l'entour d'elle à deux genoux verra
Le fcélérat, l'imbécille et le riche;
Dans les bons jours fa fête on chomera.

Mais revenons enfin à ma harangue!
Mes chers enfans, fi je déclame mal,
Prenez-vous-en à ma pefante langue;
Si m'entendez, c'eft-là le principal.

Or, écoutez ! dans ce féjour royal,
Où dès long-temps je fais ma réfidence,
J'ai feul verfé deffus l'humaine engeance
Egalement et les biens et les maux,
Que j'ai puifé de ces deux grands tonneaux.

Si le deftin par fois me contrecarre,
Et me prétend affervir fous fa loi,
Je le retiens, mon pouvoir le rembarre,
Et lui fais voir que je fuis feul le roi.

Mais vous, mes faints, mes fils, mes chers apôtres,
Que j'avais cru plus fages que les autres,
Au paradis, devant moi, fous mes yeux,
Vous élevez vos fronts féditieux:
Selon qu'en dit à chacun fa faconde:
Chacun de vous veut gouverner le monde;
Dites! pourquoi fuis-je donc dans les cieux?

Hier, regardant par ma longue lunette,
Je vis deffus la petite planète
Deux nations, qui, s'entrechicottant,
Un grain de fable entre elles difputant;
Et vous voilà d'abord en mouvement;
Aucun de vous entre foi ne s'accorde,
On prend parti, chacun prétend briguer;

De

De ſon côté ne tirant qu'à ſa corde,
L'œil égaré, ſoufflé par la diſcorde,
Se mèle ici de nuire ou protéger,
A vous ne tient de me faire enrager;
Si l'on m'échauffe, on me fera réſoudre
A vous chaſſer bien loin de mes États,
A vous lancer ma redoutable foudre,
A vous proſcrire, à vous réduire en poudre;
Mais pour le coup je ne le ferai pas.

Sachez du moins qu'en ces lieux pacifiques
Je ne veux point de vos trames iniques;
Que je puis ſeul régler comme il me plaît
Le ſort humain ſans que l'on en raiſonne.

A cet eſſaim de frelons qui bourdonne,
J'enjoins ici, je commande et j'ordonne
D'être tranquille et d'être ſatisfait!

Il dit, les ſaints les yeux baiſſés ſur terre,
Genoux tremblans, et joignant les deux mains,
Le dos courbé, craignans tous le tonnerre,
Au fond du cœur peſtaient ſur leurs deſtins;
Il ſe fit même un ſilence ſi morne,
Qu'on aurait dit que ces ſaints, tant parlans,
Étaient muets, enchantés, ou giſſans.

Mais, comme à tout le temps met une borne,
Lorfque la peur fe fut calmée un brin,
Le vieil babil reprit fon ancien train.

Alors lui dit faint maître Borromée :
Grand roi, fouffrez qu'un de vos immortels
Ofe parler; l'Autrichienne armée,
Mon nom fameux, mon culte, mes autels,
Oui tout s'en va dans ce jour en fumée;
Si ne voulez punir des criminels,
Dont la fureur eft contre eux animée;
Exaucez-moi! Certes il a raifon,
Dit l'autre faint, (c'était Népomucène)
Vous voulez donc, comme en votre maifon,
Au pur hafard laiffer notre domaine?

L'Autrichien refpecte mes vertus,
Il n'eft de faint, dans tout ce nombre extrême,
Qui reçut tant d'images, de tributs,
Qu'en érigea pour moi feul la Bohème;
On fait là-bas ce qu'on doit à mon nom;
Voyagez-y, l'on y voit ma ftatue
Sur les chemins, même fur chaque pont;
Malheur, paffant, à qui ne me falue;
Mais fi jamais ces incrédules chiens,
Qui ne croyant en vous, grand roi, qu'à peine,

Si, dis-je, un jour on voit les Pruffiens
Victorieux chaffer le bon Lorraine;
Qui diable alors ma fête fêtera ?
Et vous, bon roi, vous même, prenez garde,
(Car tout de bon la chofe vous regarde)
Tout le prémier on me ruinera,
Et dans ma niche on m'abandonnera;
Le Pruffien, qui fur moi fe hafarde,
M'ayant vaincu, fur vous fe tournera.

Il n'avait pas achevé fa harangue,
Lorfqu'en fureur lui dit faint Winceslas,
Tais-toi, fripon, déclamateur fans langue,
Vil raviffeur de mes anciens états.
J'étais moi feul patron de ce royaume,
Quand un beau jour, lâche, tu t'avifas
De m'imiter, fefant mon fecond tome;
Que nouveau faint tu t'impatronifas:
Alors mon culte à ton autel paffa.

Le doux Jéfus qui, tout furpris, l'écoute,
Dit, Winceslas vous n'y voyez donc goutte,
Meffieurs les faints rengainez vos exploits;
Vous avez tous empiété fur mes droits;
Vous, des dévots avides parafites,
Avant le temps que miracles vous fites,

J'étais moi ſeul adoré des humains;
J'avais moi ſeul l'honneur des proſélites;
Mais à préſent on ne voit que des ſaints,
Qui ſe ſervant d'une ruſe profonde,
M'ont enlevé le culte de ce monde.

Le bon papa lui dit tout doucement,
O! mon cher fils, ne ſoyez colérique;
J'avais jadis dans le commencement,
De l'univers ſeul toute la pratique,
Lorſque tu vins, le monde fanatique,
Par ſon inſtinct ſuivant le changement,
Planta, pour toi, ma ſeigneurie antique,
Je le ſouffris t'aimant fort tendrement.

Mais laiſſons-là l'aigreur et la diſpute;
Voyons ici qui nous protégerons
Des combattans de ces deux nations;
C'eſt ce qu'il faut, en deux mots, qu'on diſcute;
Puis je prendrai mes réſolutions.

Calvin, Luther, très-bas ſe proſternèrent;
Les Pruſſiens au roi recommandèrent,
Et Géneviève, et tous les ſaints Français
Par leur diſcours très-fort les appuyèrent.

Alors parut éclatante d'attraits,
Pleine d'appas, plus touchante et plus belle
Qu'au paradis oncques ne fut pucelle,
Sainte Hédevige; elle approcha du roi
D'un air soumis, et d'un maintien modeste;
Dans ses beaux yeux on voit briller la foi,
Et bref, c'était une beauté céleste.
Sa belle bouche allait donner la loi,
Et décider la querelle funeste,
Dont la Bohème était pleine d'effroi.

Elle approcha d'une façon unie,
Aux pieds du père on la voit accroupie,
D'une des mains lui pressant les genoux,
De l'autre main au menton le caresse,
Lui dit, grand roi, mon espoir est en vous!
Jadis prenant pitié de ma jeunesse,
Me dégageant de l'humaine faiblesse,
Sainte je fus chez mon défunt époux.
Assistez-moi, que dans ces jours prospères
Tous mes parens ressentent vos faveurs;
A tous ces saints ils font peu de prières,
Mais votre amour remplit seul tout leur cœur.
Les Prussiens composent ma famille,
Et leurs rois sont mes plus purs rejetons,
Ne souffrez pas qu'un vil saint les étrille;

Couvrez-les tous deffous vos ailerons ;
A vous, Seigneur, Hédvige fe dévoue.

En même temps elle vous l'amadoue :
Onc on ne vit avec tant de fplendeur,
Corps féminin fi fouple et fi flatteur.

Le bon papa fent fon ame attendrie ;
Vous le voulez ; je dois vous exaucer ;
Un léopard de la fière Hircanie
N'aurait le cœur d'ofer vous refufer,
Dit-il ; de loin bonne dame Marie,
S'impatientant, pleine de jaloufie,
De ce difcours eût voulu fe mêler ;
Chacun le voit ; le roi lui dit, ma mie,
Vous aimerais bien plus, fi de l'envie,
Lorfqu'il me plaît à faintes de parler,
Vous ne fentiez fi fouvent la furie ;
Il eft befoin d'apprendre à vous calmer.

Alors, parlant à fainte Géneviève,
Il dit, prenez mon redoutable glaive,
Dont autrefois, par mes décrets divins,
L'ange vengeur défit les Philiftins,
Et fecondez l'effort des Pruffiens ;
Ce font les fils de ma charmante fille.

Chère Hédevige, ordonnez aux deftins,
Et confondant les fiers Autrichiens,
Comblez d'honneur votre heureufe famille.

Ces derniers mots qu'il dit à haute voix,
Font treffaillir, et les cieux et la terre,
Et ces accens, plus forts que le tonnerre,
Mettent les faints confus en défarroi.

L'ange leur dit, le roi vous congédie,
Que chaque faint, vaquant à fes emplois,
Aille à préfent régir fa monarchie,
Tous dans l'inftant fe lèvent pour fortir.

Comme l'on voit la preffe s'éclaircir,
Lorfqu'à Grodnow la Pologne inquiète,
En grand tumulte a rompu fa diète,
Ainfi les faints s'empreffent de partir.

Dame Marie, attelant fa mafette,
Fendant les airs, defcend droit à Lorette,
Là, dans ce temple un miracle pofa
L'hôtellerie où la dame accoucha
Du doux JESUS, jadis en Idumée,
Tout à l'entour flaire fa renommée.

Saint Pierre à Rome auſſi-tôt s'envola,
Sur un grand coq le bon ſaint ſe percha ;
C'était ce coq qui par trois fois chanta
Lorſque l'apôtre en ſcélérat, en traître,
Son doux JESUS par trois fois renia,
Aucun des ſaints autant on ne fêta,
Honneur ſe fait à Rome le ſaint père,
De ce qu'il eſt ſucceſſeur de ſaint Pierre.

Légèrement ſur ſa meule à moulin,
Saint Nicolas traverſa l'hémiſphère,
Pour Pétersbourg partit le Catotin,
Y ranimer ſa cendre qu'on révère.

Antoine alors part à califourchon,
Piquant des deux il preſſe ſon cochon :
Ce ſaint des porcs eſt l'auguſte patron.

Ah! vous voilà le coloſſe de Rhode,
Ce n'eſt pas lui, c'eſt un ſaint hors de mode,
Le grand Chriſtophe, de l'inconſtant clergé
Dans un recoin ſans culte négligé.

Un autre part, il veut chômer ſa fête,
Vous oubliez, ſaint Denis, votre tête;

Reprenez-la, car malgré les dévots,
Sans tête un faint fait rire les badauds.

Là faint François, tout criblé de ftigmates,
Ce pieux martyr encor couvert de fang,
A gros bouillons fortant des quatre pattes,
Et jailliffant de fon généreux flanc,
S'en va tout droit dans un riche couvent;
Ce jour fa châffe en pompe fe promène,
Et le gardien et les religieux,
Et les dévots que fourniffent tous lieux,
Qu'à pareil jour on trouve à la douzaine,
Suivent le faint d'un air humble et piteux,
A fon honneur ils fêtent la neuvaine,
En s'enivrant d'un vin délicieux.

J'ai la berlue, ou je crois Dieu me damne,
Parmi ces faints que j'aperçois un âne,
Pourtant n'eft pas celui-là qui parla,
Quand Balaam autrefois le monta;
Mais c'eft celui qui le fauveur porta,.
Lorfque l'hébreu célébrant fon entrée,
Jérufalem de palmes décorée
Jufques au temple un jour l'accompagna.
Cet animal fur une vapeur bleue,
Va dans Milan, pour retrouver fa queue.

Là, tous les ans de l'animal béat
On donne au jour ce beau membre en ſpectacle,
Prêtres y ſont en grand pontificat,
A deux genoux attendans le miracle,
Et célébrans ſa fête avec éclat.

Le bon Janvier, avec ſon auréole,
Comme un éclair va trouver don Carlos;
Il fait bouillir ſon ſang dans ſa fiole,
Tous pleins de joie en ſont ces bons dévots.

Le doux Joſeph, ce mari ſi modeſte,
Pauvre Vulcain de la troupe céleſte,
Et les vieux ſaints, comme Hercule, Samſon,
Mars, Machabée, et Gabriel, Mercure,
Tous trop âgés, reſtent à la maiſon;
Ils n'étaient plus que des ſaints en peinture.

Mais ſi j'avais une langue d'airain,
Et des poumons comme Éole ou Zéphire,
Ami lecteur, comment pourrais-je enfin
Te tout conter, et tous ces ſaints te dire;
Un an entier ne ſaurait me ſuffire.

Mais ſi voulez de l'immortelle cour
Avoir chez vous la liſte générale,

Un almanac tout du long vous étale
Et chaque ſaint, et ſa fête, et ſon jour.

Mais après tout, ce ne ſont mes affaires,
Venons aux ſaints qui me ſont néceſſaires,
Dont nos héros ont tous les deux beſoin.

Vers le Lorrain part ſaint Népomucène,
Sur un rayon il ne ſe percha point,
Tout confondu, du ciel ſortant à peine,
Il gagne enfin ſa métropolitaine,
Dans Prague il va ſe percher ſur ſon pont.

Il veut pourtant ſoutenir ſon renom,
Et ranimer les ſoldats de Lorraine;
Pas ne croirez ce qu'il imagina:
Deſſus ſon pont le bon ſaint ſe tourna,
Aux Pruſſiens il montra le derrière,
Aux gens Lorrains ſa béate viſière,
Tout auſſi-tôt au miracle on cria.

Pendant le temps, qu'au lieu d'un vrai prodige
Saint Népomuc étale un vrai preſtige,
Que fites-vous? ô divine Hédevige!

Muse, dis-moi comment ses belles mains,
Qui maîtrisaient l'Oracle des Destins,
Pour relever la prussienne tige
Lors préparaient de mal aux fiers Lorrains.

Elle n'admet aucun repos ni trêve;
Toujours parlant, consultant Géneviève,
D'avance ayant ajusté ses accords,
On va bientôt voir jouer ses ressorts.

Alors des cieux la nombreuse assemblée
S'était déjà des portes écoulée;
Et traversant le vaste champ des airs,
Avait rempli cet immense Univers:
Les uns en France, et d'autres en Autriche
Etaient venus sur les ailes des vents;
Et chaque saint, de retour dans sa niche,
Humait déjà l'odeur de son encens.

CHANT TROISIEME.

Il n'eſt pour nous qu'heur et malheur au monde,
J'ai ſouvent vu dans ce ſiècle félon,
Que la fortune aveugle et vagabonde
A couronné un faquin, un fripon,
Et la vertu des hommes tant prônée,
Dans l'indigence au fort abandonné,
Souffrir l'opprobre et languir en priſon.
Quand le deſtin aigu nous perſécute,
Fût-on Céſar, Pompée, ou Scipion,
Pendant un temps on ſe défend, on lutte;
Mais on périt s'il réſout votre chute.

O mes lecteurs, ſi vous ne m'en croyez,
Le verrez bien, quand ceci vous lirez,
Quand de Darget vous apprendrez l'hiſtoire,
Ce fait tragique et ce complot d'horreurs,
Sera toujours préſent à ma mémoire;
Le ſouvenir m'en arrache des pleurs.

Or écoutez : L'Autrichienne armée
En ayant vu ſes deſſeins échouer,
Etait encore abattue, alarmée;

Le bon Charlot s'entendait bafouer,
Le mordant Stein, à l'ironique mine,
Sur le Lorrain éguifait fes brocards,
Par fes bons mots, fans fin, le turlupine;
Et fes propos lâchés, fans nuls égards,
De bouche en bouche allaient de toutes parts.

Dans l'Univers bientôt la renommée
Avait ces bruits rapidement femée.

Ce monftre affreux paraît d'abord petit;
En moins de rien il s'accroît et grandit,
Jufques aux cieux atteint fa tête énorme,
Et de fes pieds il touche les enfers.
L'étrange oifeau même en volant s'informe
De ce qu'on fait et dit dans l'univers.
Sous chaque plume, ô prodige, ô merveille!
Il a des yeux, des bouches, des oreilles:
Il va d'un pas d'orient en occident,
Et publiant les vérités, les fonges,
Et des fecrets, et fouvent des menfonges,
Divulgue tout d'un babil impudent.

Dans les deux camps ce monftre malfefant
Avait tout dit; on n'entendait que rire:
Le bon Charlot en fon cœur en foupire;

Hélas, faut-il que ſi dévot aux ſaints,
J'aye ici-bas d'auſſi cruels deſtins?
S'écria-t-il. Mais Collowrat l'approche:
Prince, dit-il, pourquoi donc ce reproche?
Si vous ſouffrez dans ce monde maudit,
Dans l'autre aurez l'immortelle couronne,
Ce n'eſt qu'à ceux que le monde proſcrit,
A qui le ciel après la mort la donne:
Il faut ſouffrir les tribulations,
Le fer, le feu, les macérations:
Quand nous avons ſenti ces maux inſignes,
Encor des cieux ſommes-nous tous indignes.

Le preux Roſière entend avec chagrin
Ce diſcoureur ſi doux, ſi débonnaire:
Vous raiſonnez, dit-il, en capucin;
Il faut ici parler en militaire.

Prince, excitez votre feu naturel,
Aiguillonnez votre illuſtre courage,
Avant la nuit effacez votre outrage,
Courez venger votre honneur et le ciel.

A ce diſcours le Lorrain ſent renaître
Nouvel eſpoir: il dit, ſans nous commettre,
Ayons raiſon de notre affront cruel.

Sitôt au camp on projette, on raiſonne,
Au dur Franquin échoit l'enlèvement,
Il doit avoir l'honneur du dénoûment,
Pour ce grand coup tout s'apprête et s'ordonne.

Saint Népomuc perché deſſus ſon pont,
Penſait tenir en ſes mains la victoire;
Sainte Hédevige en rit avec raiſon,
Elle ſavait ce qu'elle en devait croire,
Et ſe moquait de ce projet bouffon.

Elle aborda ſa chère Géneviève,
En lui diſant d'une façon briève,
Ma ſœur, je n'ai jamais parlé français,
Je ne veux point commettre un barbariſme,
Et du marquis amuſant les laquais,
Me faire huer pour quelque germaniſme;
Chargez-vous donc de ce ſoin important;
Qu'il ſache enfin ce qu'un Franquin barbare,
Chez l'ennemi de malheur lui prépare;
Que dans le camp bien ſe barricadant,
Il ſoit ſur-tout circonſpect et prudent.

Lors de Paris la divine patronne
Va par les airs chercher le gros marquis,
Sainte à l'inſtant traveſtit ſa perſonne,

Elle

Elle prend l'air des gens de fon pays,
Elle fe met en homme du beau monde;
Imaginez les charmes d'Adonis,
Et d'Apollon taille et crinière blonde.

L'air éventé, l'œil vif, le ris fripon
Accompagnaient fa tête moutonnée,
Et fon grand nœud formé fous le menton,
Et fa chemife en dentelles ornée,
Et fes manchettes en patte de pigeon,
Et fes bas blancs tirés jufqu'à l'échine,
Ses efcarpins avec rouges talons,
Et fon habit chamarré de galons
Fefaient valoir fur-tout fa bonne mine.

Le gros marquis alors fe promenait
Aux bords de l'Elbe avec fon cher Darget.

Elle lui dit, Valory je vous aime,
Quoique couriez de catins en catins;
Si ce n'était votre imprudence extrême,
Qui me fait craindre un jour pour vos deftins,
Je ne ferais certes venue moi-même,
Pour vous donner quelques avis benins.

Jeune muguet, vous plaifantez fans doute,
Donneur d'avis à barbe à poil folet,

Savez peut-être écrire un doux poulet,
Dit le marquis, qui de rien ne fe doute.

Elle répond, penfez ce qu'il vous plaît:
Si ne prenez bien garde à votre tente,
Dès cette nuit on vous enlèvera ;
L'Autrichien depuis long temps invente
Un tour maudit, et qui vous furprendra.

Mais Valory deffus ce fait plaifante :
D'où favez-vous, dit-il, ce qu'on fera ?
Me prendre moi ! je voudrais voir le drôle,
Qui de fang-froid jamais m'approchera.
Allez, allez, cette idée eft bien folle. . . .
En même temps paraît un auréole,
La fainte prend un corps tout délié,
Telle qu'on voit une vapeur fubtile.

Le bon Darget en eft émerveillé,
Le gros marquis refte tout immobile,
Et de frayeur prefque pétrifié.
Puis raffemblant la force qui lui refte,
Il dit de l'air d'un excommunié,
Inftruifez-nous, beau farfadet célefte,
Etes-vous donc un ange ou le démon ?
Et, s'il vous plaît, comment eft votre nom ?

La bonne ſainte auſſi-tôt lui répond,
Reconnaiſſez, gros marquis, Géneviève,
Je viens ici vous ſauver, cher élève,
Des noirs complots d'un ſaint archifripon.

Se proſternant, il ſe ſigne, il ſe frappe;
Sainte, dit-il, mon eſpoir éſt en vous,
Il veut trois fois embraſſer ſes genoux,
Et par trois fois le fantôme s'échappe.

La ſainte part plus prompte qu'un éclair,
De ſon éclat cette immenſe carrière
Semble embraſée, elle trace dans l'air
Un grand ſillon tout brillant de lumière.

Comme l'on voit au haut du firmament,
Dans leur ellipſe effleurant les planètes,
A longue queue arriver les comètes,
Illuminer des cieux l'immenſe champ,
Rapidement s'échapper aux lunettes
De l'aſtronome, au ciel les obſervant,
Ce phénomène au vulgaire tremblant
Semble annoncer la peſte en maux féconde,
La guerre ou bien la prompte fin du monde,
Que l'aſtrologue a prévu clairement.

De même alors que disparut la sainte,
Le gros marquis étant transi de crainte,
Resta long-temps dans l'étourdissement.

Darget très-bien le soutient, le rassure,
Il releva cette heureuse aventure,
Puis tous les deux consultent prudemment,
Que faut-il faire ? Irons-nous tout à l'heure,
Pour sureté, changer notre demeure?

Auprès du camp était un petit bourg,
C'était un lieu très-peu digne d'estime;
Il dut pourtant être fameux un jour.
O! Jaromirts, nom mal né pour la rime,
Comment pourrai-je, en chevillant mes vers,
Placer ton nom discordant à l'oreille,
Peindre tes murs abattus et déserts,
Et l'aventure à nulle autre pareille,
Qui pensa mettre un gros marquis aux fers!

C'est dans ce bourg que pis qu'un allobroge,
Le gros marquis imprudemment se loge;
On lui donna, par prédilection,
De preux guerriers une forte cohorte,
Qui tous veillaient à l'entour de sa porte,
Pour conserver ce grand Palladion.

O! profondeur d'esprit et de lumière!
Que pensez-vous ? Ce prudent émissaire
Fesant garder la porte de devant,
Abandonnait la porte de derrière,
Qui procurait facilité plénière,
Pour le projet de son enlèvement.

Or, apprenez que dans cette chaumière
Régnait sur-tout l'infame trahison ;
Suborné fut l'hôte de la maison,
Par un Franquin, monstre de crocodille,
Qui va jouer son rôle comme Achille.

Que sans avoir le talent du Bernin,
Je puis, lecteur, te faire la peinture,
De ce palais, de ce taudis vilain,
Où du marquis se passa l'aventure.

Sans ornement et sans architecture
Présentez-vous un boucan clandestin,
On n'y flairait, ma foi, nulle odeur d'ambre;
On n'y trouvait que deux appartemens;
Au bon Darget fut celui de devant,
Et dans le fond le marquis prit sa chambre.

La nuit arrive et Valory se couche,
Le gros marquis dormait comme une souche,

Et tout auprès le fidèle Darget,
De ſes exploits célèbre Coryphée,
Dormait déjà dans les bras de Morphée,
Après avoir fini ſon chapelet.

Alors des cieux deſcendit du haut faîte
Patron Etienne au viſage vermeil,
Il ſe plaça juſtement ſur la tête
Du bon badaud, dans ſon premier ſommeil.

Mon fils, dit-il, dormez comme une bête,
Quand à l'entour guidé par le malin,
Pour te ſaiſir on voit roder Franquin..

Darget s'éveille et tout ſon corps friſſonne;
Il ſe rendort, comme il ne voit perſonne;
Le farfadet tout auſſitôt revient,
Et de nouveau lui tient même langage:
Craignez, dit-il, un prochain eſclavage.

On carillonne, il ſe fait un grand bruit,
Il eſt déjà deux heures après minuit,
Et le pandour, avide de pillage,
Entre en forçant la porte de Darget.

Dans ce péril, pour le bien de la France,
Le badaud tint très-bonne contenance,
Et fe fentant pris dans le trébuchet,
Il s'écria d'une voix pathétique:
Qui cherchez-vous? Nous cherchons le marquis.
Nous en voulons à votre politique,
A fa vaiffelle, à fes meubles de prix.

C'eft moi qui fuis l'envoyé de Paris,
Leur répondit ce prudent domeftique;
Prenez ces facs pleins de nouveaux louis.

En même temps cette troupe pillarde
Fait table raze en cet appartement;
Soit par bonheur ou bien foit par mégarde,
Aucun n'entra dans le poële joignant.

Ce bruit affreux frappa d'abord l'oreille
Du gros marquis, qui foudain fe réveille;
Et fans reffource il fe ferait perdu,
Si, defcendant de la voûte célefte,
Le farfadet ne fût d'abord venu,
Pour l'affifter dans ce moment funefte.

Hors de fon lit criant tout éperdu,
Il va fortir et fe livrer tout nud,

En attitude, au vrai très-immodeſte,
Entre les mains de ces cruels brigands.

La bonne ſainte, au divin pucelage,
De l'éventail cachant ſon beau viſage,
Par les bâtons lorgnait de temps en temps,
(Femelles ſont coquettes à tout âge)
Dans ce danger miracles opérant
Sur ce marquis fougueux et frénétique,
Elle répand un ſommeil léthargique.

Au même temps ces félons, ces bandits,
Penſant avoir trouvé la pie au nid,
Ont enlevé Darget dans la poſture,
Dont il ſortit des mains de la nature,
Penſant tenir par cet exploit bouffon
Des Pruſſiens le grand Palladion.

Au corps-de-garde accourut Hédevige;
Elle cria, Monſieur le caporal
Aſſiſtez-nous, votre devoir l'exige,
Chaſſez d'ici le raviſſeur brutal!

Tandis qu'en hâte une troupe cruelle
Traînait Darget au travers du jardin,
Toujours pillant, groſſiſſant ſon butin,

Le caporal fesait pleuvoir fur elle
Du plomb mortel l'épouvantable grêle.

Jamais le Ruffe n'a dans fes chaffes d'ours
Défait un nombre auffi confidérable,
Que Jaromirts vit d'ames de Pandours
Dans cette nuit defcendre droit au diable.

Pauvre Darget, pris par tes ennemis,
Et fufillé par tes meilleurs amis,
Dans ce péril extrême inévitable,
Ah! qui t'aida de fon bras fecourable?
Qui te fauva deffous fon aileron?

Ami lecteur, ne refte point en peine,
Je vois des cieux defcendre maître Etienne,
Du bon Darget ce fidèle patron:
Lorfque la mort de tous les côtés fauche;
L'honnête faint lui tint lieu de plaftron,
Et détourna les coups à droite, à gauche.

Le dur Franquin ignorant fon erreur,
Fuyait toujours le cœur rempli de joie;
Il s'applaudit déjà du vain honneur
Qu'on lui fera lorfqu'on verra fa proie.

Ni plus ni moins, Darget nuds pieds trottait,
Jufqu'aux genoux s'enfonçait dans la boue,
Gelait de froid, fefait étrange moue;
L'épine auffi le pied lui déchirait,
Et le badaud de tout fon cœur jurait
Contre le fort qui des hommes fe joue.

Toujours peftant et toujours avançant,
Il avait déjà fait près d'un grand mille
Lorfque le jour tout doucement venant,
Surprit la troupe auprès du camp volant
Où le Franquin avait fon domicile.

Ce fcélérat fefant l'homme civile,
Dit à Darget : Monfieur l'ambaffadeur!
Je fuis fâché de la trifte aventure,
Dont, il eft vrai, je fuis l'heureux auteur,
Et fi nuds pieds, fans habit, fans voiture,
Venez ici, c'eft un petit malheur.

Pour confoler votre douleur cruelle
Et tempérer votre premier effroi,
Vous mangerez deffus cette vaiffelle
Qu'hier à vous, aujourd'hui n'eft qu'à moi.

Sur ce fujet tous les deux s'éclaircirent,
Comme croirez, très-mal fe fatisfirent;
Car fans détour le généreux Darget
Lui déclara d'abord ce qu'il était:
Et dans le temps que Darget développe,
De fon malheur, le plaifant quiproquo,
L'Autrichien croit tomber en fyncope.

Serai-je donc compté pour un zéro,
S'écria-t-il, et ce chien de Français
M'enlèvera dans ce jour, pour jamais,
D'une brillante et pénible entreprife
Tout le fuccès, par ma folle méprife.

Ah! malheureux, fourbe, qui que tu fois!
Ah! raviffeur de mon plus bel exploit!
Tu vas périr et payer ma bêtife!
Il dit, et tire un large coutelas,
Il le tourne trois fois deffus fa tête;
Cet inhumain tout furieux s'apprête
A lui jeter d'un coup le chef en bas.

Un vieil Hongrois tout doucement l'arrête:
Je crois, Franquin, que vous n'y penfez pas!
Notre devoir exige qu'on amène
Chaque captif au camp du bon Lorraine:

Ménagez donc celui-ci tout exprès,
Car il nous peut révéler des ſecrets.
Il dit, d'abord Franquin, quoiqu'avec peine,
Fait un effort, ſe modère et rengaine.

Mon cher lecteur, ſi tu prétends ſavoir
Si ce Hongrois n'était pas une ſainte,
Fort à propos uſant de cette feinte,
Comme en avez dans ce livre pu voir.
Ah! pour le coup il n'eſt en mon pouvoir
De l'expliquer; car deſſus cette affaire
Mon chroniqueur fut prudemment ſe taire:
En remontant même juſqu'à Turpin,
Sur ce ſujet on n'éclaircirait rien.
Penſez-en donc ce qu'il vous plaît d'en croire,
Car ce fait-là ne fait rien à l'hiſtoire.

Le dur Franquin changea d'abord de ton
Vers le badaud; ce féroce lion
Devint traitable et doux comme un mouton;
Même il lui fit des excuſes paſſables.

Chemin feſant on gagne la forêt,
D'arbres touffus, obſcurs, impénétrables,
Où le ſoleil ne put percer jamais
De ſes rayons brillans et favorables.

Dans un endroit plus ſombre et plus épais,
Un haut rocher tout couvert de cyprès,
Forme en ſon ſein une affreuſe caverne,
Il ſemblait voir les portes de l'Averne.

C'était l'endroit où Franquin réſidait;
Il avait là ſon horrible repaire,
De l'antre fort nombre de gens de guerre.

Ah ! vous voilà ! bon jour ! Qu'avez-vous fait ?
A-t-on pillé ? La priſe eſt-elle bonne ?
N'aurons-nous point notre part au butin ?
L'on s'embraſſa, l'on conte et l'on raiſonne
Sur les hauts faits de l'illuſtre Franquin.

Apercevant Darget ſans camiſole,
Ils s'écrient tous : viens-çà, viens-çà, le drôle !
Tu fus ſervi par des valets adroits ;
Tu caches encor peut-être une piſtole;
Donne toujours, ſommes ruſés matois.

Le bon Darget garde un maintien modeſte,
Ses pieds étaient meurtris et déchirés,
Ses membres tous preſque défigurés,
Ses yeux tournés vers la voûte céleſte,
D'un ſuppliant il emprunte le geſte.

Franquin leur dit, cet homme eſt mon captif,
Donnez-lui donc un bon confortatif;
Dans ma caverne à l'inſtant qu'on le ſoigne.

Ces gens feſaient diligente beſogne,
Car le Franquin était expéditif;
Deux grands pandours avec un air paterne
Mènent Darget au fond de la caverne.

Figurez-vous un antre obſcur et ſourd,
Où ne perça jamais le moindre jour.
Darget non plus en entrant ne vit goutte:
Il vient d'abord dans une immenſe voûte;
Il n'avança qu'aux tremblantes lueurs
De deux lampions, il ſuit ſes conducteurs:
Sous le rocher une profonde route
L'amène enfin au gîte des voleurs:
On y reſpire une vapeur impure;
Par un haſard la bizarre nature
Semble avoir fait ce lieu rempli d'horreurs
Pour recéler ces cruels détrouſſeurs:
Là preſque au bout il entre en une grotte.

Franquin le ſuit: il dit qu'on le décrotte;
En s'empreſſant, deux ruſtiques beautés,
Portant un ſeau chacune à leurs côtés,

Prennent Darget; on le lave, on le panſe,
On le parfume, on le frotte d'eſſence:
Qu'on me l'habille, ajouta le Franquin.
On court, on vient, maîtreſſe, concubine;
L'on va fouiller dans la cave au butin;
L'une lui donne une chemiſe fine,
Dont la cravatte eſt de point de Maline,
Et qu'on pilla ſur quelque Pruſſien;
L'autre lui chauſſe un petit eſcarpin
Fait pour un pied plus mignon que le ſien;
Une autre encor ſur ſes épaules charge
Un bel habit, et trop long et trop large,
Que Franquin prit dans la guerre du Rhin.
Pour finir l'œuvre, on offuſque ſa face,
En le couvrant d'un feutre à grande audace.

Franquin lui dit: mangeons, j'ai ſoif, j'ai faim,
Canailles, allons, qu'on ſerve le feſtin:
Alors on voit des ſoi-diſantes vierges,
Dreſſer la table et la charger de cierges,
Que quelque autel avait contribué,
Et que Franquin s'était attribué.

On étala la vaiſſelle polie
Que ce pandour au marquis enleva;
Darget lui dit: cette vaiſſelle unie

Fut par Germain à Paris arrondie :
Ah ! dit Franquin, tant plus elle vaudra.

Quarante plats fur la table on porta,
De mets exquis raffemblés à la ronde,
Des agneaux gras, des poulets qu'on vola;
Car on fefait payer à tout le monde:
Le malheureux payfan Bohémien
Etait pillé comme le Pruffien.
Rien ne coûtait, on fefait bonne chère;
On s'engraiffait des malheurs de la guerre.

On fait venir le Champagne mouffant,
Qui pétilla bientôt dans chaque verre,
Le Port-à-Port, le Tokai jauniffant,
Vin butiné, volé furtivement;
On en fabla coup fur coup des rafades;
Et puis l'on fit grandes fanfaronnades.

Dargel fournois, ne mangeait qu'à regret
De tant de mets volés qu'on lui fervait,
Ne fe nourrit qu'autant qu'il faut pour vivre.

Mais fur le tard arrivent les catins;
On les careffe, on baife, on les enivre,
Non pas d'amour, mais de différens vins.

O

O ! mes amis! comment puis-je pourſuivre,
Et vous compter leurs propos libertins?
Ne penſez-pas que la délicateſſe
Soit en uſage en de pareils amours:
Figurez-vous plutôt ce que l'ivreſſe
Peut inſpirer de féroce aux pandours.

On y voyait des filles effarées,
De la Jeuneſſe et des Grâces parées;
Au dur Franquin, à ces fiers raviſſeurs,
Et par l'audace et par mille fureurs,
Dans ces cachots indignement livrées.
Dans les momens qu'ils comblaient leurs plaiſirs,
En détournant leur innocente bouche,
Verſaient des pleurs et pouſſaient maints ſoupirs;
Ils auraient pu, par leurs cris, adoucir
Et la panthère et le tigre farouche.

Ces ſcélérats, qui n'avaient le cœur bon,
Ni plus ni moins remuaient du croupion;
On aurait dit, voyant ces mœurs étranges,
Que les démons y violaient des anges.

A ces plaiſirs, ces brutaux, ces félons,
Font ſuccéder la plus graſſe débauche:
Raſſaſiés des délices connus,

Ils enfilaient la route par la gauche,
Et s'enivraient de plaifirs défendus.
Enfin laffés de leur fale aventure,
(Car on revient trop tôt de ces abus)
Buvaient du vin autant que la nuit dure;
Franquin fur-tout écumait de luxure;
Et le fouper touchait à fa clôture.

Quand des pandours viennent tous morfondus
Donner avis d'une belle capture;
Aux champs voifins ces brigands avaient pris
Un grand troupeau d'agneaux et de brebis,
Poulets, cochons, cierges d'une chapelle,
Et du curé la gentille Donzelle,
Et du bailli la fille encor pucelle,
Et maints ducats dont ils ne dirent mot.
Sur l'intérêt, ce n'eft chofe nouvelle,
Même un pandour, pour voler, n'eft pas fot.

Il faut d'abord qu'on règle les partages:
Pour nous, ferons amis des pucelages.
A ces pandours, dit Franquin, laifferons
Le brandevin, les vaches, les cochons.

En mugiffant, la grotte fait entendre
De leurs clameurs répétées dans fon antre,

Les insensés et bourdonnans échos.
Ils s'écrient tous, renonçons au repos.

Lors les pandours quelques porcs gras tuèrent,
Et par morceaux égaux les partagèrent,
Cherchent du bois, des veines d'un caillou
Ils font sortir, le frappant sur un clou,
De pétillantes et vives étincelles,
Le soufre en feu allume les chandelles;
Le bois s'embrase, on rôtit les morceaux,
En les couvrant tous d'une double graisse;
Et puis servant les éclanches, les dos,
Couchés sur l'herbe, ils mangent à leur aise,
Ainsi que dit le chantre d'Ilion;
Content chacun fut de sa portion.

Au dur Franquin on amena les belles,
Doûces beautés, fringantes demoiselles,
Que le brutal aima par passion.

Au beau milieu de ces cruels gens d'armes,
On voit paraître éclatante d'appas,
Jeune tendron, où brillaient tous les charmes.

Cette beauté, qu'on prit à Ménélas,
Dont le rapt mit toute l'Asie en armes;

Au bon Priam caufant chaudes alarmes,
De fes attraits, certes, n'approchait pas.

Elle n'était comme vous les princeffes,
Toujours beautés, quand vous êtes alteffes,
Et qui perdez vos grâces, vos attraits,
Quand on vous voit dépouillés des richeffes
Et des bijoux dont offufquez vos traits.

Elle arriva parmi tous ces vacarmes,
Toute éplorée et fe fondant en larmes;
Dans le fommeil, hélas! on avait pris,
Ce beau tendron, chez fes parens chéris,
Dans des habits, dont la fimple parure
N'ajoutait rien aux dons de la nature.
Ses vêtemens font propres, mais unis;
Sous fon corfet une gorge naiffante,
Allant, venant, aux curieux préfente
Deux petits ronds élaftiques, gentils,
Moitié couverts d'une boucle flottante;
Un teint, grand Dieu! de rofes et de lys,
Deux beaux yeux noirs à prunelle brillante,
Des yeux dont part une flamme éloquente;
En arc deffus fe courbent fes fourcils;
Puis à baifer une bouche qui tente,
Quand le corail de fa lèvre charmante

Eſt ſéparé par l'amour et les ris;
Trente-deux dents de blancheur raviſſante
Rendent les cœurs inſenſibles épris:
Ajoutez-y taille d'une déeſſe,
Un pied cochois, de Vénus la jeuneſſe;
Et telle fut la touchante beauté
Dont ces bandits s'étaient rendus les maîtres.

Elle parut au milieu de ces traîtres,
Avec un air rempli de majeſté,
Et ces brutaux, ſans nulle humanité,
Allaient d'abord ſe jeter ſur leur proie,
Lorſque Franquin leur fit ce beau diſcours.

Qu'à la douleur ſuccède enfin la joie;
Conſolons donc ce captif par l'amour:
Pour moi, d'ailleurs, j'en ai déjà de reſte,
Et malgré moi me faut être modeſte;
Voyez ce qu'eſt un honnête pandour;
A vous, Darget, ſera cette pucelle,
Allez, cueillez cette roſe nouvelle.
Darget ſentit l'aiguillon de la chair;
Mais il entend une voix lamentable:
Ah! juſte Dieu! ſuis-je donc en enfer?

Oui, belle Aurore, en ce ſéjour coupable,
Franquin peut-être eſt pis que Lucifer.

Ayez pitié, bon Seigneur charitable,
De ma jeuneffe & d'un fort déplorable,
Lui dit la belle en tombant à genoux;
J'étais promife, et mon futur époux
Ne peut m'aider de fon bras fecourable;
Ayez, Seigneur, pitié de ma vertu!
Difant ces mots, tout un torrent de larmes
De fon vifage inondait tous les charmes.

Franquin s'écrie, ah! qu'on faffe cocu
Ce prétendu, ce jeune époux en herbe,
Allons, jetez dans ce moule fuperbe,
Jeune Français, bien ourdi, bien coffu.

Deffus l'amour le bon Darget prélude,
Il en fentait toute la plénitude;
Dans le moment qu'il était réfolu
De s'enivrer de fa béatitude,
Son bon patron s'en étant aperçu,
L'arrêta court, et le badaud rengaine,
Entre fes dents peftant fur faint Etienne.

Tel près d'un lac fouvent un limaçon
De fa maifon fort fa tête gentille,
Au grand foleil rampe dans le limon;
Mais s'il entend du bruit ou quelque fon,

Se repliant ſoudain dans ſa coquille,
Il ſe reſſerre en petit peloton.

Ainſi Darget, à l'ame généreuſe,
Vit diſſiper certain malin démon,
Que poliment on nomme Cupidon;
Et dont Moïſe en ſa bible cauſeuſe
Fit un ſerpent, dont Eve curieuſe,
Pour ſon malheur, eſſaya tout du long.

Le bon Darget, plus froid qu'aucun glaçon,
Dit à ſa belle: aimable malheureuſe,
De vos vertus je prends compaſſion;
Je ſuis, hélas! pour le viol mauſſade,
Ne craignez point de moi quelque enfilade;
Je payerai plutôt votre rançon.
Il prend ſa main, la raſſure et conſole.

Franquin qui voit Darget ſe refroidir,
Dit: Eſt-ce en France ainſi que l'on viole?
Eh! quand au fait voudrez-vous donc venir?

Hélas, Seigneur, nos triſtes deſtinées,
Sont en vos mains, ô Franquin généreux!
Cette beauté de grâces tant ornées,
Et ces appas divins et merveilleux

Seront-ils donc dans ce féjour funefte
Abandonnés au défir immodefte,
De l'impudique et du premier venu ?
Ah ! refpectez fon âge et fa vertu;
Et rendez-lui fa liberté première. . . .

Pauvre Français ! dis plutôt ton bréviaire,
Répond Franquin, en fe moquant de lui;
De violer c'eft la mode aujourd'hui.

Mais, répliqua d'une façon foumife,
L'autre en rêvant . . . . d'un moyen je m'avife;
S'il vous plaifait d'accepter de l'argent;
Je payerais de bons deniers comptant
La liberté de cet aftre adorable.

Ce marché-là plut fort à ce brigand;
Oui, lui dit-il, fi tu m'en donnes tant. . . .
Qu'elle aille alors, pucelle invulnérable,
Dans fa maifon rejoindre fon amant.

Pour cette fois, intérêt déteftable,
Tu fus du moins aux humains fecourable,
Car tu fauvas des mains d'un infolent
La jeune Aurore auffi belle qu'aimable,
Sans qu'on lui fît d'outrage en ce boucan.

CHANT QUATRIEME.

C'EST un grand point que d'être vertueux;
Mais dans ce ſiècle on eſt peu raiſonnable,
Soyez fripon, ſcélérat, vicieux,
On paſſe tout ſi vous êtes aimable.

Heuréuſement pour lui le bon Darget,
Et l'un et l'autre également était.

Pour le Franquin épuiſé de débauche,
(Car ne croyez qu'un brigand, qu'un pandour,
Toujours guerroie et ſans ceſſe chevauche,
Rien ne tarit plus vîte que l'amour.)

Le Franquin, dis-je, ayant pris tout le jour
Repos qu'il faut pour réparer ſes forces,
Ne ſentant plus ſes paſſions féroces,
S'en vint trouver le badaud dans ſon lit;
Je viens chez vous, dit-il, car je m'ennuie,
Ne veux ſortir car il fait de la pluie;
Mais contez-moi, captif pour mon profit,
Votre deſtin, vos exploits, votre vie;
Car les Français, dit-on, ſont bons conteurs.

Darget répond à ces propos flatteurs,
Ce me ferait faveur bien fingulière,
Si je pourrais amufer Franquini,
Seigneur, je n'ai qu'un mauvais conte à faire,
Je le ferai du moins fimple et uni.

Le fort fâcheux qui dès long-temps m'oppreffe,
M'a fait, Seigneur, naître d'une ducheffe,
Mon père fut, je crois, un inconnu,
Qu'un feu fecret rendit le bien venu;
Malheureux fruit d'une illicite flamme,
On m'éleva bien loin de mes parens,
Puis pour former de bonne heure mon ame,
Me retirant de ces honnêtes gens,
On me pourvut tout jeune d'une place
Dans un couvent, au collège d'Ignace;
Et là, fous l'œil d'habilles profeffeurs,
Je dus, Seigneur, achever mes études;
Mais qu'un démon, auteur de mes malheurs,
M'y fit paffer par des épreuves rudes.

On me trouvait quelque peu de beauté,
Et dans l'efprit de la vivacité,
Un profeffeur écumant de luxure,
Me careffant avec malignité,
En m'amenant chez lui dans fa clôture,

Me fit un jour offerte tant impure,
Que je lui dis avec févérité ;
Vas, monftre affreux, tout couvert de fouillure,
Dont les défirs révoltent la nature,
Cours dans l'oubli chercher l'impunité
De tes forfaits, de ta brutalité.

Bientôt un autre également m'entraîne,
Je le repouffe un peu, je le rengaine ;
Mais à la fin tant fondirent fur moi,
Que n'ayant plus dans le couvent d'afile,
Et dans un âge encor tendre et débile,
Je me fentis intimider d'effroi.

L'un me difait : ne favez pas l'hiftoire,
Vous y verrez des héros pleins de gloire,
Tantôt actifs et tantôt patiens,
A leurs amis fouples et complaifans.

Tel pour Socrate était Alcibiade,
Qui, par ma foi, n'était un Grec mauffade,
Et tels étaient Euriale et Nifus ;
En citerais, que fais-je, tant et plus.
Ce Jules-Céfar, que des langues obfcènes
Difaient mari de toutes les Romaines,
Quand il était la femme des maris.

Mais feuilletez un moment Suétonne,
Et des Césars voyez comme il raisonne;
Sur ce regiſtre ils étaient tous inſcrits;
Ils ſervaient tous le beau Dieu de Lampſaque.

Si le profane enfin ne vous ſuffit,
Par le ſacré dirigeons notre attaque;
Ce bon ſaint Jean, que penſez-vous qu'il fit,
Pour que JESUS le jeta ſur ſon lit?
Sentez-vous pas qu'il fut ſon Ganymède?

Pour renchérir ſur tout ce qu'on a dit,
J'appellerai donc Sanchèz à mon aide;
Liſez-moi bien l'article vingt et neuf
De ſon divin traité du mariage;
Vous y verrez que votre eſprit tout neuf
Doit de ſes mœurs faire l'apprentiſſage.

Tous les recteurs s'écrient: il a raiſon!
Dans le moment le grand diable fait comme
Fondent ſur moi ces brandons de Sodôme;
Et pour avoir la paix dans la maiſon,
Néceſſité fut de n'être ſévère;
Je devins donc leur malheureux plaſtron;
Et lorſqu'en rut ſe ſentait quelque père,
J'étais, hélas! ſa monture ordinaire.

Ainſi voyez que mon cœur vertueux,
Fut malgré lui plongé dans cet abyme;
Oui, le deſtin dans ce monde orageux,
A la vertu nous force comme au crime;
Je ne pus donc éviter mon deſtin;
Mais excédé du rôle féminin,
Je déſertai de l'école d'Ignace,
Et me ſauvai, un jour, de bon matin,
Chez un enfant de la grâce efficace;
Pour me venger de mes ribaux déçus,
Je m'enrôlai deſſous Janſénius.

Autres tyrans, autres mœurs, autre école!
Saint Auguſtin, Paſcal, Arnaud, Nicole,
Etaient cités ſans fin, ſans nul propos;
De ce parti c'étaient les grands héros;
L'enthouſiaſme égarant leurs dévots,
Forgea dès lors pour eux nouveaux miracles,
Des fous perclus ſautent ſur des tombeaux;
Des gens ſenſés donnèrent ces ſpectacles;
On exorciſe, on rêve des oracles:
Et tant on fit que le ſage Louis,
Bien défendit miracles à Paris. *

* L'Abbé Pâris.

Pour moi, voyant les fourbes de l'Eglife,
Dévots fripons, que l'intérêt divife;
Bien réfolu de n'y point m'embarquer,
Et me fentant du goût pour le grand monde,
Dans cette route errante et vagabonde,
J'ofai du bien pour moi pronoftiquer.

Me voilà donc libre des hypocrites;
Et dans Paris parmi les Sybarites,
On voit ce peuple aimable, doux, charmant,
Qui chante et rit, fans ceffe fe remue,
(Car dans Paris chacun a la berlue,)
Comme l'on voit les flots de l'Océan
Amoncelés, lorfque la mer reflue;
Ainfi paraît l'impétueux torrent
D'un peuple entier, d'une immenfe cohue,
Qui fans raifon court et remplit la rue.

Paris connaît plus d'une déité;
La principale eft la Galanterie,
A fes côtés placez la Nouveauté:
Ce font, Seigneur, les dieux de ma patrie.
Et fi voulez à la communauté
Joignez encor les fureurs de la mode;
Lors connaîtrez et culte, et lois, et code,
Qui réglent tout dans leur fociété.

A ces lois-là toujours je fus fidèle ;
Des papillons je devins le modèle ;
Et je parvins, et par ſoins et par art,
A copier les airs d'un petit-maître.

Lors, dit Franquin, cela peut fort bien être ;
Mais conte-moi, diſgracié bâtard,
Vécus-tu donc à Paris du haſard ?

Non, dit Darget, j'y fis des vaudevilles
Et des Romans, qu'on vend, et qu'on vendra
A nos oiſons, aux badauds imbécilles,
Tant qu'à Paris des nigauds on verra.

Je fis d'abord la Princeſſe ſenſible,
Et puis après les Bijoux indiſcrets,
Et l'Acajou, livre inintelligible;
Et ſur les Chats j'oſai faire un eſſai;
Et de Gris-Gris j'ébauchai quelques traits;
Le payſan m'éleva juſqu'aux nues;
La payſanne eut preſque des ſtatues;
A tout compter je n'aurais jamais fait:
Le bel eſprit fournit mal la cuiſine;
De ſaint Amand je craignis la famine;
L'Invention, fille de l'Intérêt,
Pour cette fois, détourna ma ruine;
J'imaginai, et je fis des pantins. . . .

Quel mot barbare! en refrognant ſa mine,
Cria Franquin ! Ce ſont des mannequins,
Lui dit Darget. Figure disloquée,
Ses membres ſont découpés de carton ;
Un fil les joint, dans l'air l'ébranle-t-on ?
Son jeu la rend mobile et détraquée,
C'eſt le dernier effort de la raiſon,
Que le pantin, il vous ſert d'interprête ;
Auprès du ſexe il fait contes d'amour;
Un cœur timide, une flamme diſcrète,
Par le pantin parvient enfin au jour.

Pour honorer dans la ville et la cour
Ma découverte utile et fortunée,
Elle ſervit d'époque à cette année;
Evalués en bons deniers comptans,
De ces pantins j'eus cent vingt mille francs.

Lors je donnai dans le goût des voyages;
Rien ne peut tant former les jeunes gens;
De nos Français me laſſent les viſages,
Je ſouhaitais voir d'autres habitans;
De mon pays je pars pour la Hollande;
Je vois par-tout faces de contrebande,
Des gens épais et groſſiers, et lourdauds;

Je

Je ne crus pas être parmi les hommes,
Comme, du moins, nous autres Français ſommes.

Figurez-vous un peuple d'eſcargots,
Toujours glacés, animaux aquatiques,
Tant que poiſſons pour le moins phlegmatiques,
Qui dans une heure articulent deux mots.

Je me compoſe, et d'un air doux et ſage,
Je leur demande, et de quoi vivez-vous?

De nos troupeaux nous preſſons le laitage;
Nous vendons tous du poivre, du fromage;
Comme marchands ſommes un peu filous.
L'Europe entière eſt notre tributaire,
Et nous ſavons la plumer et la traire.

Comment, leur dis-je, êtes-vous gouvernés?
Jadis foulés d'oppreſſeurs obſtinés,
Dans notre ſang noyant leur tyrannie,
De leurs débris naquit la liberté;
Quittes des rois et de la monarchie,
Changeant un nom parmi nous redouté
Trente tyrans ont occupé leur place.
Ainſi voyez, quoique le Belge faſſe,
Il ne ſaurait jamais rompre ſes fers;

G

Républicains, nous rampons ſous des traîtres;
Au lieu d'un roi nous avons mille maîtres,
Quand on nous croit libres dans l'Univers.

De ces bourgeois, le plus coſſu m'invite
Dans ſa maiſon, à lui rendre viſite;
Moi, je l'accepte auſſi-tôt poliment;
Une ſervante, en me voyant, me prend
Deſſus ſon dos, me charge lourdement,
Et ſe traînant, en ſeſant la tortue,
Me fait paſſer au travers de la rue;
Puis ſur le ſeuil de la porte venue,
Me décrottant impitoyablement,
D'un grand ſeau d'eau me lava bruſquement.

Je leur demande: Eh! que prétend-on faire?
C'eſt, me dit-on, grande civilité,
Aux étrangers toujours très-néceſſaire,
Pour conſerver chez nous la propreté.
Puis on me fait entrer dans la cuiſine.
Depuis trente ans onc on n'y fit du feu;
Eſt-ce en ce lieu, leur dis-je, que l'on dîne?

Que dites-vous? Quel blaſphême, grand Dieu!
Ces lieux ne ſont point fait pour notre uſage,
Nous n'habitons point ces appartemens;

Nous nous fourrons, pour un plus grand ménage,
Dans notre cave, et fommes fort contens.
La Propreté, déeffe de céans,
Occupe feule ici les logemens.

Lors il me prit tout d'un coup un fourire,
Dont je ne pus empêcher les éclats;
Mon gros bourgeois, qui n'aimait la fatire,
Dit féchement: les Français font des fats.

Je lui réponds: il vous plaît de le dire;
Dans le moment, mon homme rempli d'ire,
Me fait jeter des escaliers en bas;
M'accompagnant de valets, de fervantes,
Jettans en l'air mille cris très-aigus,
Me convoyant d'injures élégantes,
Jufqu'au moment qu'ils ne me virent plus.

Abandonnons pour jamais cette terre,
Partons, difais-je, allons en Angleterre;
Mes compagnons, chacun de leur côtés;
Qui n'avaient pas de fort plus favorable,
Pour ce pays plein d'animofité,
Me difaient tous: allons plutôt au diable.

Un grand vaiſſeau, bâti pour le tranſport,
Le même jour nous charge ſur ſon bord;
On leve l'ancre, et la mer blanchiſſante
Nous ſoulevait ſur ſon onde écumante;
La voile s'enfle et nous fendons les flots;
Et le pilote, et différens ſignaux,
Font manœuvrer les bras des matelots.
Un doux Zéphir d'un ſouffle favorable,
Nous fait raſer la ſurface des eaux,
Les paſſagers boivent et rient à table,
Même aucun d'eux ne préſageait des maux.

Mais tout à coup le vent tourne à la ronde;
Le temps noircit, l'air ſiſle, le ciel gronde;
La nuit ſurvient, et dans l'obſcurité,
Notre vaiſſeau, tantôt précipité
Juſques au fond d'une abyme profonde,
Tantôt au ciel eſt relancé dans l'onde;
La foudre tombe, et les brillans éclairs
Tout à l'entour embrasèrent les airs.
Soudain le mat briſé par la tempête,
Tombe en feſant un fracas furieux;
Le gouvernail heurté ſe fend en deux,
Aux matelots tremblans tourne la tête.
Enfin voguant au gré des vents fougueux,
Nous entendons un bruit épouvantable,

Contre un rocher, écueil inévitable,
Notre vaiffeau de toutes parts troué,
Tout fracaffé, lors était échoué;
Pouffé des flots il tombe en mille pièces.

Mes compagnons aux cieux font des promeffes;
A mon fecours j'appelle mon patron:
Et faint Etienne écoutant ma prière,
Me fait trouver le bout d'un aviron.

Pour cette fois je te tire d'affaire,
Me dit le faint, car tu portes mon nom.
Deffus ce bois pars à califourchon,
Mon vieux manteau te fervira de voile;
Mon auréole, ô Darget! mon mignon,
Pour te guider, te fervira d'étoile;
Ton cul adroit fera ton gouvernail.

Bon faint, lui dis-je, il n'eft pas temps de rire;
Plus de fecours, un peu moins de fatire.

Je vogue ainfi dans ce bel attirail;
Bientôt mon corps n'y pouvait plus fuffire;
Tantôt couvert des vagues de la mer,
Et malgré moi buvant fon fel amer,
Prêt à périr par un nouveau naufrage,

Je fus pouffé fur le prochain rivage,
Et n'étant guère éloigné de ce bord,
Me recueillant par un dernier effort,
Je gagne enfin l'Angleterre à la nage.
Qu'on eft heureux de retrouver le port!

Franquin s'écrie, oui c'eût été dommage
De toi, badaud, babillard indifcret;
De te noyer le faint aurait bien fait!
Pourfuis toujours : Mes compagnons périrent;
Jamais, ô Ciel! mes yeux ne les revirent,
Peut-être ils font mangés par les harengs;
Ils font damnés, ils font morts fans confeffe,
Quant à mon faint je lui tins ma promeffe,
Et lui donnai deux cierges des plus grands.

Puis pénétrant dans ces lieux pacifiques,
Je dis, hélas! ces dogues britanniques
Habitent donc des lieux auffi charmans?

Mais fur ce bord, pourquoi plus me morfondre,
Pour voir l'Anglais il faut aller à Londre.

J'arrive enfin, et dans le même jour
Je vois la ville et parais à la cour.

L'Anglais mordant, trop fier en fon domaine,
Nomme fon roi le Seigneur Capitaine.
Il me reçut, et dit au général,
A ce Français montrez mon arfenal.

J'imaginais de le trouver plein d'armes;
Mais point du tout, au lieu d'objets d'alarmes,
J'y vis d'abord des bottes, un chapeau.

Lors, dit mon guide, objets remplis de charmes,
A Malplaquet vous porta mon héros,
Ces éperons-là, lorfqu'il menait fa garde,
L'ont bien fervi dans les champs d'Oudenarde.
Mais tournez-vous, admirez donc ceci,
C'eft du héros la redoutable épée,
Du fang français à Dettingen trempée;
Examinez, remarquez donc, voici....

Je l'interromps, tirant la révérence,
Ah! j'ai trop vu le malheur de la France,
Dis-je d'un air qui plut au courtifan;
Puis promptement de ce lieu me fauvant,
Je me rendis d'abord au parlement.

Singes y font de la gente romaine,
Tous harangueurs, tous gens très-bien parlans,

Tant que croyez écouter Démofthène,
Mais pas toujours auffi bien agiffans.
Et leur vertu ne fleure pas trop baume;
Très-libres font dans leurs difcours diffus,
Ni plus ni moins ils font tous corrompus,
L'électorat gouverne le royaume.

Un fimple Anglais eft un original;
Plus fingulière on trouve fa folie,
Et plus il eft applaudi du total,
Qui ne fe croit fous le pouvoir royal
Libre, qu'autant qu'on fouffre fa manie.

Ce peuple trifte a certain fplin fatal,
On fe pend là, comme ailleurs on va boire;
Et chaque jour fournit pareille hiftoire.

Féroces font encor toutes leurs mœurs,
Pas ne voudraient qu'un feul de leurs auteurs
Ne fit jouer pièces fur leurs théâtres,
Sans maffacrer jufqu'aux moindres acteurs.

Mais plus encor ils font acariâtres
Dans le combat de leurs gladiateurs;
A demi-nuds je les ai vu combattre
S'entre-frappans; et de leurs bras nerveux;

Tantôt parans, et s'excrimans tous deux,
Se faire entre eux de mortelles blessures.

Epargnez-moi ces affreuses peintures;
Bien mieux il faut, Franquin, vous raconter
Comme là-bas j'ai vu des grandes fêtes.

Tout Londre entier y vient presque assister,
Sur un grand pré l'on ne voit que des têtes;
De leurs haras les plus légers chevaux,
Pour disputer de vîtesse à la course,
Par trois fois font le tour de cet enclos.

Pour qui croyez que le prix se débourse;
Ne pensez point que c'est pour le cheval
Qui l'a gagné, comme il voudrait paraître,
Mais par arrêt, par un procès verbal,
On vous l'adjuge au fainéant de maître.

Je fus bientôt connu chez les Bretons;
On me mena dans les bonnes maisons,
Et quelquefois aussi dans les mauvaises,
Pour jeunes gens dangereuses fournaises;
Le tendre amour qu'on ne peut amortir,
S'y voit suivi d'un triste repentir,
L'on paye cher ces momens de faiblesses.

Il eſt à Londre un grand nombre d'Abbeſſes,
Entretenant des Veſtales de nom,
Leur feu ſacré bientôt laiſſant éteindre;
Un jour Veſta les en punit, dit-on,
En leur feſant cuiſant et mauvais don.

N'eſt que trop vrai, j'ai bien lieu de m'en plaindre,
Ce ſouvenir me fut cruel et long.

Ces fiers Anglais ſont tous millionnaires,
Tréſors y ſont choſes fort ordinaires,
Juſques aux gueux y regorgent de biens.

Ah! s'écria Franquin, ah! quelle terre,
Pourquoi, mordieu, n'y fait-on pas la guerre?
Que mieux vaudrait qu'avec les Pruſſiens!
Triſtes héros, nation mal huppée,
Qui n'a de biens que la cape et l'épée,
Bien mieux vaudrait piller ces fiers Anglais.
Continuez; j'y fis une équipée,
Ils m'appelaient vilain chien de français;
Bien enragé qu'un faquin, qu'un belître
Sur mon chemin m'honorât de ce titre,
Je réſolus enfin de m'en venger.

Et ne pouvant à cette race entière
Faire ſentir mon audace guerrière,
Avec un ſeul je voulus m'égorger.

A Londre on voit la gente malhonnête,
Pour un sheling ſe battre à coups de tête;
Et quelquefois parmi tous ces butords,
On peut trouver des ducs et des milords.

Montrons, diſais-je, en enfonçant mon feutre,
Que le Français n'eſt ſot, ni couard, ni pleutre.

Je traverſais juſtement la cité,
L'on m'honora d'un compliment féroce;
Dans le moment je ſaute du carroſſe;
Et de l'ardeur me ſentant emporté,
Sur l'agreſſeur je me rue avec force:
Bras contre bras, genoux contre genoux,
Je le terraſſe et l'abats ſous mes coups.

Son ſang coulait, il tombe; et ce coloſſe,
Devant le front ſe fait une ample boſſe;
Je crus avoir terminé ſes deſtins.

Le peuple accourt, il crie, il bat des mains;
Craignant pour moi dans ce péril extrême,
Je réſolus de partir la nuit même.

Sur un vaisseau j'arrive en Portugal ;
J'y vis du roi le palais monacal ;
Ce prince obtint de Rome, par souplesse,
Le rare honneur d'oser chanter la messe :
L'esprit porté pour le pontifical.
Il n'a jamais, de ses mains voluptueuses,
Pu caresser que des religieuses.

Le cacapore est le sceptre du roi ;
En Portugal lui seul donne la loi :
Rustres, bourgeois, prêtres, noble, ministre,
Tout sent les coups du cacapore sinistre.

J'allai pour voir un grand couvent qu'il fit,
Des capucins il recherchait l'espèce ;
Gens en effet qui méritent crédit,
Et pour lesquels il brûlait de tendresse ;
De m'encloîtrer alors quelqu'un m'offrit ;
Bien loin de moi je rejetai son offre.
Quoi ! voulez-vous, disais-je, qu'on m'encoffre ?

Bref, pour peupler ce grand couvent maudit,
Cent grenadiers par force l'on choisit,
Qui sous le froc nazillant à matines,
A contre-cœur frappent des disciplines.

Pour moi craignant qu'un jour en ce moutier
Bien malgré moi l'on me fit naziller:
Je pris le large, et bien joyeux je gagne
Dans quelques jours les limites d'Efpagne.

Là, je me crus à l'abri des malheurs;
Mais le deftin contre lequel je lutte,
Jufqu'à préfent toujours me perfécute.

Amour fatal, je fentis ton pouvoir!
Pour mes péchés une beauté célefte,
Jeune nonnain, dans un couvent, modefte,
Un beau matin m'apparut au parloir;
Et je formai, hélas! le plan funefte
D'y retourner, l'admirer, la revoir;
Par le moyen d'un ingénieux prêtre
(Qui, pardonnez, fefait le maquereau)
J'eus le moyen d'approcher, de connaître
Cette nonnain, ce miracle fi beau.

Un rendez-vous me donne enfin la belle;
J'entre au couvent à l'aide d'une échelle;
Gardant encore, hélas! pour mon malheur,
Un fouvenir de la cruelle Anglaife,
Mais fouvenir cuifant et plein d'horreur,
Qui me mettait au plus mal à mon aife.

Jufqu'à quel point, traître et perfide amour,
Tu m'aveuglas dans ce funefte jour!
Raifonne-t-on, penfe-t-on, quand on aime ?
Les plus prudens en amour, font des fous;
Car la raifon cède au pouvoir fuprême,
De cet inftinct qui commande fur nous.

De mon amour la fière tyrannie,
Et de nos fens la flatteufe manie,
Sur la raifon mourante, à l'agonie,
L'ont emporté; j'ignore mon état,
Et commettant un affreux attentat,
Je fuis aux pieds de ma religieufe;
Rendez enfin ma paffion heureufe,
Rare beauté, divine et radieufe,
Ofai-je dire, en lui baifant la main.

Mais fa pudeur alarmait mes deffeins,
Quand dans fon cœur je remarquai du trouble;
(Son cœur n'était diffimulé ni double)
Je profitai de l'heure du berger.

Plus tendrement de nouveau je la preffe;
Il n'eft plus temps, belle, de reculer,
Ne fallait pas auffi loin s'engager,
Lui dis-je; enfin, foit amour ou faibleffe,

La pudeur passe, et l'aveugle tendresse
Va désormais de l'honneur se venger.

Imaginez l'ardeur voluptueuse
Dont je jouis de ma religieuse;
L'amour brûlant, un plaisir défendu;
Tout conspirait à soutenir ma flamme.
Au sanctuaire à la fin parvenu,
Cette nonnain se convertit en femme.

Mais, justes Dieux! quels furent mes forfaits,
J'abhorre encor ma noire ingratitude.
Amidon, que ce léger prélude
Vous a coûté de douloureux regrets.

Je suis confus, Seigneur, lorsque j'y pense;
Oui, de Vesta la sévère vengeance,
Devint le lot de ses divins attraits.

De cette nuit mon ame satisfaite,
Avant le jour méditait la retraite;
Tendres adieux et doux embrassemens
Nous nous donnons comme font les amans;
Pour nous revoir prenons arrangemens.

Je pars enfin, mon échelle se casse,
Je dégringole avec un bruit affreux,
Et tout mon sang dans mes veines se glace.

Lors, du couvent sort un concours nombreux;
Quel est ce bruit? Et qu'est-ce qui se passe?
Disaient les sœurs en jetant de grands cris.

Comme il se fait la nuit un grand vacarme;
Que le berger de bâtons fourchus s'arme,
Quand le loup vient au milieu des brebis.
Colin s'éveille, et sortant de son gîte,
Dessus le loup, qui promptement s'enfuit,
Des grands cailloux fait voler au plus vîte;
Avec son chien par le bois le poursuit,
Et s'il l'atteint, sous ses coups le réduit.

Ainsi couché sans voix et sans haleine,
Dans un moment le couvent m'entoura;
Dieu sait comment alors m'apostropha.

Une nonnain disait, ah! le voilà;
Quel sacrilège, ah! quelle ame vilaine,
Notre moutier il déshonorera.

Une

Une autre fœur aigrement ajouta:
Mon doux Jesus! quelle eft donc cette fcène?
Je fuis d'avis, mes fœurs, que mieux vaudra
Le tranfporter dans la prifon prochaine,
Et ce matin on l'interrogera;
Sinon, verrez que le monde qui caufe
Malignement les fœurs accufera.

Tout le couvent approuva fort la chofe,
Dans la prifon voifine on m'emporta;
Mon ame était demi-morte, engourdie,
Mais ma douleur la rappelle à la vie.

Quand le couvent tout notre Roman fut,
Lors, pour nous deux, bien pire encor ce fut;
Vous ne favez combien défefpérée,
Combien terrible eft la haine facrée.

Chez l'Efpagnol il eft un tribunal,
Moitié prélat, et moitié monacal,
Qui s'acharnant fur le pauvre profane,
Jamais n'abfout, et toujours le condamne;
Qui, par bonté, plein de l'amour de Dieu,
Vous fait brûler pour le bien de votre ame;
Tout à l'entour de ce funefte lieu
De cent buchers au ciel monte la flamme,

On me traduit devant ce jugement.
Un juge ayant plumes de chat-huant,
Me dégoisa ce discours gravement.

Ne crains-tu point, scélérat impudent,
Du juste ciel la colère jalouse?
De Jesus-Christ tu violas l'épouse;
Et non content de l'avoir fait cocu,
A la nonnain donnas le mal immonde!
Ah! sacrilège, as-tu donc prétendu,
Dans ta fureur à nulle autre seconde,
D'empoisonner le benoît paradis?
Pour quoi, félon, avec cérémonie,
Pour effrayer les mécréans esprits,
Ta peau demain sera dûment rôtie.
Il dit, d'abord les sbires en prison
Me font entrer, après ce beau sermon.

Bien mal me prit de ma triste aventure;
J'ai de tout temps fort haï la brûlure;
Et ne voyant nul besoin de mourir,
A mon patron me fallut recourir.

Ah! bon patron, lui dis-je; ah! saint Etienne!
Me verras-tu cruellement périr?
Si chez l'Anglais j'abordai, non sans peine;

Si ton pouvoir daigna me fecourir,
Si ton autel fut orné de mes cierges,
Dans ce péril ne m'abandonne pas.
Le paradis eſt tout rempli de vierges,
Nous n'en voyons preſque point ici-bas;
J'en ai voulu, pour ma part, tâter d'une,
Et ce Phénix difficile à trouver
Dans ce couvent, lieu de mon infortune,
Heureuſement s'eſt laiſſé déterrer.
Ah! mon bon ſaint, faut-il tant de tapage
Pour plus ou moins que ſoit un pucelage?
J'ai même ouï des gens de grand renom,
Au pucelage ayant quelque ſcrupule,
Qui le traitant de fou, de ridicule,
Ne le croyaient qu'un être de raiſon.

Si cependant j'en eus un en partage,
Ne m'enviez, bon ſaint, cet avantage;
Je n'ai jamais cueilli que cette fleur;
Si, m'en croyez, détournez mon malheur.

Je me proſterne, et les cieux m'exaucèrent;
De la priſon les fondemens tremblèrent;
Tout radieux, le Saint fendant le mur,
Me dit, mon fils, je lis dans le futur.
Oui, les deſtins qui ſur tes jours veillèrent.

Bien des revers encor te préparèrent,
Et des honneurs auſſi te deſtinèrent.

Un jour ton nom dans un poëme obſcur
Sera chanté dans le goût marotique;
Mépriſe donc ce ſénat fanatique;
De mon appui ſois dès à préſent ſûr,
Si tu promets porter à mes chapelles,
Aux quatre-temps des offrandes nouvelles.

Je promis tout, le marché s'accomplit;
Il n'eſt fripon, il n'eſt ame ſi noire,
Qui droit au ciel n'aille ſans purgatoire,
Pourvu qu'un ſaint y trouve ſon profit.

Ah! c'eſt bien fait, il faut que chacun vive,
Je veux qu'un ſaint reçoive un don gratuit,
La ſainteté ſans profit eſt chétive,
Cria Franquin, et Darget pourſuivit.

De tous mes fers le bon ſaint me défit:
Le géolier dans cette alternative
Profondément à l'inſtant s'endormit;
Le ſaint m'endoſſe un habit de jéſuite,
Le verrou tourne et la porte s'ouvrit;
Vas, cours, dit-il, précipite ta fuite,

Par les cheveux saisis l'occasion,
Puis me donna sa bénédiction.

De me sauver, cher Franquin, j'eus grand'hâte,
Fou qui deux fois de ces chats-huans tâte;
Ainsi qu'un cerf que des chasseurs adroits
Ont entouré dans le fond des forêts;
Quand de sa mort il voit quelque présage,
Il part, s'élance, excitant son courage,
En bondissant il franchit les filets.

De même alors je sortis de l'Espagne,
Tout étourdi de ce terrible choc;
Toujours pleurant ma funeste compagne,
Toujours trottant sur la haire et le froc.

J'arrive enfin d'Espagne en Italie,
Bien différent est ce pays latin,
De ce que fut l'ancienne Ausonie;
Profond savoir, beaux arts, esprit humain,
Tout y paraît pencher vers le déclin.
L'Italien entouré de ruines,
Enorgueilli d'illustres origines,
Se croit encor un citoyen romain,
Et les prélats, abbés, moines et prêtres
Y vivent tous sur la gloire et le nom
De ces héros leurs illustres ancêtres.

Parlez un jour à quelque Pantalon,
Il citera le temps de Cicéron,
Celui d'Augufte, et Cofme de Florence,
Qui des beaux arts hâta la renaiffance;
Mais de citer ces temps modernes, non.

Les defcendans d'Emile et de Caton,
Se dévouant au Dieu de l'Harmonie,
Se font couper les fources de la vie,
Pour frédonner des airs de violon;
Tous barbouillés et de rouge, et de plâtre,
Ces bons chapons font héros du théâtre;
La nymphe Echo les adopta pour fils;
Tels les Romains fe font abâtardis.

Mais je l'avoue, oui, j'ai trouvé dans Rome
Un Souverain, un Pontife grand homme;
Puiffant génie, efprit dont la beauté
Peut égaler l'augufte antiquité;
Prélat fans fourbe, et prince fans faibleffe,
Il recueillit un encens mérité,
Et de l'Eglife et même du Permeffe.

J'aurais voulu plus long-temps l'admirer;
La guerre alors venant de s'allumer,
Me rappela bientôt dans ma patrie.

Je reparus chez mes Sybaritains,
Qui par faveur ou par bizarrerie,
Récompenfant l'inventeur des pantins,
Chez Valory fixèrent mes deftins.

Depuis, Seigneur, vous favez l'aventure,
Qui, par malheur, pendant la nuit obfcure,
M'a fait tomber, hélas! entre vos mains.

Pour cet hélas, n'était pas néceffaire,
Répond Franquin; un jour prifonnier,
L'autre vainqueur; c'eft un fort ordinaire
Depuis long-temps, pour chaque guerrier.
Ne favez pas comme François Premier
Par Charles-Quint fut happé dans la guerre ?
Et que Tallard dompté par les exploits
De Marlboroug, languit en Angleterre;
N'avez pas vu ce grand fefeur de rois,
Ce maréchal à trente fecrétaires,
Tout à la fois fefant cinquante affaires,
Pris à Hanovre et réduit aux abois.

Je pourrais bien citer en compagnie
Un certain roi, Don Quichotte du nord,
Que le grand Turc retint fans grand effort,
Son prifonnier dans la Beffarabie.

Mais, cher Franquin, je ne ſuis né ſoldat,
Lui dit Darget, que me fait votre guerre,
Et ces fléaux qui ravagent la terre ?
Je n'aſpirai point au généralat.

Allons, ſuis moi, le vin conſole l'homme,
Lui dit Franquin, tu verras bientôt comme
L'on fait chez nous, pour noyer le chagrin.

Ami lecteur, laiſſons boire Franquin,
Pendant le temps que ma muſe reſpire,
Et d'Hippocrène un peu s'abreuvera;
Ah! puiſſe-tu trouver ſous ton empire
Le beau bijou que Darget poſſéda.

CHANT CINQUIEME.

Je ne veux point être un bavard en vers,
Je hais beaucoup tout langage inutile ;
Un mot bien dit vaut fouvent mieux que mille.
Apprenez donc, fans grands propos diferts,
Que dans les cieux plus d'un faint perfonnage,
Se tracaffant, fefant remu-ménage,
Embrouillait tout fur ce faible univers.

Un jour le roi de la huaille noire,
Prince cornu, fouverain des enfers,
Ayant appris la gazette ou l'hiftoire
De ce qu'au monde alors il fe paffait,
Comme les faints tous feuls le gouvernaient,
Le vieux fatan fentit piquer fa gloire,
Et de fureur le diable en écuma.

Il va d'abord deffous le mont Etna,
C'eft de l'enfer le foupirail difforme,
Il y paffa foudain fa tête énorme ;
Le mont prudent de flammes l'entoura,
D'un tourbillon épais de fa fumée
Son chef hideux entier enveloppa.

Le diable y vit voler la Renommée,
Et le malin doucement l'appela.
Dans un moment la Jaseuse conta
Plus que l'Esprit ne prit plaisir d'apprendre;
Et s'aigrissant de ce qu'il vient d'entendre,
Dans les enfers vîte il se replongea;
Bientôt ses pairs en un lieu rassembla;
Chaque démon son malheur déplora;
En enrageant on les entendait dire:
D'éternité, la superstition,
Qui nous créa, nous a donné l'empire
Dans l'univers sur chaque nation;
Depuis un temps elle veut nous réduire
Dans ce séjour d'abomination;
Nous n'y voyons que des ames maudites,
De qui les cris nous transpercent les os;
De ces Douillets, de ces vrais Sybarites,
Nous sommes donc les éternels bourreaux.

L'on dit déjà qu'une secte incrédule
De ces cachots ose même douter,
Que les démons sont mis en ridicule,
Que tout à fait on prétend les rayer;
Ah! vengeons-nous, et montrons à la terre
Que si le ciel est armé du tonnerre,
Que si l'Olympe est tout peuplé de saints,

Que dans l'enfer fe trouve plus d'un diable,
Qui fe mêlant des arrêts des Deftins,
Peut-être en peu fe rendra formidable;
Ainfi parlaient tous ces efprits malins.

Mais Lucifer leur impofa filence.
Chacun fe tût; et l'infernale engeance
Baifa l'ergot de meffire Satan.

Il affembla d'abord fon grand divan,
De vieux démons c'était la gente inique;
Rufés matois dans l'art diabolique,
Qui de l'enfer fachant la politique,
Avaient au crime endurci leur tyran.

A l'entour d'eux des monftres effroyables,
Au noir brafier toujours invulnérables,
Y paraiffaient les fiers exécuteurs
De leurs complots, de leurs fombres fureurs.

On y voyait l'Avarice fordide,
Qui recélait des tréfors fans deffeins;
La Cruauté, le fanglant Homicide
Fefant brandir un poignard dans fes mains:
Le fol Orgueil, qui fottement s'admire,
En fe parant de plumes de paon.

La pâle Envie aiguifant la fatire,
Contre la gloire elle trame et confpire,
Elle hait tout ce qu'il y a de grand.
Bonheur d'autrui compofe fon martyre;
C'eft des humains le plus cruel tyran.
Le noir Soupçon guidant la Jaloufie,
Et les Regrets, et l'affreux Défefpoir,
La Trahifon; l'infâme Calomnie,
Qui de Protée emprunta le favoir;
L'Ambition maffacrant fes victimes;
Et la Difcorde entr'ouvrant des abîmes;
L'Induction offrant un monceau d'or;
La Politique étalant fes maximes;
Et l'Intérêt, père de tous les crimes:
La nuit, l'horreur, les douleurs et la mort.

Ces monftres font plongés dans ces défordres.
Par un feul mot le maître des enfers
Les fait partir, exécuter fes ordres,
Et leur fureur trouble tout l'Univers.

Tout le fénat de cette race immonde
Dreffa fon plan pour gouverner le monde;
Même Umbriel, Aftaroth, Belzébuth,
Tenaient propos que très-bien on reçut;
Chaque démon de fon efprit fit montre;

On balança le Pour avec le Contre;
Le grand confeil à la fin réfolut,
Qu'on emploirait la Difcorde inhumaine,
Pour agiter là-haut l'efpèce humaine,
Et la Difcorde auffi-tôt s'approcha.

Le vieux Satan fa fille endoctrina;
De fes atours fitôt la décora;
Il ajufta deffus fa tête impure,
D'affreux ferpens la hideufe coëffure:
Il la couvrit d'un manteau teint de fang,
Arma fon bras de fon tifon brûlant;
Mit dans fes yeux, de fa fournaife ardente
De gros charbons la flamme étincelante;
Dedans fa gueule il verfa fes poifons;
Il la doua d'horreur et d'épouvante,
D'acharnement, de haine violente,
De fes fureurs, et de mortels friffons.

Sous cet aufpice aux humains redoutable,
L'enfer vomit ce monftre abominable,
Dans l'Univers vint la fille du diable,
En fecouant dans fes mains fes tifons.

Alors Satan avec tous fes démons
S'en retourna; l'un dans de grands chaudrons

Fesait bouillir maudits à cœurs de roche:
L'autre en un coin en rôtit à la broche :
Là, par les pieds, pendent des moribonds;
Ici, plus loin, à d'infernaux brandons,
On en voyait brûler comme une torche;
Là tout vivans des damnés l'on écorche;
Là Belzébuth, au fupplice animé,
Battait maudits de fon fouet enflammé:
Et fans leurs corps, ces fingulières ames
Souffraient pourtant des tourmens corporels,
Comme bois fec fe brûlaient dans les flammes,
Et gémiffaient fous leurs bourreaux cruels.

Mais la Difcorde ardente et fanguinaire,
Qui parcourait notre trifte hémifphère,
Sur fon chemin, de fon fouffle empefté,
Otait aux champs leur heureufe abondance,
Dedans fon germe étouffait la femence;
Dans les troupeaux met la mortalité,
Ce monftre femble ébranler la Nature;
Le firmament pâlit de cette injure.

Mais la Difcorde, en courant le pays,
Arrive enfin auprès du gros marquis :
Tout doucement la diabolique Fée
S'en approche, pour lui donner confeil;

Le gros marquis, dans les bras de Morphée,
Dormait encore d'un tranquille fommeil.

Le monftre affreux deffus fon chef s'élève,
Il apparaît fous la forme d'un rêve.
Souffrirez-vous, Valory, de fang-froid
Que de chez vous on enlève Darget?
Qu'un vil pandour, hardi, plein d'infolence,
Outrage et vous, et Darget, et la France?
Aux Pruffiens, fans nuls autres détours,
Courez, volez, et demandez vengeance;
Que tous leurs bras vous donnent leurs fecours;
Que Darget foit au ciel ou chez le diable;
Faites ici vacarme épouvantable;
Et confervez l'inaltérable efpoir,
Qu'on faura bien vous le faire ravoir.

Le monftre dit, et de fa chevelure
Il arracha l'un des plus grands ferpens,
Le fait gliffer fans bruit, fans fifflement
Sur Valory; bientôt la bête impure
En repliant fes anneaux tortueux,
S'entortillant à l'entour de fa proie,
Remplit fon cœur de fes poifons affreux.
Le monftre en fent une cruelle joie;
Et fatisfait de fes heureux fuccès,
Il s'envola pour de nouveaux projets.

Tout en fueur le marquis fe réveille,
Et le poifon excitant fes fureurs,
L'emportement l'oppreffe et le confeille,
Il ne refpire et que fang et qu'horreurs.

Comme en Afrique une lionne en rage,
Ayant perdu fes jeunes lionceaux,
De hurlemens fait retentir la plage,
Et déchirant les nègres par lambeaux,
Sur fon chemin fait un affreux carnage.

Tel arriva, piqué de fon outrage,
Plus furieux encor en ce moment,
Le gros marquis auprès du chef du camp.

Ah! facredieu! ferai-je donc en butte,
S'écria-t-il, aux fiers Autrichiens?
Dans votre camp Charlot me perfécute,
Il m'enlèva tout au milieu des miens
Le bon Darget, hélas! lorfque j'y penfe,
Je vais mourir de cette affreufe offenfe;
Mais c'eft fur vous que retombe l'affront;
Ne fuis-je pas votre Palladion?

O Pruffiens! lavez l'opprobre infame,
Qu'à Jaromirtz un Franquin vous a fait;

Que

Que l'on reprenne ou bien que l'on réclame
Chez l'ennemi mon pauvre ami Darget;
Mais non! plutôt allez combattre en foule,
Et que le ſang de ces perfides coule!

Le gros marquis très-fort ſe démenait;
Frappant ſon front contre Franquin jurait;
De le ſaiſir ſi Dieu me fait la grâce,
Son mufle affreux je lui déchirerai,
Et ſes deux yeux, certes, j'arracherai.

On lui répond, que voulez-vous qu'on faſſe?
Pour terminer, marquis, vos embarras
Tous nos héros vous offriront leurs bras.

Mais le marquis s'échauffant de colère,
Allait au camp embrouiller ſon affaire,
Lorſqu'au conſeil, où la choſe ſe fut,
Tout d'une voix, la Pruſſe réſolut
De ſatisfaire au plus vîte à la plainte,
Qu'en blaſphêmant avait fait le marquis;
Et d'obliger par douceur, ou contrainte,
Et le Franquin et tous les ennemis
A renvoyer Darget ſans nulle atteinte.

Les plus prudens et les plus avisés
Opinent tous à faire une ambassade,
On choisit donc héros fins et rusés,
Ce qu'on avait au camp de moins maussade,
Longs harangueurs, toujours argumentant
D'un air flatteur eux-mêmes s'écoutant.

On griffonna le créditif honnête,
On en chargea quatre ambassadeurs;
Camas parut tout brillant à leur tête,
Il part comblé de ces nouveaux honneurs;
Il espérait qu'une courte intervalle
Lui suffirait pour ramener au camp
Le bon Darget en pompe triomphale.

Mais la Discorde observant ses desseins,
Et de fureur se sentant animée,
Vole soudain par devers l'autre armée.

Proche du camp, dans un bosquet, dehors,
Elle quitta d'abord ses noires ailes,
Se dépouillant de son difforme corps,
De ses tisons, de ses serpens fidèles,
Et de ses yeux cruels étincelans,
Et de ses bras encor tout dégouttans,
De cent forfaits et de cent parricides.

Deffus fon chef croiffent des cheveux blancs,
Et fillonnant fon vifage de rides,
Elle prend l'air et le ton de Walis;
Devant Charlot auffi-tôt fe préfente,
Qui bagnaudant, s'amufait dans fa tente
A chatouiller de jeunes étourdis.

Prince, dit-elle, eft-ce là notre attente?
Quand vos deffeins prennent un train de chien,
Que vous voyez tromper votre efpérance,
Dans des fujets de pareille importance
Vous badinez et ne penfez à rien?
On n'a point pris de l'armée ennemie
Le talifman, le grand Palladion;
Votre valeur ferait-elle endormie?
N'aimez-vous plus la réputation?
Des ennemis bientôt verrez l'audace,
Ces infolens vous viendront face à face
Redemander votre captif Darget;
Si leur donnez, de Charlot c'en eft fait;
Ranimez donc l'ardeur ambiticufe,
Qui vous porta naguère aux grands exploits;
De vous dépend la deftinée heureufe,
Et de l'Autriche, et des plus puiffans rois;
Le monftre dit; par une fourde flamme,
Du bon Charlot il fut embrafer l'ame.

Ce prince était confus de ſes erreurs,
Comme l'on voit des enfans à l'école,
En s'effrayant quitter un jeu frivole
Quand tout à coup paraiſſent leurs recteurs,
En pâliſſant baiſſer les yeux ſur terre,
Tous interdits reſter ſans mouvement.

Ainſi Charlot, ce grand foudre de guerre,
Reſta muet dans ces premiers momens.

Mais dans ſon cœur, tout animé de rage,
Il s'éleva des ſentimens confus,
D'ambition, d'orgueil et de courage.
Les ennemis, dit-il, ſeront battus;
Daignez, Walis, encor me reconnaître;
Je ſuis, ſoit dit ſans vouloir me louer,
Le bouclier, l'appui de votre maître,
Des Pruſſiens je ſaurai me jouer.

Le monſtre alors, ſans ſe faire connaître,
Et ſans tirer Charlot de ſon abus,
En tapinois retourna chez le diable,
Content d'avoir par des coups imprévus,
Mis dans ces camps un déſordre effroyable.

En même temps on entend des clameurs;
Et Rosière, arrivant hors d'haleine,
Annonce au prince, articulant à peine,
Des Prussiens les quatre ambassadeurs.

Tu sais, lecteur, ce qu'ils avaient à faire,
Qu'ils vont tout haut redemander Darget;
Me garderai comme le bon Homère,
De répéter ce que déjà l'on sait,
Bref, le Lorrain les refusa tout net.

Ce jour Camas en fut pour sa harangue,
Après avoir bien exercé sa langue,
Il se trouva que rien il n'avait fait.

Le bon Charlot qu'animait la discorde,
Brutalement répond aux Prussiens,
Et sans toucher Darget ni cette corde,
Les appelait des hérétiques chiens.

Camas à peine acheva son exorde,
Qu'on l'interrompt et lui dit poliment,
A mots couverts, mais pourtant clairement,
D'une façon qu'un sot l'eût pu comprendre,
Que mieux fera dans son camp de se rendre,
Que de jaser tant inutilement.

Camas leur dit fur un ton ironique,
Vous n'aimez point, héros, la rhétorique;
Pour vous punir jamais vous n'entendrez
Un beau difcours que je vous préparai;
Si bien tourné, d'un goût académique,
Semé d'éclairs, obfcur, néologique;
Ni plus ni moins le compliment finit,
Et vers fon camp l'ambaffade partit.

Chez le Lorrain entra Népomucène,
Sans compliment, tout familièrement;
Point ne parla comme ce Démofthène;
Mais il lui dit tout à fait uniment,
Si ne voulez vous en mêler vous-même,
Le Pruffien Franquini battera,
Et fon Darget du camp enlevera;
De cet affront craignez la honte extrême;
Rappelez donc tout auffi-tôt Franquin;
Qu'avec Darget il vienne avant demain.

Le bon Charlot à l'inftant expédie,
Sur un cheval fringuant de Circaffie,
Un courrier des plus expéditifs,
Qui part d'abord fans grand préparatifs.
Si bien courut, tant fit de diligence,
Qu'en moins de temps que ces vers-ci j'engeance,
Il fut déjà dans le camp de Franquin.

On l'y reçut froidement d'un air gauche,
Car les pandours ce jour fesaient débauche,
Hors des grands brocs coulaient des flots de vin;
Chacun avait près de lui sa catin;
Au maudit son d'un violon qui jure,
Et durement criait dessous l'archet,
Le petit camp ayant bien bu, dansait;
Même au grand jour, l'impudique aventure;
Cyniquement devant chacun fesait,
A rafle, aux dez, de bons ducats jouait;
Et du pillage et de mainte capture,
En moins de rien tout le profit perdait.

Fallut partir; Franquin quoiqu'à regret,
De ces plaisirs interrompant les charmes,
Leur dit: Amis, que l'on prenne les armes,
Chez le Lorrain nous mènerons Darget.
Tout aussi-tôt sur leurs pourpoints cinabres,
Tous les pandours ceignent leurs courbes sabres,
Dessus l'épaule ils roulent leurs manteaux;
De longs fusils ils chargèrent leurs dos;
Et puis dessus plus de cent chariots
Par les goujats tout le butin se charge,
De gros ballots pesans on les surcharge.
Les essieux gémissent sous le poids,
Et dix grands bœufs, tous animaux de choix,

Traînent à peine à travers de l'ordure,
D'un pas tardif la tremblante voiture.

On part ainsi, prenant quelques détours;
Au preux Lascy on donne l'avant-garde;
Et par les flancs détachant des pandours;
De tous côtés l'on guette et l'on regarde.

Au milieu d'eux Darget est à cheval;
Par le chemin Franquin lui sert de guide,
A ses côtés le mène par la bride.
Le bon Darget se trouvait assez mal,
Allant toujours, sautillant sur la selle,
Sous le pouvoir d'un conducteur brutal;
Ni plus ni moins pressait sa haridelle.

Le fort Dumont, actif et vigilant,
Dans un gros bois dressant une embuscade;
Au dur Franquin, détrousseur arrogant,
Y préparait grêle de mousquetade.

Lors tout à coup il lui donne l'aubade;
Le plomb monte et fend les airs en sifflant;
On assaillit, on charge, on se défend;
L'un tombe à terre, et rend l'ame en hurlant;
L'autre blessé s'enfuit hors de lui-même;
Un autre meurt, sur l'herbe se roulant.

Le dur Franquin ayant l'efprit préfent,
Remarqua bien, dans ce péril extrême,
Que l'ennemi n'en voulait qu'à Darget.
Il fuit Dumont, il s'efquive, il l'évite;
De fes pandours il affemble l'élite:
Par un vallon, ce partifan adroit,
Mène Darget; et fuyant au plus vîte,
Devant Dumont dans l'inftant difparaît.

Le bon badaud difant fon pate-nôtre,
Bien malgré lui fuyait en fuivant l'autre.
Le dur Franquin, content d'être échappé
Au fort Dumont, qui l'avait attrapé,
Dit à Darget: ne faites l'imbécille,
Point ne pleurez, foyez content, tranquille,
Aucun malheur ne vous arrivera,
Et le Lorrain bien vous accueillera.

Pour diffiper votre fâcheux déboire,
Chemin fefant vous ferai mon hiftoire.

Je fuis le fils cadet du juif errant;
Mon père était favant dans le grimoire,
Et des démons il fut l'ami prudent;
Je fuis natif d'un bourg en Dalmatie;
De-là, mon père avec lui me menant,

Me transporta jeune encor en Russie,
Bien me gardai de débuter en juif;
Je pris le nom de quelque baronnie;
Je m'affichai, je fis le décisif,
Et des barons j'affectai la manie.
A mes propos facilement on crut,
Et d'un emploi bientôt on me pourvut;
Je remplissais la cour de la czarine,
Et n'étais point haï de Catherine.

Du temps passé tout ce peuple brutal,
Sentait à peine un instinct bestial,
Stupidement rampant dans sa patrie,
En respectait l'antique barbarie.
Pierre le Grand, sachant les redresser,
Sur leurs deux pieds les apprit à marcher.
Il fit couper les barbes à ces bêtes,
A la française habilla ses Boyards,
Les enrôla dessous ses étendarts;
Mais il ne put jamais changer leur tête;
Jusqu'à présent très-mal apprivoisés;
A gouverner ils sont très-mal-aisés.

C'est chez ces gens que le Dieu du mystère,
Paraît avoir fondé son séminaire;
Pour s'expliquer nul signe ne fait-on;

Rien ne s'y dit, et chacun ſait s'y taire;
On n'y marcha jamais ſur le talon;
Les courtiſans, ô race ſans pareille!
Juſqu'à bon jour ſe diſent à l'oreille.

Mais cependant, ce que j'ai vu de bon,
C'eſt qu'on y boit de la bonne façon;
Qu'également la roture commune,
Comme un Boyard parvient à la fortune:
Si mon deſtin, dans un moment fatal,
Ne m'eût planté, j'y ſerais général.

Une princeſſe, enfin, que je ne nomme
S'amouracha de Franquin, Dieu ſait comme;
Je fis le fier, quoique très-bien venu,
Appréhendant de me rendre connu;
Car bien ſavez, je penſe l'étiquette
De nos Rabins, et comme l'on nous traite
D'une façon que de nuit ou de jour,
Le pauvre juif ſe décèle en amour;
Ce ſeul penſer m'empêcha de me rendre;
Et ma princeſſe, en entrant en fureur,
Dès ce moment réſolut, ſans m'entendre,
De préparer ou hâter mon malheur.

Alors mourût la bonne Catherine;
Tout augmenta les troubles inteſtins;
L'état dès-lors pencha vers ſa ruine:
Trois fois je vis changer les ſouverains;
Pour mon malheur, la nouvelle czarine,
L'œil enflammé, me fit mauvaiſe mine;
Le lendemain un courtiſan diſcret,
A ſon diſcours clouant une préface,
Me dit, Franquin, voyez la belle grâce,
Que la czarine en ce moment vous fait;
Vous devenez ſon bouffon par brevet.

A ce diſcours perdant la tramontane,
Sur le Boyard je fonds avec ma canne;
Et le brevet en pièces déchirant,
Je lui jetai les morceaux au viſage,
Hors du logis le conduiſant battant,
Tant qu'en rumeur en vint le voiſinage;
L'on me ſaiſit et me met en priſon,
Des coups de knout je reçus à foiſon;
Puis l'on me dit (je crois par moquerie)
De la czarine admirez la bonté,
L'on t'enverra tout droit en Sibérie,
Où ſa clémente et douce Majeſté,
Te permet même, ô grâces ſans pareilles,
D'oſer porter nez, langue, et deux oreilles.

Ce compliment m'animait de fureur,
Mais il fallut retenir mon grand cœur.

L'un m'approchant, me dit c'eſt bagatelle
D'aller là-bas, ce n'eſt choſe nouvelle;
Tu n'es, Franquin, du nombre des premiers,
Ni ne feras ſurement des derniers;
Vois-tu ces gens que Pétersbourg fait naître?
Pendant un temps ils reſtent parmi nous,
Mais tôt-ou tard on les voit diſparaître,
En Sibérie ils s'engloutiſſent tous.

Ce Minckzikoff, favori de ſon maître,
Lors de ſa chute eut des deſtins moins doux;
Un Oſterman languit en Sibérie,
Le grand Munic y finira ſa vie;
Le fier Biron n'y reverra le jour;
Y périra bientôt la jeune cour;
Et tu pourras, Franquin, trouver étrange,
Que dans ce nombre avec eux l'on te range!

Enfin, Darget, dans ce preſſant danger,
Le ſeul parti qui me reſtait à prendre
Fut de ſouffrir d'un cœur fermé et d'attendre
Ce que pourtant je n'aurais pu changer.

L'on m'amena vers ces froides contrées,
Où les glaçons des mers hyperborées,
Même en été, dans les jours les plus clairs,
Vous font trouver des éternels hivers;
Le doux soleil en vain prétend y luire,
C'est dans ces lieux que la nature expire;
Tout semble mort, tout semble inanimé.
La terre en vain s'efforce de produire,
Et si l'on voit quelque grain clair semé,
Le froid d'abord se presse à le détruire.

On trouve là vingt sortes d'exilés;
Les uns courant les bois et les collines,
Pour se nourrir prennent des zibelines,
Et très-souvent par le froid sont gelés;
D'autres, qu'on fait travailler dans les mines,
Sont par la mort promptement enlevés;
D'autres encor pour des péchés atroces,
Sont exposés dans le fond des déserts;
Ils sont mangés par les bêtes féroces,
Ou bien la faim termine leur revers.
Pour moi je fus, sans en savoir la cause,
A deux cents mille au-delà d'Archangel,
Mis dans le fond d'un cul de basse fosse,
Sans plus revoir le vif éclat du ciel.

J'y fus un an presque tout imbécille,
Enseveli dans ce cruel asile;
Mais de mon père alors me souvenant,
Et certains mots barbare du grimoire,
Evaporés presque de ma mémoire,
Fort à propos alors me rappelant;
Je hasardai, par un effort terrible
D'escalader ce mur inaccessible;
Soit que mon bras me sauva de prison,
Soit que ce fut l'ouvrage du Démon,
Par un bonheur bien extraordinaire,
Pour cette fois je me tirai d'affaire;
Je courus vîte à travers des forêts,
Tantôt barré par d'immenses marais;
Tantôt suivant une route arbitraire,
Et combattant pendant tout le chemin
Contre le froid, la longueur du voyage,
L'épuisement, l'ardente soif, la faim,
Le désespoir, et le climat sauvage;
En opposant un cœur ferme au destin,
Des loups, des ours je fis un grand carnage,
Passant toujours à travers des déserts.

Un jour je crus voir terminer ma vie;
Des hurlemens font retentir les àirs;
En même temps trente loups en furie,

De tous côtés viennent pour m'attaquer,
Sur un ſapin j'allai vîte grimper,
Et de là-haut les accablant de branches;
A deux vieux loups je démis les deux hanches;
De gros cailloux que j'avais conſervés,
A d'autres loups les yeux furent crévés;
Hors de combat j'en mis une douzaine;
Preſſé de faim, j'étais en grande peine,
Quand un lion venant par des détours,
Deſſus les loups qui m'entouraient ſe jette,
L'extrémité me fournit des ſecours;
Je taille un bois comme une bayonnette,
Puis de mon pin je deſcendis à bas,
Et m'élançant au milieu des combats,
Dans peu les loups mordirent la pouſſière.

Je crus alors, ainſi que Godefroy,
De m'attacher ce lion débonnaire,
De m'en ſervir comme un auxiliaire,
Mais promptement il regagna les bois.

Je vis enfin, après plus de trois mois,
Ayant couru des fortunes bizarres,
Des beſtiaux, non loin de-là des toits,
C'étaient des lieux qu'habitent des Tartares.
Je vins chez l'un qui rempli de bonté,

Fidèle

Fidèle aux lois de l'hofpitalité,
Me recueillit au fein de la famille;
Il m'amena fa femme avec fa fille;
Choifis, dit-il, en toute liberté.

De fes troupeaux il prend une géniffe,
A fes faux Dieux il fait un facrifice,
Il me fervit les morceaux délicats,
Il me fit boire un verre d'eau-de-vie.

Ma paupière était appefantie;
Mon hôte vit à quel point j'étais las;
Ces bonnes gens m'aimaient à la folie,
Au veftibule auffi-tôt ils fe rendent,
Sur le plancher des peaux de bœuf s'étendent;
L'hôte me prend, il m'emmena coucher;
A mes côtés vint fe mettre fa fille,
Elle était jeune, elle fut me toucher,
J'étais friand, la belle était gentille;
Si bien pour nous fe paffa cette nuit,
Que nos plaifirs le jour interrompit.

Dès le moment que l'aube du jour perce,
Chez mon Tartare allant de bon matin,
Je lui demande où paffe le chemin,
Qui de chez lui mène tout droit en Perfe.

Il me répond, généreux étranger,
Si votre plan ne voulez pas changer,
Sans vous tenir un trop long dialogue,
Je vais d'abord vous feller ce grand dogue,
Sur ce chemin il me porta cent fois;
C'eft, croyez-moi, la fleur des palefrois;
Nommez à Froux fimplement à l'oreille
Quel eft l'endroit où vous voulez aller,
Montez deffus, il vous mène à merveille,
N'avez de rien befoin de vous mêler.

Il dit, d'abord ce bon hôte j'embraffe,
Et puis prenant un fabre, une beface,
Sur le grand Froux je monte hardiment,
Et vers Agra je partis promptement.

Chemin fefant aux limites de Perfe,
Je rencontrai, monté fur un grand chien,
Un vieux Tartare allant faire commerce,
Qui me parut porter beaucoup de bien;
Sur lui je gagne adroitement la gauche,
En badinant fa tête je lui fauche;
Affez long-temps il fe foutint encor
Bien afferré tout droit deffus la felle;
Mais remarquant, enfin, qu'il était mort,
Sa chute alors n'en devint que plus belle.

Je me prépare à prendre fon argent;
Mais fon grand chien bien s'en apercevant,
Se fâche, aboie, et me faute au vifage;
Froux me défend; ce chien plein de courage
Sur l'autre chien s'élance promptement;
Je le foutiens, et tirant ma flamberge
A l'autre dogue, en donnant du fendant,
Autour du col je lui fais un exergue.

Ah! jufte Dieu! cria le bon Darget,
Votre ame eft-elle à ce point dure et rude?
Peut-on pouffer fi loin l'ingratitude;
De ce pays où tout bien vous échet,
Vous avez pu maffacrer un Tartare;
Ah! bien plus qu'eux votre cœur eft barbare.

Tais toi, benêt, lui répondit Franquin,
De fon argent j'avais alors befoin;
Il me fervit à faire mon voyage;
Et j'arrivai trois jours après au camp,
Où produifant mon rare perfonnage
Je fus reçu de Thamas Koulikan.

Chez le Mogol il fefait lors la guerre,
Et j'eus l'honneur de le fuivre aux combats;
Son camp femblait couvrir toute la terre;

On y comptait un million de ſoldats ;
De Zoroaſtre on y ſuivait le culte,
Et j'embraſſai ſa foi ſombre et occulte ;
Car j'ai connu qu'un homme bien prudent,
Dans quelques lieux qu'il ſe faſſe connaître,
Doit recevoir, ſans en faire ſemblant,
Avec la foi le culte de ſon maître ;
Aſſez ſouvent cela m'eſt arrivé,
Toutes les fois je m'en ſuis bien trouvé.

Bientôt Thamas fait marcher ſon armée,
Vers le Mogol vola ſa renommée,
Et de ſes tours la craintive Dély
Vit tous ſes champs de nos Perſans rempli.
De tous côtés nos ſoldats l'environnent ;
Dès que Thamas eut donné le ſignal,
Nous combattons et les aſſauts ſe donnent,
Les Perſans font un effort général ;
Les habitans à nos efforts revêches,
Font de leur mur ſur nous pleuvoir des flèches ;
Nous mépriſons et leurs traits et le fort ;
Contre le mur on poſe mille échelles,
On aſſaillit, on chaſſe ces rebelles,
Leur apportant le feu, le fer, la mort.

Aux noirs enfers leurs ames je confacre,
Dit en fureur l'inflexible Thamas,
Ce mot fervit de fignal au maffacre,
Toute la ville eft livrée au trépas.

Le Schach nageant dans le fang des parjures,
Tranquillement mangeait des confitures.
Pour moi pillant, brûlant, affaffinant,
Jeunes minois fans nombre violant,
J'expédiai de ma main plus de mille
Femmes, enfans, et vieillards de la ville;
Ce jour heureux corrigea mon deftin,
Ma foi, j'y fis un énorme butin.

Du fang verfé regorgèrent les rues;
Les cris aigus font portés jufqu'aux nues;
Quelle moiffon ce fut pour Atropos!

Morts et mourans s'entaffent en monceaux;
Imaginez la fureur et la rage,
L'horreur, la peur, et la confufion,
L'embrafement, le meurtre, le carnage,
Le défefpoir, la défolation,
Tous ces fléaux fur cette ville prife
Se font fentir fans trève, fans remife.

Ce jour nos fers en furent émouſſés,
Et de tuer nos bras furent laſſés.
Des Mogolois cinq cents mille périrent,
Chez Belzébuth leurs ames deſcendirent,
Quand de Thamas la magnanimité
Finit le meurtre et la calamité.

De mon butin ne voulus rendre compte,
Pour le garder je devins déferteur,
Et me ſauvant par une fuite prompte,
Bientôt je fus auprès du grand Seigneur,
Il a le nom des Perſans en horreur.

Dans les férails j'eus l'art de m'introduire,
Des faits pareils ſouvent avez pu lire,
Dans les récits, contes de voyageurs,
Sur leurs amours impertinens menteurs.

Lors s'embraſa du côté de l'Hongrie,
Tout de nouveau la guerre avec furie,
D'un Guet-apens l'empereur Charles Six,
Vint attaquer mes maîtres circoncis;
J'aimais le bruit, le péril, les alarmes,
Pour Mahomet j'oſai porter les armes,
J'ai ſignalé plus d'une fois mon bras,
Et j'ai brillé dans l'horreur des combats;

En attaquant parmi les Janiſſaires,
J'eus des ſuccès devant Méadia,
Puis éprouvant des deſtins tous contraires,
L'Autrichien me prit à Cornia.

Fallut encor devenir Apoſtat,
Je recourus à la vierge Marie;
Signe de croix et quelque momerie,
Et me voilà devenu bon chrétien,
Mais pire encor, très-bon Autrichien.

Il n'eut pas dit, que ſon cheval qui bronche,
Dans une ornière en tombant vous le jonche,
Et dans ſa chute il entraîna Darget,
Les plus voiſins par-deſſus lui tombèrent,
Tous pêle-mêle en pile s'entaſſèrent,
Hommes, chevaux, l'un l'autre ſe froiſſèrent,
Et deſſous eux Franquin preſque étouffait,
Se débattait, peſtait et blaſphémait,
Il était tard, aucun plus ne voyait.

Déjà la nuit a de ſes voiles ſombres
Couvert les cieux, ramenant aux mortels
Le doux ſommeil, le ſilence et les ombres,
Et les ſuſpend de leurs travaux cruels.

Proche du camp Franquin et sa séquelle
Etaient tombés, quand tout ce bruit affreux
Fit réveiller la lourde sentinelle,
Qui tréfaillant, lâcha son coup sur eux;
Ce bruit s'entend et cause des alarmes,
Le camp Lorrain confus courait aux armes;
Quand on cria, qui vive? C'est Franquin.

Du corps-de-garde un exempt se détache,
Il vient, il voit, Ciel! c'est notre bravache;
Seigneur Franquin, quel malheureux destin
Vous met ici? Tout était l'un sur l'autre,
Hommes, chevaux, dans la fange se vautre,
On les retire et pour cette fois-là,
Chacun d'iceux ses membres retrouva.

Puis dans le camp lorsqu'on apprit l'affaire,
Le bon Charlot d'abord se recoucha;
Mais fort ému la nuit ne dormit guère,
A ses projets profondément rêva;
Franquin, Darget, doucement s'en allèrent,
Et dans des lits tous les deux se couchèrent.

Si tu prétends savoir ce qu'on fera,
Si tu n'es las, lecteur, de mes fornettes,
Et s'il te faut combats, clairons, trompettes,
Lis l'autre chant, le reste il te dira.

CHANT SIXIEME.

DÉJA le jour commençait fa carrière,
De fon éclat la brillante lumière,
Fait éclipfer les aftres de la nuit,
En répandant fon influence pure,
Il ranimait de nouveau la nature.
L'épais brouillard fe diffipe et s'enfuit,
Et les rayons par deffus les montagnes
Doraient déjà les prés et les campagnes.

Quand le Lorrain, qui n'avait pu dormir,
Toute la nuit confultant fa pendule,
S'inquiétant, ne fefant que gémir,
Ne foupirant qu'après le crépufcule,
Apprit enfin l'heureux retour du jour.

Il affembla fes amis, fes intimes;
Pour nous, dit-il, le ciel cruel et fourd,
N'exauce plus nos vœux fi légitimes;
Ah! mes amis, ah! quel cruel affront,
On a manqué le grand Palladion;
Le Pruffien foigneufement le garde;
Pour le faifir qu'on tente et qu'on hafarde,
J'attends de lui la fin de nos malheurs.

Prince, lui dit l'homicide Roſière,
Toujours ſuivez de vos vieux radoteurs,
L'oracle obſcur touchant le militaire,
Qui contes font à s'endormir debout.
L'âge peſant ne rend point téméraire;
Vos maréchaux diſent bien le roſaire,
Mais d'être ſaint ce n'eſt ma foi le tout;
Ne pouvez-vous, bon Seigneur, à votre âge,
Sans conſulter ſuivre votre courage ?
Et ſi pourtant demandez mon avis,
Je vous dirai que des ſaints je me moques,
Qu'ils ne font bons qu'au benoît Paradis,
Que leurs ſecours furent fort équivoques,
Et que par eux au gré de nos ſouhaits,
Juſqu'à préſent nous n'avons tous rien faits.
De Belzébuth j'éprouverais l'Empire,
Aux Pruſſiens ils donneraient du pire;
Vous voyez-là le généreux Franquin,
Il fait aſſez de la ſorcellerie
Pour évoquer . . . . . . ſainte vierge Marie!
Cria Charlot: quel eſt votre deſſein?
Laiſſons, laiſſons toute la diablerie;
Ne ſavez pas comme un jour Richelieu,
Chez Bonneval, tout haut reniant Dieu,
Et commettant certaine idolâtrie,

Penſa ſentir les griffes du malin;
Qu'aurait-on dit ſi cet eſprit immonde
Eut enlevé bruſquement de ce monde
Cet amoureux et coquet Paladin?
Si je vous fuis, je crois, Dieu me confonde,
D'avoir peut-être un plus cruel deſtin.

Le fier Roſière inſiſte, qu'il conſulte
Les noirs Démons, les ombres, les enfers;
Franquin lui dit, par ma ſcience occulte,
Je crois pouvoir ébranler l'Univers.

Le bon Charlot ne s'y réſout qu'à peine
En bégayant, il conſent, on l'entraîne.

Proche du camp était un petit bois,
Lieu pacifique, aſile ſolitaire,
Aux yeux du monde on pouvait s'y ſouſtraire,
Vers ce boſquet ils cheminent tous trois;
Le bon Charlot, qui trottait dans la bande,
Chemin feſant aux ſaints ſe recommande,
Dévotement, avant que de partir,
Il s'aſpergea d'un vaſe d'eau bénite;
Très-ſage était; ce fut pour prévenir
Les mauvais tours de l'engeance maudite.

Au bois marqué l'on arrive, et Franquin
De fon habit fortit un vieux bouquin;
Dans la forêt cherchant, il trouve à peine
Sous l'herbe épaiffe un bouquet de vervaine,
Et puis d'un coudre il fe taille un bâton,
Devient hideux, change d'air et de ton.

Telle qu'on peint d'Apollon la prêtreffe,
Quand fon démon la pofsède et l'oppreffe,
Qu'un feu divin s'empare de fes fens,
En fe tenant fur un trépied qui fume,
L'œil égaré, s'agitant, elle écume,
Tout en fureur profère fes accens.

Bien plus affreux Franquin parut au prince,
Il gefticule; et de fes dents qu'il grince,
Le fifflement infpirait de l'horreur.
Il proféra nombre de mots barbares;
Il fe tranfporte, il eft plein de fureur;
Il fait en l'air mille fignes bizarres,
En invoquant Aftaroth, Lucifer,
La Nuit, l'Erébe et les monftres d'enfer.

Au bois fe fait une rumeur bruyante,
Franquin l'entend, fans changer de couleur,
Le bon Charlot en treffaillit de peur;
En fe fignant il fuit plein d'épouvante;

Le bruit s'accroît, il approche, il augmente,
Et du taillis fort un grand fanglier,
Tel que celui des forêts d'Erimanthe,
Il court et paffe à côté du forcier.

N'eft ce que çà, reprit le fier Rofière,
Befoin n'était de faire le lutin,
A Lucifer d'adreffer ta prière,
Pour réclamer dehors de fa tannière
Un fanglier dès l'aube du matin.

Le bon Charlot fuyant tournait la tête,
Il aperçut de loin courir la bête:
Comme il ne voit d'ailleurs aucun danger,
Tout doucement il marche et puis s'arrête,
Rofière vient auffi-tôt le chercher.

Pour le Franquin, que l'aventure irrite,
Ne favait plus à quel faint fe vouer;
Il s'acharna fur le pot d'eau bénite,
Que le Lorrain ne put défavouer.

Le fin Rofière à l'inftant leur propofe,
Que pour juger à fond de cette chofe,
Encor un coup, il la faut éprouver;
D'enchantemens il veut doubler la dofe.

A nouveaux frais le féroce Franquin
Recommença ſon rite de magie,
A Lucifer chanta ſa litanie,
Et provoqua cent fois l'eſprit malin;
Pour augmenter la force des myſtères,
Doublait, triplait, ſignes et caractères.
Dans le moment que l'on croit voir venir
Meſſer Satan et la noire ſéquelle,
Des officiers ſe hâtant de courir,
Au bon Charlot apportant la nouvelle
Que l'ennemi tout droit à lui marchant,
Très-fièrement s'approchait de ſon camp.

Charlot leur dit, avez tous la berlue;
C'eſt de moutons peut-être un grand troupeau,
Dont la pouſſière impoſant à la vue,
Paraît de loin des hommes, des chevaux.

Mais par ferment on l'aſſure, au plus vîte,
Et de partir on le preſſe, on l'invite;
Bien aiſe en fut le féroce Franquin,
A travailler deſſus l'engeance noire,
Il a perdu ſon temps et ſon latin;
Fort à propos pour lui finit l'hiſtoire.

Enfin l'on part, et d'un pas diligent,
En moins de rien l'on regagna le camp.

Mais quelle fut, bon Charlot, ta furprife,
Lorfque tu vis clairement de tes yeux,
Tes ennemis nombreux, audacieux,
Sur ton camp fort tenter une entreprife?

Il femblait voir quatre immenfes ferpens,
Ramper de front, couvrir ces vaftes champs;
Deffus leurs dos leurs écailles brillantes,
De cent couleurs au jour étincelantes,
Réfléchiffaient des rayons éclatans.
Sur l'ennemi lentement ils s'avancent,
En cent replis fe courbent et s'engeancent;
S'élargiffans par leurs énormes flancs;
Le bruit affreux des chevaux et des armes,
Des bataillons, des épais efcadrons,
Le fon guerrier des tambours, des clairons;
Et mille voix appelant les alarmes,
Font retentir les airs aux environs;
Des tourbillons, qu'épaiffit la pouffière,
En s'élevant éclipfent la lumière;
Près d'eux marchaient, accompagnant leurs pas:
La fermeté, l'audace, le courage;
L'affreufe mort, la terreur, le carnage,
Les devançaient, en femant le trépas.

Tels que l'on voit du fommet des montagnes,
Rapidement fondre dans les campagnes,
En mugiffant des orageux torrens,
Rien ne retient leurs efforts violens;
Ils font rouler de gros quartiers de pierre,
Leurs flots fougueux détachent des rochers;
S'amoncelans débordent les rivières,
Engloutiffans les malheureux bergers.

Et tels encor les vents et les tempêtes,
Qui s'échappans des cavernes du nord,
Des hauts clochers font écrouler les faîtes,
Déracinant les chênes les plus forts,
Et raffemblant fur l'aile des nuages,
L'éclair brillant, la foudre, les orages,
Lançant fur nous la terreur et la mort.

Tels et cent fois encor plus redoutable,
Parurent lors aux chefs Autrichiens
La contenance et l'ordre formidable,
Où s'avançaient les braves Pruffiens.

Ciel! qui pourrait dépeindre les alarmes,
Le trouble affreux, la confternation,
Et le tumulte et la confufion,
Qui règne au camp? chacun courait aux armes?

Chacun

Chacun se botte, on selle les chevaux,
On se cuirasse, on se couvre du casque,
L'homme de cour, le fanfaron, le flasque,
Différemment observaient leurs rivaux,
Et conservaient encor ce faible masque .
Qui rend égaux les couards et les héros.

Les ennemis sentant leur avantage,
Fesaient ronfler deux cents foudres d'airain;
Les gros boulets causent si grand carnage,
Que le plongeon en firent les Lorrains.

Ni plus ni moins dans ce désordre étrange,
L'Autrichien sous son drapeau se range:
Les premiers sont les pesans cuirassiers;
On assigna leur poste sur la droite;
Tout auprès d'eux sont les fiers grenadiers,
En bonnet d'ours paraît leur troupe adroite;
Viennent après les forts Lycaniens,
Les Gomorois, et puis les Bethlamites,
Les Insurgens, Cravates, Béotiens,
Les Transylvains, les cruels Portalistes,
Ceux du Timoc, les féroces Rasciens,
Vaillans soldats et gens de grand mérite.

Tout à la gauche on voyait les dragons,
Plus bas montés, fermes dans les arçons;
De tous côtés fesant des escarmouches,
S'éparpillans, voltigeans comme mouches,
Caracolaient des milliers de housards,
Ils paraissaient les bouffons du dieu Mars.

Le dur Franquin prit un parti plus sage,
Il ne songea qu'à piller le bagage;
Il ne crut point y courir des hasards.

Le bon Charlot, à chaque chef assigne
Le corps qu'il doit commander dans la ligne;
Tout sur la gauche on plaça les Saxons,
Qui, l'air pincé, promettaient des merveilles;
Mais pâlissaient, quand des coups de canons,
Par fois de près leur frisaient les oreilles.
A la réserve on assigna Walis;
Aux cuirassiers commanda Lobkowitz.

Mais celui-ci, tout bouillant de courage,
Le sang soudain lui montant au visage,
Dit à Charlot, d'un ton chagrin et sec:
J'ai réservé mon bras et ma personne
Pour les grands coups, en quel lieu qu'on les donne;
Tout poste fixe à mon cœur est suspect.

Ce jour Charlot tout rempli de prudence,
Resplendiſſant et ſage comme un Dieu,
Ce compliment lui paſſa ſous ſilence,
Sans lui répondre il le quitte en ce lieu.

De d'Aremberg il va joindre la troupe;
Aux ennemis faites montrer la croupe,
Dit-il: Amis, ſignalez vos exploits.

Le duc répond: Prince, ſavons nous battre;
Plus d'une fois j'en ai terraſſé quatre.
Mais vous, l'appui ou la terreur des rois,
Vous auriez pu ménager l'accolade:
Si hier chez vous un peu plus poliment
Euſſiez reçu la célèbre ambaſſade:
Le Pruſſien ce jour aſſurément,
Ne vous ferait venu donner l'aubade.

Ah! ſaint Joſeph, je crois que vous tremblez,
Lui dit Charlot; plutôt vous qui parlez,
Répond le duc; ils diſaient des ſottiſes,
Se reprochaient leurs vieilles couardiſes;
Quand, à propos, le vieux Walis vint là,
Accompagné du bouffon de Spada.

Héros, dit-il, fufpendez vos querelles;
Sur l'ennemi fi voulez réuffir,
Point ne perdez le temps en bagatelles,
Il faut marcher, tout difpofer, agir.
Ah! fi j'avais comme dans ma jeuneffe
Cette vigueur, hélas! que je n'ai plus,
Même en dépit de vous, de ma vieilleffe,
Ces ennemis par moi feraient battus;
Que j'étais lefte, agile, en Italie,
Par cent exploits j'y fignalai mon bras,
De mes grands faits la terre était remplie.
Le fexe alors ne me haïffait pas,
Les verts galans me portaient tous envie.

Le fou Spada que ce difcours ennuie,
Dit, haranguez en dépit du bon fens,
Tous vos propos, Seigneur, ne valent guère,
Je crois ouïr les grands héros d'Homère,
Tous radoteurs et longuement parlans.

Lors juftement pour leur malheur arrive
Le fier Waldeck ce grand blafphémateur,
Et la difpute en devint bien plus vive;
De ce combat il prétend feul l'honneur.
A fes côtés un fantôme illufoire,

Tenant en main palmes de la victoire,
Excite encor ſa guerrière ardeur;
Le vain orgueil, le mépris, la fureur,
L'accompagnaient, et lui feſaient accroire
Qu'il pourra ſeul moiſſonner, en ce jour,
Ces champs fameux conſacrés à la gloire,
En imitant Eugène ou Luxembourg.

Pendant le temps que ces chefs ſe diſputent,
Très-aigrement ſur leurs hauts faits diſcutent;
Les Pruſſiens d'abord ſe déployant,
Tout en bataille arrivent fièrement.

Leur droite avance, et d'un eſſor rapide,
Fond promptement ſur la troupe timide
De ces ſucrés et doucereux Saxons;
Ces bonnes gens un moment ſe défendent,
Mais l'ennemi de trop près ils n'attendent,
Et de la peur reſſentant les friſſons,
Très-poliment ils quittèrent la place,
Aux ennemis ils tournèrent la face,
Montrant le cul à leurs cruels rivaux,
Et leur criant, nous ne ſommes brutaux.

On leur répond, fuyez de cette plaine,
Courez, courez en Saxe, grands héros!

Allez pétrir, vernir de porcelaine
Pour vos desserts, pagodes et magots.

En même temps de ce champ de bataille,
On poursuivit vivement ces fuyards,
Et sur leur dos l'on sabre, l'on ferraille
Jusqu'à l'instant qu'ils furent tous épars.

Le dur Franquin vola sur le bagage,
En moins de rien il y fait grand ravage,
Il se saisit de quatre grands fourgons,
Tous bien remplis de bon vin de Champagne,
Il ouvre, et dit, mes chers amis, buvons,
Que le bonheur nos armes accompagne,
Tous les Pandours étaient éparpillés,
Les chariots par eux étaient pillés.

Lorsque Dumont aperçoit ce pillage
Des ces Pandours, il fait un grand carnage.
Le dur Franquin sans monde et sans secours,
Ne défendait que faiblement ses jours;
Au preux Dumont il jetait aux oreilles
De ce vin bu quelques vides bouteilles;
Mais le combat devenant sérieux,
Il s'excrimait et comme un Polyphême
Se défendait à grands coups de moyeux,
Même il était dans un péril extrême.

Quand Dumon dit, quoi! je fuis à cheval,
Et vous à pied? rendons le tout égal;
Il vole à bas de fa lefte monture,
Et fur Franquin s'élance fans mefure.

Mais ce jour-là le débauché Franquin
Fut bien puni d'avoir trop bu de vin;
Fort galamment il tira fon épée,
Plus d'une artère en moins de rien coupée,
Fait ruiffeler de toute part le fang;
Tout furieux il veut pouffer la quinte,
Dumont la pare et cavant cette feinte,
Plongea le fer dans fon malheureux flanc.
Franquin chancelle, il tombe hors d'haleine,
En s'abattant il fait un bruit affreux,
Tel qu'en tombant fait un énorme chêne,
Que dans les bois abat un vent fougueux;
En frémiffant il gratte la pouffière;
Son fang s'écoule, il friffonne, il pâlit;
L'affreufe mort lui ferme la paupière,
Franquin blafphème et fon ame s'enfuit.

Encouragés par leur première ébauche,
Les Pruffiens avides de lauriers,
Vont attaquer ces braves cuiraffiers;
En difpofant un effort par leur gauche;

Ils ſuivent tous le valeureux Naſſau,
Et Rottembourg, et Camas et Chaſot.

Trente eſcadrons de leur cavalerie,
S'ébranlent tous avec même furie,
Et tels que ſont ces affreux tremblemens,
Quand un volcan vomit ſon noir tonnerre,
Telle tremblait deſſous leurs pas la terre,
Quand tous ſerrés, courans comme les vents,
Sur l'ennemi ces fiers guerriers vont fondre,
Il ſemblait voir le monde ſe confondre.

Ce corps épais de braves Pruſſiens,
Vole accabler de ſa maſſe peſante,
Et de ſa courſe agile et violente
Ces cuiraſſiers des fiers Autrichiens.

Dans un clin d'œil leurs courſiers les atteignent,
Et de leur fer dans l'inſtant ils les joignent,
Pour un moment l'on entend un bruit ſourd,
Un choc affreux, le cliquetis des armes,
Des cris confus de fureurs et d'alarmes,
Et la pouſſière en obſcurcit le jour.

Comme l'on fait crouler une muraille
En l'abattant par d'énormes béliers,

Ainſi Naſſau contre ces cuiraſſiers
Choque de front, frappe dans la bataille,
Sabre pourfend, ſabre taille, ferraille,
Et les culbute ainſi que leurs courſiers,
Devant ſes coups tout tombe et prend la ſuite,
Il les abat, ſon bras les précipite;
Ils ſont foulés ſous les pieds des chevaux,
Leur ſang s'écoule et ſerpente en ruiſſeaux.

Là d'un côté fuit un cheval qui traîne
Par l'étrier ſon maître ſur l'arène
Dans les arçons; d'autres tout chancelans,
Tombent percés des coups des pourſuivans;
En l'air volaient et des bras et des têtes,
Du bon Lorrain les troupes ſont défaites;
L'heureux Naſſau chaſſe tous ces fuyards,
Dans les combats ſa main était experte,
Hommes, chevaux ſont tués ſans égards;
La terre fut de cadavres couverte.

Saint Népomuc apprend ce grand combat,
Il vient, il voit ſa troupe mutilée,
Il prend tout l'air du dévot Colowrat,
Même il s'avance au ſein de la mêlée,
Il fait ſonner de tous côtés l'appel;
Le cavalier qui fuyait ſe raſſemble,

Au foldat blême, intimidé qui tremble,
Le faint adreffe un difcours paternel;
Contre la peur le bon faint le raffure,
De ce combat déplore l'aventure,
Et lui promet le fûr appui du ciel.

En même temps dans ce danger mortel,
A fon fecours, au centre de l'armée,
Il fait venir faint Charles Borromée;
Le faint arrive et traveftit fon air,
Deffous fon nez il dreffe fa mouftache,
Couvre fon chef d'un fort armet de fer,
Et fur fon bras il charge fa rondache.
Ce faint montait la fleur des palefrois,
Bien mieux valait que Rabican cent fois;
Et devant lui le Podarge s'éclipfe,
Il avait eu ce cheval de faint Jean,
Qui le tirant hors de l'apocalypfe,
Le lui vendit à certain prix d'argent.

Lorfque le faint dans ce fol équipage
Se préfenta devant le faint des ponts,
L'on éclata fur fes atours bouffons;
Ce corps battu prit un riant vifage,
On ne vit plus des marques de terreur.

Ce tour rusé part de Népomucène,
Il savait bien que pour chasser la peur,
Remède sûr c'est d'apprêter à rire;
Il réussit, il leur rendit le cœur,
Bannit la crainte et réveilla leur ire.

De ce tour-là, quoique subtil et fin,
Luther, Calvin, Géneviève, Hédevige,
Voyent d'abord quel est le but malin,
Ils courent tous où le danger l'exige,
Dans les horreurs de ces funèbres champs,
Parmi les morts, les blessés, les mourans.

De Kalkenstein Luther prend la figure;
Comme Dessau se travestit Calvin;
La sainteté du genre féminin,
Ne voulant pas hasarder l'aventure,
Sur un grand chêne, aussi haut qu'un clocher,
Modestement alla pour se percher;
Et sans répit dessus sa troupe aimée,
Du haut en bas bénissait son armée.

On ralliait les corps des deux côtés,
Mais les Lorrains sont presque démontés,
Népomucène en voyant leur faiblesse,
Pour les sauver invente une finesse,

Il fentait bien qu'un combat général,
A fon parti deviendrait fatal ;
Pour l'éviter il anima de rage
Le fier Waldeck, dont le bouillant courage
Ne refpirait qu'après les grands dangers,
Et qui, fuivant fon naturel féroce,
Ne demandait pas mieux que plaie et boffe.

Il lui cria, venez pour nous venger;
Waldeck l'entend, il pique, part, s'élance,
Entre les corps ce prince feul s'avance,
Et fièrement il provoque au combat
Des Pruffiens, qui fe croit la vaillance
De l'attaquer; Truchs foit avec éclat.

Waldeck l'approche, et la fureur le guide,
Truchs à ce prince en deux coupa la bride;
Le fier Waldeck écumant de courroux,
Atteignant Truchs de fon fer homicide,
En le frappant lui fend le deltoïde;
Le fang jaillit, Truchs veut fe foutenir,
Il tombe enfin comme un coup de tonnerre,
Bien étonné de fe trouver par terre;
La voix lui manque, il commence à frémir,
Il treffaillit, fes yeux font troubles et fombres,
Et la mort vient le couvrir de fes ombres.

Waldeck en fut bien plus préfomptueux;
Qui de vous tous, dit-il, je le propofe,
Après ce coup eſt aſſez courageux
Pour m'attaquer ; qu'il fe montre, s'il ofe!
Tout comme Truchs je faurai le punir.

Lors Rottembourg entra dans la carrière,
Prince, dit-il, pourrez-vous repentir,
De ce difcours l'arrogance fi fière
Va dans ce jour caufer votre malheur;
Si Truchs eſt mort, je vis et j'ai du cœur.

Waldeck outré, rougit de fa menace,
Venez, dit-il, courons-en le hafard.

Tout ce qu'a pu la force avec l'audace,
Le cœur, l'adreſſe, et l'efcrime et fon art
Fut employé ce jour de chaque part.

Tels dans des cirques pour célébrer des fêtes,
Rome donnait de grands combats de bêtes,
Où les taureaux, les tigres, les lions
Griffes et dents teintes de leur furie,
Se déchirant, fe privaient de la vie.

Et tels étaient ces deux preux champions ;
L'œil enflammé tous les deux ils s'excitent,
Plein de courroux s'approchent et s'évitent,
Flamberge au vent en rond caracolant,
Subitement l'un fur l'autre fondant,
En furieux mille coups fe portèrent,
Et leftement en l'air ces coups parèrent;
Plus animés, tous les deux s'affaillans,
Ils fe frappaient et d'eftoc et de taille ;
Mais leur cuiraffe eft comme une muraille,
Le fer gémit fous leur effort puiffant,
Du dur acier partent des étincelles.
Il pare encor les atteintes mortelles.

Mais Rottembourg plus frais, plus vigilant,
Plus de fang-froid fondit fur fon Alteffe,
Et d'un grand coup acéré du fendant,
Dans le biceps profondément le bleffe.

Waldeck voulant de ce bras le frapper,
Le lève ; il tombe en laiffant échapper
Ce fer fanglant; fon ame fut frappée,
Lorfqu'il perdit fa redoutable épée,
Tout fombre et morne en fon cœur enrageant,
Devers les fiens il marche lentement.

Comme un lion quand le Nègre le chaſſe,
Bleſſé du trait ſe retire à pas lents,
Et de ſa queue, en battant ſes deux flancs,
Tourne la tête et rugit plein d'audace.

Ainſi Waldeck part ſans confuſion,
L'air menaçant, il ſe tourne et murmure,
Chacun le plaint, on panſe ſa bleſſure,
Et de ſon ſang tarit l'effuſion.

Pendant ce temps s'avançait Saintignon;
De Rottembourg Chaſot ſuivit l'exemple;
L'Autrichien feſait le rodomont;
Chaſot l'approche, un moment le contemple,
Et dégainant s'aſſure dans l'arçon.

Saintignon dit, je vais t'ôter la vie,
Fais vîtement ta prière à Calvin;
Remets ton ame à la vierge Marie,
Répond Chaſot, car tu touche à ta fin;
En même temps tous les deux s'atteignirent,
Différemment ces héros s'aſſaillirent:
Car Saintignon, qui n'eſt qu'un fanfaron,
Fuit le danger: Chaſot ſe pâmant d'aiſe,
Le pourſuivant, lui perce le trapèze;
La pointe ſort au-deſſous du menton.

Saintignon jette un cri abominable,
Qui, se heurtant par bricole au rocher,
Fait répéter un écho lamentable.

Sur son cheval on le voyait pencher;
Sa chute fait un bruit épouvantable,
Evanoui, râlant, battant du flanc,
Il rend son ame avec des flots de sang.

Luther alors de sa cavalerie
Et des héros ranima la furie,
Il marche droit sur les Autrichiens,
Qui s'enfuyant, leur cèdent la bataille,
Tout l'honneur reste aux braves Prussiens.

Mais Lobkowitz, autant qu'il peut, ferraille;
Il veut encor rappeler les Destins;
Stein, d'Aremberg, avec lui combattirent:
Ils font tomber sous leurs cruelles mains,
Swerin, Camas, qui vaillamment périrent.

Saint Népomuc veut faire des exploits;
Luther le vit, et lui perça la joue:
Le saint blessé, se tournant, fit la moue;
Car il perdit, pour la seconde fois,
Un grand morceau de sa divine langue;
Depuis ce jour plus ce saint ne harangue.

Pour

Pour ſe venger il court bleſſer Luther,
Dans certain lieu que lui dit Lucifer,
Où la culotte eſt jointe à la cuiraſſe;
Fâcheux endroit pour moine qui fait race,
Il en jeta des cris perçans en l'air.

Si tu prétends ſavoir, lecteur folâtre,
Quel eſt le ſang d'un ſaint de grand renom,
En feuilletant je trouve dans Milton,
Que c'eſt, dit-il, une liqueur blanchâtre.

Les ſaints bleſſés diſparaiſſent d'abord,
Pour Rottembourg il marche vers la troupe
De Lobkowitz qui combattait encor,
En la tournant, la retraite il lui coupe.

Mais celui-ci, par un dernier effort,
Suivant ſon cœur que nul danger n'effraie,
Perce ce corps, et le chemin ſe fraie
Vers les Lorrains, en affrontant la mort.

Les Pruſſiens fondent comme la foudre
Sur l'ennemi, pour le réduire en poudre;
Et Lobkowitz, et ſes fiers défenſeurs
A fuir auſſi, fallurent ſe réſoudre;
Les Pruſſiens étaient déjà vainqueurs.

Et Rottembourg fait dans cette déroute
Sur les fuyards, ſuivant plus d'une route,
Des priſonniers des plus huppés ſeigneurs.

Alors commence avec plus de furie
Un périlleux combat d'infanterie;
Les Pruſſiens ont leur Palladion
Environné d'un épais eſcadron.
Le bon Charlot craignant cette tuerie
Se fait donner ſon abſolution.
De tous côtés ſe fit la boucherie;
Le bataillon contre le bataillon
Fait à grand bruit ſa décharge terrible;
Le jour s'éclipſe et la fumée horrible
Augmente encor l'horreur de l'action.
L'éclair des coups brille en ce noir nuage;
Les fuſils font un bruit tel que l'orage;
Le plomb volait tiré par pelotons,
Siffle, fend l'air, et ſans diſtinctions,
Princes, ſujets également il frappe,
Portant la mort à tous ceux qu'il attrape.

Vous expirez, généreux fils d'Albert,
Princes iſſus de tige ſouveraine,
Et vous Guillaume aux Pruſſiens ſi cher,

Et vous Dureige, et vous brave Varenne,
Que de héros moiſſonnés dans ces champs!

Telles ces fleurs de cent couleurs ornées,
Qui ſans paſſer l'eſpace d'un printemps
D'un ſouffle ardent ſont pour jamais fanées.

Les Pruſſiens dans ce combat fougueux
Font redoubler leur cruelle décharge;
Dans un moment le fantaſſin recharge.
Le noir Etna dans ſes braſiers affreux,
Non! tout l'enfer n'a point de pareils feux!

Des ennemis un grand nombre périrent,
Et de leurs rangs les files s'éclaircirent;
Sur leur viſage était peint la terreur;
L'Autrichien en l'air tirait de peur.
Décrivant l'arc une balle s'élève,
Deſſus ſon chêne atteignit Géneviève,
Dans ſon talon fait bleſſure griève:
La Sainte en l'air en jeta quelques cris
Et va ſe plaindre au benoît Paradis.

Des coups tirés l'air gémit et bourdonne;
Tout à l'entour de ſes traînans drapeaux
L'Autrichien confondu tourbillonne,
Il a perdu la fleur de ſes héros.

Le Pruffien voit ce trouble et fe jette
Sur l'ennemi fraifant la bayonnette ;
Le trouble augmente, il s'accroît, et qui put
A toutes jambes ainfi qu'un daim courut.

Figurez-vous un troupeau dans la plaine,
Eparpillé, courant tout hors d'haleine
Devant un loup affamé qui le fuit.

Ainfi devant Deffau qui la pourfuit,
Se débandant, du péril alarmée,
Du bon Charlot fuyait alors l'armée
Et le maffacre en fut prodigieux.

Quand la bataille à la fin fut finie,
Le Pruffien doucement fe rallie;
On entendait chez les victorieux
De tous les rangs partir des cris joyeux;
Fefant en l'air un affreux tintamare
En fe mêlant au fon de la fanfare.

Lors d'un échange on forma le projet,
Contre un Lorrain l'on veut troquer Darget;
Au bon Charlot on propofa l'affaire;
Il y confent en prince débonnaire.

Ainfi Darget aux Pruffiens rendu
Fut dans leur camp en triomphe reçu;

Le bon Charlot ajoute à ſa réponſe,
Que pour jamais dès ce jour il renonce
A ſes deſſeins ſur le Palladion.

Ce mot des chefs éteignit la rancune
Feſant ceſſer toute déſunion,
Des Pruſſiens il combla la fortune.

Déjà la Mort, fille affreuſe du Temps,
A recueilli de tous les combattans
Que leur valeur fit périr ſur ces rives,
Des deux partis les ames fugitives.
Elle conduit ce peuple vers le ciel;
Chemin feſant des morts le nombre augmente;
Il s'accroiſſait d'un tribut caſuel
De l'univers, qui paſſait ſon attente.
Tous les états s'y trouvent confondus;
Maîtres, ſujets, ſoldats, dévots, miniſtres,
Sages et rois qui voyageaient tout nuds;
En raiſonnant de leurs deſtins ſiniſtres,
Ils ſuivaient tous leur conducteur cruel
Qui les mena vers le trône éternel;
Alors les morts paſſèrent en revue;
On y trouva mainte face inconnue,
Et maint viſage encor tout effaré,
En hiéroglyphe, à l'entour balafré.

Le père alors se fait donner la liste
De tous ces morts à l'œil hagard et triste;
Là, d'un chacun est la condition,
Le caractère et la profession;
Et se suivant l'un et l'autre à la piste,
On les appelle un chacun par son nom.

Un tel fut roi; le seigneur le condamne.
Un tel fut moine; aussi-tôt il le damne.
Son fils lui dit: Ah! mon papa mignon,
Pourquoi damner ces honnêtes personnes?
Il lui répond: Pour nous ne sont pas bonnes;
Les rois sont gens par fois ambitieux,
Ils pourraient bien nous ravir nos couronnes;
Ils sont vauriens et toujours vicieux.
Moines aux cieux en grand nombre fourmillent;
Vois ces fripons comme chez nous ils brillent;
Et quelque pape endiablé de nos saints,
Y placerait de ces nouveaux faquins.

On lui présente alors des gens de guerre,
Qui ont péri dans ces combats sur terre;
Le roi leur dit: Approchez, mes amis!
Pourrez souvent vous rappeler l'histoire,
De vos combats conter toute la gloire
Dans un recoin du benoît paradis.

Je veux ſauver tous ces gens-là, mon fils,
Car ils n'ont point l'ame méchante et noire;
Qu'on les nourriſſe et qu'on leur donne à boire,
Et, pour calmer dans ces lieux leurs ſoucis,
Une catin de ſainte à leur uſage:
(La Madelaine eut ce lot en partage)
Bien mieux ces gens valent que nos dévots;
Tout doucement y vivront ces héros.

Qui fuit là-bas? Quel eſt ce perſonnage?
C'eſt Lock, grand roi, qui vient vous rendre hommage.
Quel eſt ce Lock? et quel eſt ſon métier?
Lock lui répond; j'ai conſacré ma vie
Aux vérités de la philoſophie,
Et j'ai marché par un nouveau ſentier;
L'analogie, avec l'expérience
Sur la nature ont fondé ma ſcience;
J'ai décrié la ſuperſtition,
Et de vos ſaints j'ai dénigré l'empire.
Mon cœur eſt pur, et ma religion
N'approcha point de celle de Porphire.
Deſſous mes pieds ſi j'écraſais l'erreur,
N'en fus pas moins un partiſan fidèle
D'un culte pur qu'on doit au Créateur,
Je l'adorai toujours rempli de zèle.

Ah! par l'enfer ce ſage a grand'raiſon,
Leur dit le roi; finiſſons la cabale,
Chaſſons ces ſaints, qui donnent tous ſcandale;
Je veux ce jour réformer ma maiſon.

Allez maudits, qui prétendez ſur terre
Ravir les droits du Maître du tonnerre:
Allez là-bas, grands ſaints de l'Univers,
Griller tous vifs aux charbons de l'enfer.

Lock demeurez, vivez en aſſurance,
Pour admirer mon immenſe puiſſance.

Ainſi dans peu le bon Père éternel
De ſcélérats purifia le ciel;
Il en chaſſa les ſaints et les ſophiſtes;
Il y plaça des honnêtes déiſtes.
Du Roi céleſte ils voyent le profil,
Car ils ſont tous aſſis près de ſa droite;
O! mes amis, c'eſt ce que je ſouhaite
A vous, à moi de même. Ainſi ſoit-il.

FIN.

PENSÉES

SUR LA

RELIGION.

PENSÉES

SUR

LA RELIGION.

CHAPITRE PREMIER.

S'il nous est permis d'examiner notre religion?

I.

On ne peut douter que dans toute forte de religion il n'y ait des perfonnes de bonne foi; les voyages nous confirment beaucoup dans cette vérité. Or fi un catholique de bonne foi ne veut pas examiner fa religion, pourquoi voudra-t-il qu'un mahométan de bonne foi examine la fienne? celui-ci croit également que fa religion vient de Dieu, qui l'a révélée par Mahomet, comme le chrétien croit que Dieu a révélé la religion chrétienne par Jéfus-Chrift. Il y a bien de l'injuftice parmi les hommes, et chacun en fon particulier fe croit infaillible.

II.

Plus on examine la vérité, plus on la connait. L'examen et l'attention font une prière naturelle que nous fefons à Dieu pour nous porter à découvrir la vérité. Si la religion chrétienne eft véritable, l'examen nous fortifiera dans fa croyance; fi elle eft fauffe, quel bonheur pour nous de fortir de l'erreur!

La religion eſt un dépôt que les pères ont laiſſé à leurs enfans. Si ce dépôt n'eſt pas une fiction, que craignons-nous de l'examiner? et s'il en eſt une, quel mal y aura-t-il à reconnaître que ce qu'on nous a donné comme une réalité, n'eſt qu'une imagination de nos ancêtres.

III.

Nous ne ſommes dans une croyance, ou dans un ſentiment, que par préjugé ou par raiſon.

Nous y ſommes par raiſon, lorſque nous l'embraſſons avec un ſérieux examen, et par l'évidence de la démonſtration.

Nous y ſommes par préjugé, quand nous l'embraſſons par quelqu'autre voie que ce ſoit. Comme lorſque nous croyons que quelque choſe eſt, uniquement parce que nos pères, nos paſteurs, nos maîtres, nos amis nous l'ont appris, et nous ont dit que cela était ainſi.

Ce que nous croyons par raiſon ne ſaurait être faux, parce que la raiſon eſt une lumière qui vient conſtamment de Dieu, et que Dieu ne ſaurait nous tromper.

Ce que nous croyons par préjugé peut être faux ou véritable, et nous ne devons croire qu'il eſt l'un ou l'autre, qu'après un ſérieux examen.

IV.

Ainſi lorſque nous croyons une religion véritable ſans l'avoir examinée, et ſeulement parce que nous

y sommes nés, ou enfin parce que ceux qui avaient quelque autorité sur nous, nous l'ont dit, nous n'y sommes que par préjugé; cette religion peut donc être fausse malgré notre bonne foi.

Quel malheur nous menace! qu'un chrétien considère le péril d'un mahométan de bonne foi, qui n'est dans sa religion que par préjugé!

Or, jusqu'à ce que nous ayons examiné notre religion, qui nous a dit que nous ne sommes pas dans la malheureuse situation d'un mahométan? quelle marque visible, quel caractère sensible avons-nous qui nous rassure? est-ce notre préjugé et notre bonne foi? car on ne saurait nier que, dans toutes les religions, on ne trouve ce préjugé et cette bonne foi.

V.

Le chrétien se flatte lorsqu'il croit que toutes les autres religions sont visiblement mauvaises. Il n'est pas en cela de si bonne foi que l'Ecriture, qui dit que Jésus-Christ paraît une folie aux nations, que les Juifs le regardent comme leur honte: *Gentibus quidem stultitiam: Judæis autem scandalum.*

Tous les autres peuples de la terre nous croient les plus déraisonnables en matière de religion. Les païens disent que nous adorons un homme et un morceau de pain; et qu'ainsi nous n'avons rien à leur reprocher. Les Turcs nous accusent de multiplier la divinité. Enfin si nous croyons que les autres doivent embrasser notre religion parce que les leurs contiennent des impertinences, ils sou-

tiennent la même chose de leur côté. Ainsi puisque chacun juge de sa religion par préjugé, l'examen seul peut nous détromper.

VI.

Non-seulement cet examen est utile, puisqu'il peut nous détromper si nous sommes dans une fausse religion, et nous affermir si nous sommes dans une véritable; mais de plus, cet examen est nécessaire et indispensable, car nous n'avons rien qui nous intéresse tant que l'éternité.

Une multitude innombrable d'hommes nous disent par leur conduite et par leurs paroles, que nous sommes dans une fausse religion, que nous souffrirons éternellement; et nous avons l'assurance de demeurer tranquilles, et de ne pas examiner seulement si tant de personnes se trompent, ou si c'est nous qui nous trompons!

VII.

D'ailleurs ne dois-je pas craindre de ne pas suivre la volonté de Dieu? Car enfin, avant l'examen, je ne suis pas assuré de le connaître, je dois lui dire, avec le prophète: *Notam fac mihi viam in qua ambulem, doce me justificationes tuas.* Comment pourrais-je discerner les fables des hommes d'avec la loi de Dieu? *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.*

VIII.

Il se fait dans le monde une circulation de toutes choses, même de la religion: l'orient a été le centre du paganisme, ensuite de la religion chrétienne; aujourd'hui il l'est de la mahométane. Ce qu'il y a de particulier, et qui convient au sujet de ce chapitre; c'est que comme les anciens chrétiens qui succédèrent aux païens se moquèrent de leur religion, les mahométans qui succèdent aux chrétiens, les tournent sans cesse en ridicule.

IX.

L'homme ne doit agir que par raison; Dieu même n'agit sur nous que par cette voie, et les théologiens conviennent qu'il éclaire l'esprit avant que d'échauffer le cœur.

La foi vient de l'ouïe, selon l'Ecriture, c'est-à-dire, que la foi vient à nous parce que les hommes nous disent que Dieu a révélé certaines vérités.

La foi suppose donc la raison; et celle-ci ne doit se faire entendre que lorsqu'elle est conduite jusqu'à la foi, c'est-à-dire que la raison, qui nous découvre que Dieu est infaillible, nous doit convaincre de la révélation; après quoi elle doit croire aveuglément; ou Dieu ne nous révélant point la religion par lui-même, nous devons constamment examiner si celle que certains hommes nous proposent est préférable à celle que d'autres hommes proposent ailleurs. Car les hommes ne sont pas infaillibles; et puisque ce sont les hommes qui nous

apprennent la révélation, il eſt certain, comme dit l'auteur de la *Recherche de la Vérité*, que tout ce que les hommes nous apprennent eſt ſoumis à notre raiſon.

Il n'eſt pas permis de croire les hommes ſur leur parole, continue] le même auteur. Ce n'eſt pas une preuve ſuffiſante pour croire une choſe que de l'entendre dire par un homme qui parle avec zèle et avec gravité. Ne peut-on jamais dire des fauſſetés et des ſottiſes de la même manière qu'on dit de bonnes choſes, principalement ſi l'on s'en eſt laiſſé perſuader par ſimplicité ou par faibleſſe?

Dans les affaires de conſéquence, on veut rendre raiſon de ſa conduite; on ne veut pas agir par haſard; pourquoi ſerons-nous moins exacts en matière de religion?

X.

Pour être dans la diſpoſition de ſuivre exactement la volonté de Dieu en matière de religion, il faudrait commencer par lui faire un ſincère ſacrifice de ſes préjugés. Preſque tous les hommes ſoutiennent avec force et avec zèle les choſes dont on leur inſpire de la vénération et de l'attachement dès l'enfance; ce que nous avons appris des perſonnes qui avaient quelque autorité ſur nous a gravé des traces profondes dans notre cerveau. Qui peut être en état de les effacer et d'en former d'autres, que la ſeule raiſon? C'eſt par leur anéantiſſement total qu'il faudrait commencer; mais l'orgueil, l'intérêt, et le préjugé ſont trois obſtacles en matière de religion, que peu de perſonnes peuvent ſurmonter.

Celui

Celui qui eſt dans l'erreur de bonne foi, et qui n'a pas les moyens d'en ſortir, doit eſpérer en la bonté de Dieu ; mais celui-là doit trembler, qui demeure dans l'erreur parce qu'il ne veut pas s'éclairer faute de ſoins et de diligence.

XI.

N'eſt-il pas ſurprenant de voir dans toutes les religions des perſonnes d'un bon ſens en toute autre choſe, tomber de ſang-froid dans des impertinences ? s'habiller de certaine façon, faire des tours, des demi-tours, babiller tout haut, et puis tout bas, badiner avec un morceau de pain, tantôt le montrer, tantôt le cacher, enſuite le manger, monter ſur un autel, deſcendre, remonter, faire des geſtes tantôt lents, tantôt prompts.

Sans notre préjugé, ne regarderions-nous pas toutes ces cérémonies du même œil que les regarde un mahométan qui s'en divertit, comme nous nous divertiſſons de ſes extravagances, qu'il croit des myſtères ſacrés comme nous croyons ceux-ci en être ?

Ceux qui diſent qu'ils ne riſquent rien de demeurer dans la religion chrétienne, ne prennent pas garde qu'en cela ils péchent contre cette religion même, parce que non-ſeulement elle oblige de croire qu'on ne riſque rien en la ſuivant, mais qu'on eſt obligé de la ſuivre, et que ceux qui ne la ſuivent pas ſont damnés.

D'ailleurs ceux des autres religions tiennent le même langage; le turc dit qu'il ne riſque rien de ſuivre la religion de ſes pères, qui eſt celle de la

nature : que les chrétiens risquent tout de croire un Dieu triple, un Dieu dans un morceau de pain, un Dieu homme, en un mot, bien des choses opposées à la lumière de la raison. C'est risquer que de suivre une doctrine contraire à cette lumière, qui constamment ne vient que de Dieu. Donc il faut examiner sa religion.

XII.

Les hommes ont tellement reconnu, dans tous les temps, la nécessité de la révélation pour établir une religion, que tous les auteurs des sectes se sont vantés que Dieu leur avait révélé ce qu'ils enseignaient aux autres ; mais si Dieu l'a révélé à l'un, il ne lui aurait pas plus coûté de le révéler aux autres ; Dieu est par-tout présent quand il révèle.

A certains mouvemens sont liés certaines impressions ; vous n'avez reçu que les mouvemens auxquels est liée l'impression que votre religion est la vraie ; vous ne sauriez ne pas la croire telle, qu'en examinant la cause de ces mouvemens.

L'onction dépend du tempérament ; c'est le propre des tempéramens tendres. M. de Cambrai écrivit avec onction contre M. de Meaux ; St. Jérôme contre St. Augustin ; St. Paul contre St. Pierre ; St. Cyprien soutenait avec onction que le baptême des hérétiques ne valait rien ; chacun croit parler le langage du St. Esprit ; à quel caractère devrait-on bien le connaître ? Nous, qui sommes hommes, ne savons-nous pas bien jusqu'à quel point d'autres hommes ont pu être ou imposteurs ou dupés ?

CHAPITRE II.

S'IL y a une véritable religion, il faut avoir bien peu de justesse d'esprit, et être bien insensible au plaisir et à la douleur, pour ne pas examiner une fois la religion avec toute l'attention dont on est capable. Que peut-il y avoir, depuis le moment de notre vie jusqu'à celui de notre mort, qui nous doive intéresser davantage, que l'état où nous devons être après la fin de nos jours? L'état heureux ou malheureux où nous sommes pendant la vie, peut finir à chaque instant, et nous savons qu'il finira; l'état après la mort n'a d'autres bornes que l'éternité. Dans les premières années de notre vie nous n'avons point assez de capacité ni de force pour nous occuper d'autres choses que du présent; il se fait chez nous des impressions qui nous empêchent d'examiner l'avenir; cette faiblesse nous fait croire facilement ce que nous disent ceux en qui nous trouvons plus de lumières; ce qui est en eux un effet de leur expérience, nous le regardons comme la suite d'une connaissance naturellement plus étendue que la nôtre. Le temps se couvre; ils nous disent qu'il va pleuvoir, et il pleut; ils prévoient les vicissitudes des saisons, ils prennent des mesures justes pour nous en garantir. La religion nous promet un bonheur éternel et nous menace d'un malheur sans fin, selon la différente conduite que nous aurons gardée pendant notre

vie; conduite qu'elle nous prefcrit: pouvons-nous nous étourdir jufqu'au point de ne pas examiner qui fait ces promeffes et ces menaces, et quels en font les fondemens? Il y a plus, la religion n'eft pas uniforme dans l'univers. Qui le croirait? dans le même climat, dans la même ville, on nous enfeigne en divers endroits, fous le nom de religion, des dogmes différens et entièrement oppofés. Ici on nous menace du feu éternel, fi nous ne croyons que Dieu même eft enfermé fous les apparences trompeufes d'une certaine étendue; là on nous dit avec le même appareil que nous fouffrirons la même peine fi nous le croyons. Que de contrariétés! Le fimple détail des différentes religions de l'univers offre une ample matière à des volumes entiers. Elles fe condamnent prefque toutes les unes les autres. Elles ne fauraient donc toutes être véritables, la vérité n'étant pas oppofée à elle-même. S'il n'y avait qu'une religion véritable, Dieu nous l'aurait annoncée clairement fans équivoques; Dieu qui eft la vérité même, ne faurait être obfcur. Même s'il n'y avait qu'une différence de culte ou de cérémonie, je fouffrirais qu'on regardât cette différence comme la diverfité des vêtemens, qui peut faire une agréable variété. Mais les dogmes qu'on enfeigne en Angleterre font incompatibles avec ceux qu'on propofe à Rome. La religion des Chinois exclut celle des Perfans. Chaque fociété fe croit infaillible, et foudroie celle de fon voifin. Qui peut entendre prononcer à une infinité d'hommes raifonnables et de bonne foi un jugement qui nous condamne à des peines éternelles, fi nous

croyons ou ne croyons pas de certaines chofes, et demeurer tranquilles fans examiner férieufement s'ils nous trompent, ou s'ils font eux-mêmes dans l'erreur? On ne peut imaginer d'aveuglement plus extrême que celui de s'étourdir fur un fujet fi intéreffant. Nous n'avons que notre bonne foi, et le préjugé de l'éducation qui nous raffurent, mais eft-ce affez pour demeurer tranquilles? Toutes les religions ne nous offrent-elles pas des exemples d'une égale bonne foi et d'une éducation qui opère la même affurance? Que chacun donc examine fa religion, qu'il voie s'il n'eft pas dans la même erreur, où il affure qu'eft fon voifin. Cet examen eft néceffaire, il n'eft pas poffible qu'on n'en retire aucun avantage confidérable, car la vérité ne craint point l'examen. Mais quel affreux détail, dit-on ordinairement, que celui d'examiner fa religion? Il faut d'abord favoir toutes celles de l'univers pour en faire un jufte parallèle, et choifir enfuite la plus raifonnable. Or comment être inftruit fur ce feul point? Il y a plus de religions que de nations; d'ailleurs fi l'on n'en veut même examiner qu'une feule, quelle connaiffance faut-il avoir de l'antiquité. Combien de langues différentes ne faut-il pas favoir pour examiner fi les premiers fectateurs de ces religions ont été conformes dans leur croyance à ceux qui les profeffent aujourd'hui! Il faut être un critique exact pour difcerner les altérations qui ont été faites dans les anciens auteurs, par la malice ou par l'ignorance des copiftes, ou par la traduction ou la différente expreffion des langues. La vie eft-elle affez longue pour fuffire à

tant de recherches? Encore avons-nous pour cela des règles infaillibles, et est-on déterminé autrement que par des conjectures vraisemblables? Non, le parti le plus sûr est de croire. C'est ainsi qu'on s'endort dans la plus coupable des négligences.

La plupart de nos erreurs et de nos paralogismes viennent de ce que nous raisonnons sur des mots avant que d'en fixer le véritable sens. Ainsi avant que de voir si notre religion est bonne et si elle doit être préférée à celle des autres, déterminons ce que c'est que religion, et ce que c'est que de croire. Peut-être abrégerons-nous le détail qui nous épouvante. La religion est un culte fondé sur la révélation; elle oblige les hommes à croire de certaines choses, et à en pratiquer d'autres, pour donner à Dieu des preuves actuelles d'obéissance et d'amour. On appelle fausse religion le culte que les hommes rendent à Dieu, sans que Dieu l'ait révélé ni exigé. Croire, c'est soumettre sa raison à ce que Dieu a révélé; ainsi la foi suppose l'autorité divine, et par conséquent dire qu'il faut croire sans raisonner, soutenir qu'il faut supposer que Dieu nous a révélé quelques dogmes, sans examiner s'il est vrai qu'il les ait révélés, ce qui ne tend pas moins qu'à autoriser toutes sectes de religion, c'est une erreur des plus grossières. S'il est de l'essence de la véritable religion qu'elle soit révélée de Dieu, il n'y a point de véritable religion dans le monde si Dieu n'en a point révélé. Ainsi examiner s'il y a une véritable religion dans le monde, c'est examiner si Dieu a révélé aux hommes un culte qu'il exige d'eux. On ne connaît point de vérité plus évidente que celle-

ci, c'eſt que Dieu ne ſaurait nous tromper, non-ſeulement parce qu'il eſt ſouverainement bon, mais parce que c'eſt une faibleſſe que de tromper, et Dieu eſt incapable de faibleſſe : donc ſi Dieu eût voulu être honoré d'un culte particulier, il nous l'aurait révélé ſans équivoque, ſans diſtinction, mais d'une netteté et d'une ſimplicité dignes de lui. Dieu a fait le monde, il a créé l'homme; s'il eût voulu un culte particulier, il l'aurait preſcrit en créant l'homme, et tous ſes deſcendans et la poſtérité l'auraient ſuivi. Quelle comédie fait-on jouer à Dieu! tous les ſiècles ont vu naître de nouvelles religions; chacune ſe vante d'être la véritable et celle que Dieu a révélée. Laquelle croire? Quel plaiſir prendrait Dieu de ſe révéler d'une façon aux uns et d'une autre manière aux autres? Non, tant d'inconſtance et de variété ne ſont point l'ouvrage de Dieu; il eſt conſtant et immuable. Dieu a fait la nature, elle a toujours été de même, elle n'a point changé: pourquoi Dieu en agirait-il autrement en matière de religion? Pourquoi aurait-il réformé tant de fois la religion chrétienne, qui ſe croit la véritable? on ne réforme en un mot que ce qui eſt mal fait, et Dieu eſt incapable de mal faire ce qu'il fait, ni de tromper perſonne pour ſe procurer le moindre avantage, ni pour éviter le moindre mal; et d'ailleurs il eſt tout-puiſſant; il ne peut y avoir d'être qui opère quelque choſe d'oppoſé à ſa volonté. Ainſi ce qu'on croit ſur le fondement de la révélation divine, on le croit par la raiſon de Dieu même, et par conſéquent ſur un motif évidemment plus

certain qu'aucune démonstration de géométrie. L'autorité divine est donc le fondement de la foi; aussi tous les théologiens enseignent après St Thomas que l'existence de Dieu n'est pas un article de foi, *non objectum fidei, sed scientiæ.* Ils supposent au contraire qu'on est déjà convaincu d'un être incapable de tromper; parce que, disent-ils, quand on demande pourquoi croyez-vous? on répond, parce que Dieu l'a dit. Donc la foi suppose 1. qu'on connaît Dieu avant que de croire; 2. qu'on est convaincu qu'il a parlé. Le vulgaire qui n'agit que par préjugé ne distingue pas ce qui est du ressort de la raison d'avec ce qui regarde la foi. Tantôt il soumet mal à propos la foi à la raison, comme quand il se donne la liberté d'examiner la substance des mystères; et tantôt il soumet sans discernement la raison à la foi, comme font ceux qui n'osent révoquer en doute ce que leurs maîtres et leurs pasteurs leur ont appris. Puisque, pour distinguer la foi véritable des erreurs, il est nécessaire qu'elle ait un autre fondement, qu'elle même elle ne peut en avoir de plus solide que la raison, dont Dieu seul est l'auteur comme de la foi; il suit que la raison nous doit conduire à la véritable foi et à la discerner des fables que la malice des hommes a inventées: mais quand la raison nous a guidés jusqu'à la foi, elle se doit taire entièrement: ou si elle parle, ce ne doit être que pour nous dire qu'elle sait avec certitude qu'elle doit se soumettre entièrement à la foi. La raison connaît Dieu, et examine avec d'autant plus d'exactitude la vérité de la révélation, qu'elle voit qu'il n'y a rien de plus dangereux

que de prendre des fantômes pour des vérités révélées ou des vérités révélées pour des fantômes. Mais quand elle a reconnu que Dieu parle, elle écoute et ſe tait. Toutes les queſtions ſe réduiſent à celle-ci, ſavoir ſi Dieu a parlé et quelles ſont les vérités qu'il a révélées. Ce qui ſera examiné dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE III.

Des preuves que doit avoir la véritable religion, et des conditions que ces preuves demandent.

LA religion eſt le culte que les hommes diſent que Dieu exige d'eux. Dieu ſeul doit avoir révélé aux hommes ce culte; autrement on n'aurait aucune raiſon de prétendre que Dieu le demandât de nous. Les preuves de cette révélation ne doivent point être douteuſes. Dieu eſt trop juſte pour en agir autrement; je ne trouve point que ma raiſon qui me vient conſtamment de Dieu, me faſſe plus pencher pour une religion que pour une autre; ainſi les vérités de religion ne ſont point des vérités innées et métaphyſiques, ni éternelles qu'on voit et qu'on connaît par-tout; ce ſont des vérités qui dépendent de faits; ce ſont même des vérités que je ne dois point croire légèrement de peur de m'expoſer à rendre à Dieu un culte qu'il n'approuve point. Ainſi l'on peut dire que bien loin qu'il faille croire aveuglément en matière de religion, il n'y a rien qui demande plus de circonſ-

pection, et où il faille être plus difficile à se rendre; et que par conséquent les preuves de la véritable religion doivent être claires, convaincantes et faciles. Si ma religion n'a que des preuves qui conviennent à toutes les autres religions, qui sont équivoques, incertaines, d'une discussion impossible, j'ai lieu de m'en défier et de n'en rien croire. Si Dieu voulait que je l'honorasse d'un culte particulier, il est de sa bonté et de sa justice même, de me le manifester clairement; je ne saurais résister à cette vérité; je la prends de la nature de Dieu même, qui est infiniment bon. Je trouverais de la cruauté à me refuser des preuves claires de sa volonté, moi qui suis entièrement disposé à la suivre, qui ne la cherche et ne l'examine que de peur de prendre le change, et de regarder les illusions des hommes comme des vérités, ou de prendre des vérités pour des illusions des hommes. On me dit qu'il y a eu un J. C. qui a prêché, qui a fait des miracles, qui a été crucifié, qu'il était Dieu lui-même, qu'il est ressuscité, qu'il a été prédit pendant quatre mille ans, que la religion chrétienne est la plus ancienne de toutes les religions, qu'elle a commencé avec le monde, que les apôtres et les martyrs ne se seraient pas laissé mourir pour une fausseté, que cette religion est beaucoup étendue, quoiqu'elle révolte les sens. Si on ne me donne que ces preuves, j'ai bien de la peine à me rendre, et je craindrais d'embrasser le mensonge pour la vérité. Jésus-Christ a fait des miracles, dit-on; où en est la preuve? S'il en avait fait autant que l'on dit, est-

il vraisemblable que les Juifs ne se fussent point convertis, que les Romains n'en eussent rien su, que les autres rois de la terre n'eussent pas recherché un homme qui rendait la vue aux aveugles, qui ressuscitait les morts, qui redressait les boîteux? quel trésor pour un royaume! Tout ce qui nous vient par le canal des hommes est sujet à l'erreur, parce que les hommes ne sont pas infaillibles, *omnis homo mendax.* Dieu ne doit point faire dépendre ses vérités des traditions des hommes; il est trop juste pour me soumettre à un motif si trompeur, et l'on peut dire qu'il y aurait de la cruauté à Dieu, d'exiger que les hommes se soumissent au rapport des autres hommes, touchant une lumière qui vient de lui-même, et qui nous dicte le contraire de ce que ces hommes publient. Les preuves de la religion doivent être claires, parce que nous avons une raison qui nous vient constamment de Dieu, et qui par conséquent ne saurait être mauvaise; or cette raison s'opposant à ce que les hommes nous disent de la religion, nous ne devons pas étouffer cette lumière sur de simples probabilités; ce serait faire un très-mauvais usage du plus précieux don que Dieu a fait à l'homme. Il faut donc des preuves certaines, exemptes de toute contradiction, pour soumettre une lumière qui nous vient de Dieu, et qui est semblable dans tous les hommes. Bien loin que les preuves de la religion soient claires, on ne voit rien de plus embarrassé. Quand on ne serait pas convaincu d'ailleurs que la religion chrétienne est une pure invention de l'esprit humain, on ne serait pas dans

l'impoffibilité de connaître fi ce que l'églife romaine croit aujourd'hui eft la même chofe que ce qu'elle a cru autrefois. Tous les livres de l'Ecriture et des pères ont été fujets à une infinité de fautes de copiftes. Il a plu à divers particuliers, comme à Efdras et à St. Jérôme de les réformer en divers temps. Les Bénédictins s'avifent encore de nos jours de nous donner des additions des pères. Il y a eu une infinité de fectes différentes dans les commencemens de l'églife; quand les pères ont réfuté quelque erreur, ils font tombés dans une extrêmité contraire; tout eft confondu. Donc rien de toutes ces belles chofes n'eft l'ouvrage de Dieu, qui ne fe dément jamais; au lieu que les ouvrages des hommes font fujets au changement comme les hommes même: l'effet n'eft jamais plus parfait que la caufe.

La véritable religion ne doit donc point avoir recours à de fauffes preuves. Dieu eft immuable, tout ce qui eft changeant ne faurait lui convenir. La religion chrétienne a changé trop de fois de culte et de face, pour avoir été jamais infpirée de Dieu. Adam et les premiers patriarches honoraient Dieu d'une manière bien différente de leurs defcendans. Moïfe a changé la face du peuple juif. Salomon a fait encore d'autres changemens. J. C. a ordonné toute autre chofe. St. Paul a fait voir que Dieu ne voulait point de victimes. Chaque fiècle, chaque concile a apporté quelque nouvelle difcipline, je pourrais même dire, quelque nouveau dogme; et on en conviendrait fi on était de bonne foi; non, non, tous ces chan-

gemens, encore une fois, ne font pas l'ouvrage de Dieu, et ne découvrent que trop l'ouvrage de l'homme. La principale condition, ou plutôt le vrai caractère d'une véritable religion, c'eſt qu'elle ne nous donne pas une fauſſe idée de Dieu; cette condition manque entièrement à la religion chrétienne. La pure raiſon nous donne de Dieu une idée bien plus digne de lui, que la religion chrétienne, qui nous repréſente toujours Dieu comme un homme; c'eſt, dit-on, pour s'accommoder à notre faibleſſe que l'Ecriture tient ce langage; c'eſt ainſi que l'on excuſe le ridicule des expreſſions dont l'Ecriture ſe ſert lorſqu'elle nous parle de Dieu; mais cette Ecriture ne ſatisfait que des eſprits prévenus.

Que l'Ecriture s'accorde à notre faibleſſe, pour nous faire entendre ce que nous ne ſavons point par la raiſon: qu'elle me faſſe des paraboles pour m'expliquer les qualités, les accidens de la parole de Dieu; mais je ne ſaurais comprendre que ce ſoit s'accommoder à ma faibleſſe que de parler de Dieu d'une manière qui répugne à l'idée que j'en ai.

Ma raiſon me dit que Dieu voit tout, qu'il eſt par-tout, que conſerver c'eſt agir, que pour agir quelque part il faut y être, l'action ſuppoſe la préſence. En un mot, Dieu eſt par-tout, je le ſais; et l'Ecriture, pour s'accommoder à ma faibleſſe, me dit que Dieu cherche Adam dans le paradis terreſtre, qu'il l'appelle Adam, Adam, *ubi es?* que Dieu ſe promène dans le paradis terreſtre; que Dieu s'entretient avec le diable au ſujet de Job. Ma raiſon me dit que Dieu doit être un eſprit parfait,

S'il était corps, il ferait fujet à la divifion, et l'Ecriture me dit, pour s'accommoder à ma faibleffe, que Dieu a des bras. Ma raifon me dit que Dieu ne faurait être fujet à aucune paffion, qu'il doit avoir une prévoyance infinie, et qu'il eft éternellement immuable; et la religion chrétienne m'apprend que Dieu parlant à lui-même, dit ces belles paroles: Je me repens d'avoir fait l'homme; que fa colère n'a pas été inefficace, qu'il l'a détruit par le déluge; et comme il n'avait pas prévu que les hommes feraient encore les mêmes, qu'il a confervé une famille qui en a produit de tout femblables aux premiers. Dieu eft fi faible, felon l'hiftoire de la religion chrétienne, qu'il ne peut réduire l'homme au point où il le voudrait; il le punit par l'eau, enfuite par le feu, l'homme eft toujours le même. Il envoie des prophêtes, l'homme ne change point; enfin il n'avait qu'un fils unique, dit J. C. il a été obligé de l'envoyer; cependant les hommes font encore les mêmes: *quid potui facere vineæ meæ, et non feci?* Que de ridicules démarches la religion chrétienne fait faire à Dieu!

Ce n'eft pas tout. Ma raifon me montre en vain que Dieu eft tout-puiffant, qu'une autre volonté que la fienne ne peut s'accomplir nulle part, et la religion chrétienne donne un adverfaire à Dieu, prefque auffi puiffant que lui-même, c'eft le diable. L'Ecriture et la religion font livrer un combat perpétuel entre Dieu et lui; le diable ne cherche qu'à faire de la peine à Dieu, il veut lui ravir fes créatures, *circuit quærens quem devoret;* il y réuffit. A peine Dieu a-t-il créé l'homme, que le diable en

fait fon efclave. Qu'il en a coûté à Dieu pour ôter les hommes des mains de fon ennemi! encore n'en a-t-il arraché que quelques-uns. Il fallut qu'il ait crucifié fon propre fils, et c'eft alors qu'il a feulement dit: *Me voilà maintenant maître du champ de bataille.*

Si Dieu n'a fait mourir ce fils que pour fatisfaire à fa vengeance, et que parce que ce fils a bien voulu par bon naturel fe charger du péché de l'homme, je demande fi ce n'eft pas encore là renverfer entièrement l'idée que la raifon me donne de Dieu? La vengeance eft une paffion qui ne faurait convenir à Dieu. La religion chrétienne fait jouer à Dieu la plus ridicule et la plus impertinente de toutes les comédies. Dieu nous donne des commandemens : la religion chrétienne nous apprend que nous ne faurions les accomplir fans la grâce que Dieu donne à qui il lui plaît; et cependant Dieu punit ceux qui ne les obfervent point. Si l'on voulait entrer dans un plus long détail, il ne ferait pas bien difficile de faire voir que la religion chrétienne nous donne une idée plus baffe de Dieu qu'aucune autre religion ne l'a jamais fait. Si les payens n'avaient pas tant multiplié leurs divinités, et ne les avaient pas fait fi fenfuelles, qu'aurions-nous à leur reprocher?

Les chrétiens font Dieu triple, injufte, faible, changeant, contraire à lui-même en mille manières, foit comme auteur de la grâce, foit comme auteur de la nature. Que conclure de-là, finon que la religion chrétienne a été imaginée par des cervelles qui n'avaient pas plus d'étendue d'efprit, que ceux qui ont imaginé les autres religions.

Bien loin que les preuves de la religion chrétienne ſoient claires, et qu'elle ait été certaine d'abord et déterminée, on voit au contraire trouble par-tout. La religion chrétienne a été ſi peu certaine dès ſa naiſſance, qu'il s'eſt en même temps élevé dans ſon ſein pluſieurs ſectes différentes. On voit que bien loin que cette religion ait été plus claire et plus déterminée dans ſon commencement, comme elle l'aurait été ſi Dieu l'avait inſpirée ; au contraire, elle s'eſt éclaircie avec le temps ; elle a fait le même progrès que tout autre état ſéculier ; les chefs qui n'étaient d'abord que de ſimples gueux, ſont maintenant de véritables princes. Je ne puis m'empêcher de faire ici une obſervation, qui fait bien ſentir l'homme dans la religion chrétienne.

Quand on demande d'où vient que J. C., les apôtres, et les autres premiers chefs de l'égliſe ont vécu dans une extrême pauvreté, d'où vient même qu'ils étaient obligés de gagner leur vie ? on répond que c'était pour apprendre aux hommes le mépris des richeſſes et du faſte ; on venait, dit-on, prêcher une doctrine toute oppoſée aux ſens ; il fallait convaincre le peuple autant par les exemples que par les paroles. On demande pourquoi les apôtres et les pères de l'égliſe de ce temps-ci prêchent-ils avec un zèle infatigable au peuple le mépris des richeſſes, lorſqu'ils les recherchent avec tant de ſoins ? ſuivent-ils les traces de J. C. et des apôtres ? que pourront-ils répondre à tout cela, eſt-il poſſible qu'on ne puiſſe voir clair dans un jour ſi beau ?

On demande enſuite d'où vient que J. C. et les premiers chefs de l'égliſe n'ont pas prêché ouver-

tement

ſement les myſtères de la religion? que J. C. a caché ſon incarnation miraculeuſe, que les apôtres et les anciens pères n'ont point parlé de l'euchariſtie? on répond qu'ils ont voulu ménager le peuple par une conduite ſage, qu'on appelle économie. On demande encore pourquoi les évêques et les cardinaux, qui ſont les chefs de l'égliſe ſont ſi puiſſans? on répond que c'eſt pour contenir le peuple, qui a beſoin qu'on lui en impoſe. On a beau dire; cette différente ſituation de la religion et cette différente conduite des chefs ne marque pas une différente ſituation dans l'eſprit du peuple qui eſt toujours le même: mais elle marque une différente ſituation dans ceux qui gouvernent l'égliſe, qui connaiſſant la folie de ceux qui abandonnaient les richeſſes pour vivre pauvres comme J. C., ſont ce qu'ils peuvent pour vivre comme les rois et les princes, dans un auſſi grand déréglement et avec autant de faſte. Conduite toute oppoſée à celle qu'ils prêchent. Mais le peuple ignorant et aveugle ne ſaurait ouvrir les yeux. J. C. et les apôtres auraient été bien embarraſſés de faire les princes; ils ſentaient trop le ridicule de leurs myſtères, pour les prêcher publiquement à d'autres qu'à ceux dont ils avaient pu ménager l'eſprit, et qui ne pouvaient plus reculer après de certaines démarches. On demande d'où vient qu'on prêche publiquement les myſtères qu'on cachait autrefois? on répond que les myſtères étant aſſez connus, il ſerait inutile de les diſſimuler. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'on n'a révélé les myſtères de la religion qu'on cachait autrefois, que lorſqu'on a été

en état de les appuyer par la force. Si dès le commencement Dieu avait dicté la religion chrétienne, comme elle était plus près de son origine, ses mystères auraient été plus publics et plus connus, et on les aurait publiés avec plus de confiance et de liberté; n'est-il pas ridicule qu'on dise que le peuple d'aujourd'hui a besoin d'être soutenu par la magnificence, que celui d'autre fois était en état de s'en passer, et qu'au contraire le peuple de nos jours est plus en état de soutenir les mystères? Pourquoi le peuple qui s'est accoutumé aux mystères ne s'est-il point accoutumé à la modestie des pasteurs? Si le peuple de nos jours est en état de soutenir un Dieu mourant sur une croix, un Dieu méprisé, un Dieu morceau de pain, un Dieu exposé à toutes les injures les plus infames; Messieurs les prélats, ne craignez rien, il vous reconnaîtra sans peine, quand vous n'iriez pas dans un équipage de prince et de souverain. Voyez comme il se prosterne devant son Dieu, qui court les rues entre les mains d'un pauvre prêtre qui marche en tous lieux, en tout temps, et en toute saison; il vous rendra les respects qui vous sont dûs quand vous marcherez comme St Pierre, puisque dans tous les siècles il n'a pas méconnu son Dieu, qui n'a pas changé d'équipage. On a beau dire: le désordre des pasteurs, leur ambition, leur mollesse, leur lubricité est une preuve parlante de la fausseté de la religion, parce qu'il est certain qu'ils en doivent être mieux instruits que les autres hommes. Or s'ils en étaient bien persuadés, ils la pratiqueraient mieux, et puisqu'ils ne la pratiquent pas, c'est

qu'elle n'a pas de preuves qui persuadent. La religion a dû être plus déterminée dans son commencement, parce qu'elle était plus proche de sa source; et c'est pourquoi, en matière de religion, on remarque qu'on renvoie toujours à l'antiquité; on permet bien de donner de nouvelles explications, mais toujours avec cette règle *cum dicas novè, non dicas nova*. Cependant on ne peut douter que les chrétiens d'aujourd'hui qu'on dit être imparfaits, ne soient meilleurs théologiens et ne sachent plus de dogmes que les anciens.

La morale d'aujourd'hui est bien différente de celle d'autrefois; nos livres de piété sont d'un goût tout autre. St Paul qui avait été ravi au troisième ciel, et qui ne devait pas ignorer les règles des mœurs, ne nous a pas donné en quatorze épîtres un seul conseil essentiel à la vie spirituelle de nos jours. Quel est le livre ancien qui ait recommandé aux fidèles la fréquentation des sacrémens, qui en ait même parlé? Leur a-t-on appris les conditions d'une bonne confession, la préparation à la communion? quel est au contraire le livre de piété de notre temps, qui ne parle pas de toutes ces choses? Il n'y a rien dans toute l'antiquité qui vaille le Combat spirituel ou l'Imitation de J. C.; ce sont là les livres de piété. Autrefois on communiait sous les deux espèces du pain et du vin; aujourd'hui on ne communie plus que sous une espèce qui est le pain; parce que, dit-on, il se trouvait quelquefois des gens qui répandaient le sang de J. C. en le buvant, ce qui causait de grands désordres; c'est pourquoi on a jugé à propos

de ne communier plus que fous une efpèce. Si c'eft Dieu qui a inftitué la communion, pourquoi les hommes s'avifent-ils de réformer ce que Dieu a fait ? apparemment qu'il leur a dit en même temps : *fi ce que je fais ne fe trouve pas bien fait, vous pourrez le changer.* Si c'eft le St Efprit qui leur a infpiré ce changement, il ne prévoyait donc pas le défordre qui en pourrait arriver. Dieu manque donc de prévoyance; Dieu eft donc changeant et inconftant. Mais de bonne foi où en fommes-nous ? quelle eft donc notre règle ? la religion change-t-elle à chaque fiècle ? La certitude de la foi (dit l'auteur de la recherche de la vérité et la théologie le dit avec lui), dépend de ces principes, qu'il y a un Dieu qui n'eft pas capable de nous tromper, et que Dieu à révélé ce qu'on veut que nous croyons. Je ne dois donc rien croire avant de favoir fi Dieu a parlé : il y aurait un péril extrême à lui faire dire ce qu'il n'a point dit. Ainfi je ne dois croire que lorfque je ne pourrai pas douter que Dieu a parlé. Quelques ténèbres qui nous environnent ici-bas, et quoique nous fachions fort peu de chofes, il eft certain que ce qui eft ténébreux, je veux dire, ce que nous ne connaiffons pas, n'a aucun droit d'exiger notre confentement. Il ne faut donc pas dire, pourquoi niez-vous les myftères, puifqu'il y a tant de chofes au-deffus de notre portée ? car de ce que je ne conçois pas les myftères de la nature, il ne s'en fuit pas qu'il doive y avoir des myftères d'un ordre furnaturel : je crois qu'il y a des myftères dans la nature, et je n'en fais pas l'explication ; ainfi

je dois avouer de bonne foi que les myſtères exiſtent, quoique j'ignore comment ils ſont exécutés. Mais je n'ai aucune raiſon qui me porte à croire qu'il y ait des myſtères dans l'ordre de la grâce, et ſur-tout un tel myſtère en particulier, comme la trinité, l'incarnation ; car non-ſeulement je ne conçois pas comment cela pourrait être ; mais je n'ai rien qui me convainque que cela ſoit. Comment un ſerviteur peut-il donner à ſon maître des preuves de ſon obéiſſance, s'il ne connaît pas ſa volonté ? Si l'éclairciſſement de la religion était difficile, la religion ſerait une preuve de l'eſprit et de la ſubtilité des hommes, plutôt que de leur obéiſſance et de leur fidélité. Qu'il ſoit difficile de ſe convaincre, ou de trouver la certitude de la révélation de certaines vérités de ſpéculation, et qui ne ſont pas néceſſaires pour le ſalut; peu m'importe. Mais les preuves des vérités eſſentielles à tous les hommes, doivent être claires et faciles, ou il n'y en a point. Le chriſtianiſme, dit-on, a toujours été en état par lui-même de ſe paſſer de fauſſes preuves : mais il l'eſt encore à préſent plus que jamais par les ſoins que des grands hommes de ce ſiècle ont pris de l'établir ſur ſes véritables fondemens avec plus de force que les anciens ne l'ont jamais fait. Nous devons être remplis ſur notre religion d'une juſte confiance, qui nous faſſe rejeter de faux avantages qu'un autre parti que le nôtre pourrait ne pas négliger. Il paraît en effet, par la lecture des anciens apologiſtes de la religion chrétienne, qu'ils ne vont pas aux principes. Quelle ridiculité qu'une religion ſoit plus prouvée en 1700, et quelques

années après, qu'au commencement! C'eſt donc l'eſprit de ces apologiſtes qui la prouve. Je connais que Dieu n'a parlé aux hommes que pour ſuppléer à la faibleſſe de leurs connaiſſances qui ne ſuffiſaient pas à leurs beſoins; et que tout ce qu'il n'a pas dit eſt de telle nature qu'ils le peuvent apprendre d'eux-mêmes, ou qu'il n'eſt pas néceſſaire qu'ils le ſachent. Ainſi ſi les oracles euſſent été rendus par de mauvais démons, Dieu nous l'eût appris pour nous empêcher de croire qu'il les rendît lui-même, et qu'il y eût quelque choſe de divin dans les religions fauſſes. S'il ne faut rien ignorer en matière de religion, ſi l'ancienneté eſt le caractère de la véritable, que doivent dire les Juifs à la vue du bouleverſement que J. C. voulait faire à la religion? ce bouleverſement alors était nouveau; jamais il n'a été prédit; au contraire, ils attendaient le Meſſie ſous une autre face. Luther et Calvin n'ont pas tant bouleverſé chez les catholiques, et ceux-ci les traitent de novateurs. On ne ſe contente pas de vraiſemblance en matière de ſcience; on veut des démonſtrations; pourquoi s'en contenter en matière de religion? Deſcartes ne veut croire que ce qu'il voit clair; ce n'eſt qu'en matière de religion qu'il ſe bouche les yeux. S[t] Auguſtin dit, prenez garde de croire ſavoir une choſe, ſi vous ne la connaiſſez auſſi clairement que vous ſavez que ces nombres 1. 2. 3. 4. ajoutés dans une ſomme, font dix.

CHAPITRE IV.

Des miracles.

Le peuple aime le merveilleux ; c'eſt lui qui ſuppoſe et qui fait les miracles. Il n'y a point de religion, point de monarchie, point de nouvel établiſſement qui n'ait ſes miracles ; qu'on liſe l'hiſtoire grecque, la romaine : miracles partout! Les hommes du temps de J. C. n'étaient pas plus chers à Dieu que ceux d'aujourd'hui. Si Dieu avait fait des miracles pour leur converſion, il en ferait quelques-uns pour la nôtre. A quoi bon tant de miracles ? Dieu agit toujours par les voies les plus ſimples ; ou il nous donnerait un penchant et une lumière intérieure qui nous porterait à la religion chrétienne ; ou bien il nous ferait dire ou nous dirait lui-même d'une manière claire que la religion chrétienne eſt la ſeule véritable. Mais, dit-on, où ſerait le mérite de la foi ? Je réponds que le mérite de la foi ne conſiſte pas à croire légèrement et inconſidérément que Dieu a révélé quelque choſe. Bien loin que ce ſoit-là un mérite, c'eſt alors s'expoſer à croire ce que peut-être Dieu ne veut pas qu'on croie. Le mérite de la foi conſiſte uniquement à croire avec fermeté ce que nous ſavons clairement que Dieu a révélé, qu'il était un en trois perſonnes, quoique la raiſon me diſe que trois ne ſauraient jamais faire un ſeul ; le mérite de la foi conſiſte à ſoumettre ma raiſon à la révé-

lation, et à ne pas douter, malgré mes lumières naturelles, qu'alors trois ne font qu'un. Oui, mon Dieu ! parlez, votre ferviteur écoute. Je croirai aveuglément tout ce qu'il vous plaira de m'apprendre ; vous êtes plus infaillible que ma raifon ; quand je vois qu'un et deux font trois, je ne le vois que par les lumières de ma raifon ; mais lorfque vous m'aurez révélé que trois ne font qu'un, je le croirai avec certitude, parce que je le croirai fur votre parole ; je le croirai par votre raifon même, qui ne faurait me tromper. Mais je ne veux pas que les hommes m'en impofent fur de fauffes conjectures. Quelle vanité de donner fes vifions pour la parole de Dieu ! quelle impiété de croire à ce que les hommes difent comme fi c'était Dieu même qui parlât. Tout ce qui nous vient par le canal des hommes eft fujet à l'erreur, parce que les hommes ne font pas infaillibles. *Omnis homo mendax.* Dieu ne doit pas faire dépendre fes vérités des traditions humaines ; il eft trop jufte pour me foumettre à un motif fi trompeur. Il n'y a guère de villes où une croix nouvellement plantée, fur-tout en temps de miffions, ne faffe des miracles ; le peuple en eft convaincu ; le miniftre entretient cette perfuafion et n'en croit rien. Jéfus-Chrift a fait des miracles, dit-on ; où en eft la preuve ? s'il en avait fait autant qu'on le dit, eft-il vraifemblable que les Juifs ne fe fuffent point convertis, que les Romains, qui pour lors étaient maîtres de l'univers, n'en euffent rien fu ? On ne faurait croire que J. C. ait fait des miracles, et qu'il ait craint cependant de prêcher les points de

la religion qu'on nous dit aujourd'hui être les plus eſſentiels, comme ſon incarnation, la fréquentation des ſacremens. Le merveilleux a toujours été du goût de l'homme ſenſible ; les poëtes s'en ſervent pour donner de la ſublimité et du relief à leurs fables ; l'homme veut toujours s'élever au-deſſus de ſa nature. L'hiſtoire des croiſades fait bien voir le peu de foi qu'on doit ajouter aux miracles ; ceux que S[t] Bernard feſait pour porter les ſouverains et leurs ſujets à ſe croiſer, ſont plus avérés que ceux qu'on attribue à J. C.; cependant les uns et les autres ſont également faux. Car puiſque l'entrepriſe ne réuſſit pas, il eſt certain que Dieu ne fit point de miracles dans le temps de S[t] Bernard, et que ce père était un véritable impoſteur. Il n'était point de la ſageſſe et de la bonté de Dieu d'engager par des miracles tant de princes à une entrepriſe qui leur devait être inutile et nuiſible. Les miracles de J. C. ont été combattus, contredits, déſapprouvés ; donc ils n'étaient pas certains.

Les figures outrées d'une forte imagination nous ont produit bien des miracles. C'eſt d'elles que nous avons appris que les montagnes ont ſauté comme des béliers ; le prophète, qui s'applaudit de cette figure, la répète et nous la donne comme une vérité, quoiqu'il n'en ſoit point parlé dans les livres hiſtoriques. S[t] Paul ne ſe convertit point, quand J. C. fait des miracles. Il ſe rend quand ſon cheval tombe. Les miracles ſont ſelon la nature, ils peuvent arriver par les règles du mouvement ; donc ils ne ſauraient prouver ce qui eſt au-deſſus de la nature ; les tours de paſſe-paſſe ne prouvent pas la

bonté des remèdes d'un charlatan ou ſaltimbanque : ainſi les miracles ne prouvent pas la véritable religion, puiſque dans toutes les religions il y a eu des miracles.

Si les miracles doivent prouver la religion, on nous doit prouver au moins que les miracles ont été faits, parce que nous ſommes de la même nature que les hommes d'autrefois. Pourquoi permettez-vous, ô mon Dieu ! que les chrétiens aient fait de faux miracles ? et pourquoi y a-t-il eu des miracles dans toutes les fauſſes religions, ſur-tout dans le paganiſme ? Quand on a cru des faits qui ont liaiſon avec la religion, il eſt aſſez difficile que, ſelon le parti dont on eſt, on ne demande à une fauſſe religion des avantages qui ne lui ſont pas dus, ou qu'on ne donne à la vraie des avantages dont elle n'a pas beſoin. Cependant on devrait être perſuadé que rien ne peut jamais ajouter de la vérité à celle qui eſt vraie, ni en donner à celle qui eſt fauſſe. Quelques chrétiens des premiers ſiècles, faute d'être inſtruits ou convaincus de cette maxime, ſe ſont oubliés juſqu'à faire en faveur du chriſtianiſme des ſuppoſitions aſſez hardies, que la plus ſaine partie des chrétiens ont enſuite déſapprouvées. Ce zèle inconſidéré a produit une infinité de livres apocryphes auxquels on donnait des noms d'auteurs payens ou juifs ; mais à force de vouloir tirer de ces livres ſuppoſés un grand effet pour la religion, on les a empêchés d'en faire aucun. La clarté dont ils ſont les trahit, et nos modernes y ont nettement développé ce que

les prophêtes du nouveau teſtament n'avaient pu faire. De quel côté qu'on ſe tourne pour ſauver ces livres, on trouvera toujours que, dans ce trop de clarté, il y a une difficulté inſurmontable. Si quelques chrétiens ſuppoſaient bien des livres aux payens et aux juifs, les hérétiques ne feſaient point de difficulté d'en ſuppoſer aux orthodoxes; ce n'était que faux évangiles, fauſſes épîtres d'apôtres, fauſſes hiſtoires de leur vie; et ce ne peut être que par un effet de la providence divine que la vérité s'eſt échappée de tant d'ouvrages apocryphes qui l'étouffent. Quelques grands hommes de l'égliſe ont été trompés, ſoit aux ſuppoſitions des hérétiques contre les orthodoxes, ſoit à celles des chrétiens contre les payens ou les juifs : c'eſt ainſi qu'il leur arrive de ſe ſervir des livres des Sibylles ou de ceux d'Hermès-Trésmégiſte, roi d'Egypte; quelques-uns n'ont-ils pas même regardé Platon comme un prophête et interprète de l'Ecriture. Auſſi ne manqua-t-on pas de prendre ſes ouvrages comme des commentaires de l'Ecriture, et de concevoir la nature du Verbe, comme il l'avait conçue; il ſe figurait Dieu tellement élevé au-deſſus des créatures, qu'il ne croyait pas qu'elles puſſent être ſorties immédiatement de ſes mains; et il mettait entr'elles et lui le Verbe comme un degré par lequel l'action de Dieu pût paſſer juſqu'à elles. Les chrétiens prirent cette même idée de J. C.; car jamais philoſophie n'a été plus à la mode que celle de Platon pendant les premiers ſiècles de l'égliſe. La conformité qu'on trouvait au platoniſme avec la religion, avait mis dans cette ſecte

presque tous les chrétiens savans. D'où vient l'estime que les pères ont eu de Platon?

On vivait du temps de J. C. et dans les premiers siècles de l'église dans une ignorance, où la licence d'écrire impunément des fables se joignait encore à l'inclination générale qui y portait ceux de ces climats : de-là les livres des Grecs, des Juifs, le Talmud des Orientaux. Avant de tirer aucune conséquence des miracles, il faudrait qu'ils fussent vrais et certains. Quand les pères s'emportent contre le culte des idoles, ils supposent toujours l'impuissance des idoles : si elles eussent parlé, si elles eussent prédit l'avenir, il ne fallait pas attaquer avec mépris leur impuissance ; il fallait désabuser les peuples du pouvoir extraordinaire qui paraissait en elles. Aurait-on eu tant de tort d'adorer ce qu'on croyait animé d'une vertu divine, ou au moins plus qu'humaine? Il est vrai que ces démons étaient ennemis de Dieu, mais les payens pouvaient-ils le deviner? Si les démons demandaient des cérémonies barbares, ou extravagantes, les payens les croient bizarres ou cruelles ; mais ils ne laissaient pas pour cela de les croire plus puissans que les hommes, et ils ne savaient pas que le vrai Dieu leur offrait sa protection contre eux. Ils ne se soumettaient le plus souvent à leurs dieux que comme à des ennemis redoutables, qu'il fallait appaiser à quelque prix que ce fût : et cette soumission, et cette crainte n'étaient pas sans fondemens, si en effet les démons donnaient des preuves de leur pouvoir qui fussent au-dessus de la nature. Enfin le paganisme n'eût été qu'une

erreur involontaire et excufable. Le commun des payens ne doutait pas des oracles. Les chrétiens même les ont cru et ont cité les Sibylles.

Les miracles des payens étaient auffi conftans chez eux que les miracles des chrétiens chez les chrétiens. Lifez la paftorale de St Grégoire. Que de miracles ! N'y a-t-il pas de la fable dans St Grégoire Thaumaturge, le fefeur de miracles, qui fefait tranfporter en l'air une montagne ; c'eft aux hommes à fe précautionner contre les erreurs où ils peuvent être jetés par des génies qui peuvent être au-deffus d'eux. Mes lumières fuffifent pour examiner fi une ftatue parle ou non ; mais du moment qu'elle parle, rien ne peut plus me défabufer de la divinité que je lui attribue : en un mot, Dieu eft obligé, par les loix de fa bonté, à me garantir des furprifes dont je ne puis me défabufer moi-même. Pour les autres, c'eft à ma raifon à faire fon devoir. Parmi les Juifs, la plupart ne croient point aux miracles de J. C. mais à l'autorité de ceux qui n'y croient pas : il ne faut, dit-on, qu'oppofer l'autorité de ceux qui y croient. Ces deux autorités ne font pas égales. Le témoignage de ceux qui croient une chofe déjà établie n'a point de force pour l'appuyer ; mais le témoignage de ceux qui ne les croient pas a de la force pour la détruire. Ceux qui croient peuvent n'être pas inftruits des raifons de ne pas croire ; mais il ne fe peut guères que ceux qui ne croient point n'en foient point inftruits. C'eft tout le contraire ; quand la chofe s'établit, le témoignage de ceux qui la croient eft de foi-même plus fort que le

témoignage de ceux qui ne la croient pas. Car naturellement ceux qui la croient doivent l'avoir examinée, et ceux qui ne la croient point peuvent ne l'avoir pas fait. Voyez comme on fe convertiffait autrefois. Une femme va à un puits tirer de l'eau ; elle y trouve un homme qui lui dit ce qu'elle a fait pendant fa vie : chofes qui pouvaient être publiques. *Et nunc quem habes non eft tuus vir.* Cette femme laiffe fa cruche, court comme une folle, publie par-tout que le Meffie eft venu, qu'elle l'a vu, qu'elle lui a parlé; tout le monde vient au-devant de lui. Mais dit-on, c'eft la grâce. J'en dirai bien autant des payens. Il fallait, pour gagner quelque chofe fur les payens, leur accorder ce qu'ils fouhaitaient fi opiniâtrement, et leur faire voir que quand même il y aurait eu du furnaturel dans les oracles, ce n'était pas à dire que la divinité y eût part ; et alors on était obligé de mettre les démons en jeu. Il eft vrai, abfolument parlant, qu'il valait mieux en exclure les démons. On donnait par-là une plus grande atteinte à la religion payenne. Mais tout le monde ne pénétrait peut-être pas fi avant dans cette matière, et l'on croit faire bien affez lorfque par l'hypothèfe des démons qui fatisfefaient à tout avec deux paroles, on rendait inutiles aux payens toutes les chofes miraculeufes qu'ils pouvaient jamais alléguer en faveur de leur faux culte.

Après la mort d'Epheftion, Alexandre voulut abfolument, pour fe confoler, qu'Epheftion fût Dieu. Tous les courtifans y confentirent fans peine. Auffi-tôt voilà des temples qu'on bâtit à Epheftion

en plusieurs villes, des fêtes que l'on institue en son honneur, des sacrifices qu'on lui fait, des guérisons miraculeuses qu'on lui attribue; et afin qu'il n'y manquât rien, on lui fait rendre des oracles. Lucien dit qu'Alexandre étonné d'abord de voir la divinité d'Ephestion réussir si bien, la crut enfin vraie lui-même, et se sut bon gré de n'être pas seulement Dieu, mais d'avoir encore le pouvoir de faire des dieux. Ou un démon allait se loger dans la statue d'Ephestion pour y rendre des oracles dès qu'il avait plu à Alexandre de lui en faire élever une comme à un Dieu, ou la statue rendait des oracles sans démons. Celle d'Apollon Pythien pouvait bien en faire autant. Or il serait, ce me semble, fort étrange qu'il n'eût fallu qu'une fantaisie d'Alexandre pour envoyer un démon en possession d'une statue, qui fût devenue par-là une éternelle occasion d'erreurs à tous les hommes. Les prêtres du paganisme usaient de mille ruses pour les oracles. Ruffin nous a décrit le temple de Sérapis tout plein de chemins couverts. L'Écriture sainte ne nous apprend-t-elle pas comme Daniel découvrit l'imposture des prêtres de Bélus, qui savaient secrètement rentrer dans son temple pour prendre les viandes qu'on y avait offertes? Il s'agit d'un des miracles du paganisme, qui était cru le plus universellement de ces victimes que les dieux prenaient la peine de venir manger eux-mêmes. L'Écriture l'attribue, non aux démons, mais à des prêtres imposteurs. Or si les hommes sont trompés dans une religion, comment savons-nous s'ils ne sont pas trompés dans une autre? Combien devait-il être plus

aifé de perfuader aux peuples que les dieux defcendaient dans les ftatues pour leur parler et leur donner des inftructions utiles, que de leur perfuader qu'ils venaient manger des membres de chèvres et de moutons ? et fi les prêtres mangeaient bien à la place des dieux, à plus forte raifon pouvaient-ils parler auffi à leur place. L'air miraculeux a bien du pouvoir fur l'efprit du peuple, qui aime fort le merveilleux. Ne faire de certaines chofes que de certains jours ; prendre de la cendre, la mettre fur le front en prononçant de certaines paroles, entrer dans un temple avec de certains habits qu'on ne porte point ailleurs, et ne dire que certaines paroles tout haut, d'autres tout bas : tout cela impofe. Le peuple va au-delà ; il prend pour caufe ce qui n'eft pas caufe ; croit-il qu'il n'y a que Dieu qui puiffe infpirer une telle conduite ? Les oracles qui fe rendaient fur des billets cachetés étaient bien plus furprenans ; les prêtres favaient plufieurs fecrets pour ouvrir ces billets, dont nous en voyons quelques-uns mis en pratique par le faux prophète de Lucien. Un gouverneur de Sicile avait envoyé à l'oracle de Mopfus à Malthe. Etant obfédé en Sicile par les Epicuriens qui lui avaient jeté beaucoup de doute dans l'efprit, il réfolut d'envoyer chez les Dieux un efpion, pour apprendre ce qui en était, et lui donna un billet cacheté pour le porter à l'oracle de Mopfus. Cet envoié s'endormit dans le temple, et vit en fonge un homme fort bien fait qui lui dit *noir*. Il reprend le billet qu'il avait mis fur l'autel près du dieu, qu'il trouve toujours bien cacheté, et le rapporte avec cette réponfe

au

au gouverneur, qui parut très-ridicule aux épicuriens de fa cour, mais il en fut frappé d'étonnement et d'admiration; et en leur ouvrant fon billet, il leur montra qu'il y avait écrit ces mots: *T'immolerai-je un bœuf blanc ou noir?* Après ce miracle, il ne manqua pas d'immoler un bœuf noir à Mopfus et lui fut toute fa vie fort dévot. Tacite dit qu'à Claros ce n'était point une femme qui rendait les oracles, comme à Delphes; mais un homme qu'on choififfait de certaine famille et prefque toujours de Milet. Il fuffit de lui dire le nombre et les noms de ceux qui viennent le confulter; enfuite il fe retire dans une grotte; et ayant pris de l'eau d'une fource qui y eft cachée, il vous répond en vers à ce que vous avez dans l'efprit, quoique le plus fouvent il foit très-ignorant. Lorfque, par l'ordre de Conftantin, on abattit le temple d'Efculape à Egée en Sicile, on en chaffa, dit Eufèbe, dans la vie de cet empereur, non un dieu, mais le fourbe qui avait fi long-temps impofé à la crédulité des peuples. Les fortunes d'Ancium avaient cela de particulier, que c'étaient des ftatues qui fe remuaient d'elles-mêmes, felon le témoignage de Macrobe L. I. chap. 2. et dont les mouvemens différens fervaient de réponfes ou marquaient fi on pouvait confulter les forts.

Nous trouvons encore quelques ftatues qui avaient cette propriété. Diodore de Sicile et Quinte-Curce difent que Jupiter-Ammon était porté par quatre-vingt prêtres dans une efpèce de gondole d'or, d'où pendaient des coupes d'argent; qu'il était fuivi d'un grand nombre de femmes et de filles qui chantaient

des hymnes en langue du pays; et que ce dieu, porté par les prêtres, les conduifait en leur marquant par quelque mouvement où il voulait aller. Le dieu d'Héliopolis de Syrie, felon Macrobe, en fefait autant. Toute la différence était qu'il voulait être porté par les gens les plus qualifiés de la province, qui euffent auparavant long-temps vécu en continence, et qu'ils fe fuffent fait rafer la tête. Lucien, dans le traité de la déeffe de Syrie, dit qu'il a vu un Apollon encore plus miraculeux. Car étant porté fur les épaules de fes prêtres, il s'avifa de les laiffer-là, et de fe promener par les airs, et cela aux yeux d'un homme tel que Lucien; ce qui eft confidérable.

Vous pouvez voir l'Apollon de Delphes, dit Philoftrates, illuftre par les oracles qu'il rend au milieu de la Grèce. Il répond à ceux qui le confultent, comme vous le favez, en peu de paroles, et fans accompagner fa réponfe de prodiges, quoiqu'il lui fût fort aifé de faire trembler le Parnaffe, d'arrêter la courfe de Céphiffe et de changer les eaux de Caftalie en vin. Il nous dit fimplement les vérités, et ne s'avife point de faire une montre inutile de fon pouvoir. Je trouve affez plaifant que Philoftrate prétende faire valoir fon Apollon, parce qu'il n'était pas grand fefeur de miracles; je crois qu'il y a en cet endroit quelque poifon pour les chrétiens. Ainfi il était fi commun dans toutes les religions, de faire des miracles, qu'enfin il a été ridicule d'en faire, et c'eft pourquoi Mahomet n'en a point fait, et les a méprifés.

Dans Rome il y avait des oracles. Efculape en

rendait dans ſon temple de l'île de Tibre. On a trouvé à Rome un morceau de marbre d'une table, où ſont en grec les hiſtoires des trois miracles d'Eſculape. En voici le plus conſidérable traduit mot à mot ſur l'inſcription: *En ce même temps il rendit un oracle à un aveugle nommé Capis. Il lui dit qu'il allât au St. autel, qu'il s'y mît à genoux et adorât, qu'enſuite il allât du côté droit à gauche, qu'il mît les cinq doigts ſur l'autel, et enfin qu'il portât ſes mains ſur ſes yeux.* Après toute la cérémonie, l'aveugle vit. Les peuples en furent témoins, et marquèrent la joie qu'ils en avaient, voyant arriver de ſi grands miracles ſous leur empereur Antonin. Les autres guériſons ſont moins ſurprenantes; car ce n'était qu'une pleuréſie ou une perte de ſang deſeſpérée. Les pères de l'égliſe n'auraient pas manqué de trouver de l'allégorie dans les cérémonies qu'Eſculape fit faire à l'aveugle. Si J. C. les avait ordonnées, ils les auraient regardées comme une image de la conduite de J. C. ſur le pécheur. L'aveugle ſe met à genoux et adore; c'eſt la ſoumiſſion de J. C. Enſuite il va du côté droit à gauche; *Tunc dixi, ecce venio*, qui ſe fait homme, qui ſe charge de nos péchés. Il met les cinq doigts ſur l'autel; c'eſt J. C. qui ſe ſacrifie ſur l'autel de la Croix, où il reçoit cinq bleſſures. Il porte la main de l'autel ſur ſes yeux, qui ſont guéris; lorſque le mérite des cinq plaies vous eſt appliqué, vous êtes guéri.

Les crimes des prêtres, leurs inſolences, divers événemens qui avaient fait paraître au jour leurs fourberies, Tiran prêtre de Saturne, qui feſait venir

dans son temple à Alexandrie telle femme qu'il lui plaisait et en abusait. L'obscurité et la fausseté de leurs réponses, ont donc enfin décrédité les miracles; mais il s'est joint à cela des causes étrangères. D'abord de grandes sectes de philosophes grecs, qui se sont moqués des oracles, ensuite les Romains qui n'en fesaient point usage, enfin les chrétiens qui les détestaient. Il en est de même des miracles. Combien de saints n'a-t-on pas dénichés? Combien de reliques n'a-t-on pas trouvées? Ces saints ne se seraient jamais établis, s'ils fussent venus après Descartes. La continuation des miracles est promise par St Marc, chap. XVI, v. 16 et 17, si vous avez la foi; c'est-à-dire si vous avez l'imagination tournée d'une telle façon. L'ombre de St Pierre guérissait les malades. L'ombre! est-ce quelque chose de réel? *qui nimis probat etc.* Actes des apôtres, chap. V. v. 15 et 5.

Tabita S^te femme, qui fesait des habits pour des chrétiens, meurt. Aussi-tôt le disciple écrivit à St Pierre qui était à Joppe: Venez vite, *ne pigriteris venire usque ad nos.* Il vient, on lui montre Tabita morte, et les habits; voilà l'église désolée sans couturière. St Pierre fit sortir tout le monde et la ressuscite. 1. St Pierre manqua de charité en la ressuscitant, il l'expose à se damner; puisqu'elle était morte sainte, il fallait la laisser. 2. Le miracle devait être public. A quoi bon faire sortir le monde, avait-il peur qu'on troublât son mystère? Il fallait bien plutôt rendre à l'église une meilleure couturière; qui a la puissance de ressusciter les morts, à plus grande raison a celle de faire des

ouvrières. Act. des Ap. chap. IX. v. 37, 38, 39, 40, et 41.

La résurrection et l'ascension de la vierge (fables selon les plus éclairés théologiens ou docteurs de l'église catholique) prouvent également la crédulité du peuple ; et la fausseté de l'ascension et de la résurrection de J. C. ; deux faits qui se sont passés fort secrètement.

CHAPITRE V.

Des prophéties et des prophètes.

L'AVENIR est entièrement caché aux hommes, parce que n'existant point encore par rapport à eux, il ne peut entrer dans leur esprit par aucun sens, et d'ailleurs, ce qui n'est pas, n'ayant aucune propriété, les hommes ne le peuvent savoir que par la révélation de celui par qui tout existe. Non seulement les hommes ignorent l'avenir, mais il est entièrement caché à tout esprit créé, et cela par la même raison. Un ange, quelques lumières qu'il ait, ne peut jamais voir ce qui n'est pas; ainsi on se trompe quand on croit que le diable a révélé l'avenir aux payens, et qu'il inspire encore aujourd'hui ceux qu'on appelle sorciers. Rien de tout cela ne peut être; ce ne sont que des fantômes de l'aveugle imagination des hommes. Les Juifs avaient donc raison quand ils défiaient les payens de leur prédire l'avenir, *annunciate nobis futura.* Mais voyons s'il y a eu parmi les Juifs des

hommes qui aient eu cette connaiſſance. Si on me le prouve, je reconnaîtrai le bras de Dieu, et je me rendrai à cette ſeule preuve.

D'abord j'obſerve une grande confuſion, un grand embarras, des équivoques et des allégories perpétuelles dans toutes leurs prophéties. Il eſt ſurprenant que nos théologiens d'aujourd'hui diſputent encore du ſens qu'on doit leur donner. Oui, le ſens des plus claires prophéties n'eſt pas encore déterminé, ni parmi les Juifs, ni parmi les chrétiens, comme je vais bientôt le remarquer. Où eſt donc le merveilleux des prophéties, ſi elles ſont pleines d'obſcurités? quel eſt donc le caractère qui les diſtingue des oracles des payens et des prophéties des autres peuples? car enfin il y a des prophéties par-tout. Les hommes ont toujours aimé le merveilleux; plus ils ſentent leur faibleſſe, et plus ils veulent en ſortir par des prodiges. Enfin les prophéties, pour faire quelque impreſſion ſur des eſprits ſains et exempts de préjugés, doivent être claires et débarraſſées de toute équivoque. Une perſonne de ma connaiſſance, qui aſſurément n'a jamais prétendu au don de prophétie, a fait autrefois quelques quatrains dans le ſtyle des ſentences de Noſtradamus. Dans moins de quatre ou cinq ans, ils ont été tous accomplis, quoiqu'il y eût mis des choſes extraordinaires, et qui n'avaient aucun rapport avec la face alors préſente de l'univers. Les termes étaient vagues. La rime avait ſouvent placé les mots ſans conſulter l'idée du poëte. Plus d'un an avant que le cardinal Roſſel vînt faire trembler la Provence, il fit mettre ce quatrain à l'almanac de Marſeille pour le mois d'août.

Adam périt pour manger de la pomme ;
Roffel de loin figues regardera,
Sage en cela plus que le premier homme,
Fruit défendu jamais ne touchera.

L'événement a vérifié la prophétie. Une imagination échauffée qui s'exprime en termes vagues eft toujours foutenue par le hafard, ou par la faibleffe des autres hommes. Si les prophéties avaient été claires, les Juifs qui en étaient les dépofitaires fe feraient fans doute convertis, quand ils en auraient vu l'accompliffement. Les prophêtes, dit-on, paraiffent être les évangéliftes de J. C. ; les Juifs méditent éternellement fur ces prophéties. Ce J. C. fi clairement annoncé arrive parmi eux; il y demeure trente-trois ans, et les Juifs ne le connaiffent pas; ils foutiennent même que ce n'eft point de lui que leurs prophêtes ont voulu parler. Qui font donc ces hommes qui fe doivent rendre à ces prophéties, finon ceux qui parlent et qui entendent la langue naturelle en laquelle elles ont été écrites, et qui en ont toujours été les dépofitaires? eft-ce donc l'églife chrétienne qui en doit déterminer le fens? elle eft donc juge en fa propre caufe. Qu'elle fe faffe donc des titres tant qu'elle voudra ; ils fatisferont fon imagination, mais ils ne convaincront pas ma raifon. Ceux qui lifent les liturgies de l'églife peuvent y remarquer qu'elle fe donne une liberté entière d'interpréter comme il lui plaît, les prophéties et les paffages de l'Ecriture. On prétend même qu'il eft de foi que l'églife ait cette autorité; ces interprétations allégo-

riques qui ne prouvent rien, et qui dépendent uniquement du génie de celui qui allégorise, révoltent la raison d'un Indien de bon sens, bien loin de le persuader.

Mais ce que je trouve de plus remarquable, c'est que l'église ajoute à l'Ecriture ce qui lui plaît. David a dit : *Dominus regnavit, decorem indutus est*, et l'église dit que David a dit aux nations : *Dominus regnavit a ligno*, ce qui est faux. *Impleta sunt quæ concinit David fideli carmine dicens in nationibus, regnavit a ligno Deus* : jamais David n'a dit ces paroles, de quelque version qu'on veuille se servir. L'Ecriture nous apprend que J. C. après sa resurrection ouvrit l'esprit à ses apôtres, pour leur donner l'intelligence des Ecritures. *Tunc aperuit eis sensum, ut intelligerent scripturas.* S'il faut un tel miracle pour entendre les prophéties, elles ne sont d'aucune utilité, puisque la raison naturelle ne saurait les comprendre, et Dieu aurait bien plutôt fait de nous tourner tout d'un coup par miracles du côté de J. C. que de nous faire marcher par tous ces degrés. Mais que dis-je? ce n'est pas Dieu qui tient une conduite si irrégulière; ce sont les hommes qui le font toujours agir à leur manière. Je n'entrerai point dans un grand détail pour faire voir que toutes les prophéties sont très-obscures; que tout se sent de l'enthousiasme asiatique et du mystère des Chaldéens; que ce qui paraît clair selon la Vulgate, a un sens tout contraire selon le texte original, qui est le seul que le St Esprit a révélé; que ce qu'on nous dit aujourd'hui être une prophétie est un fait arrivé naturellement, et qui ne porte point

avec lui aucun caractère de prophétie; qu'ainſi il eſt ridicule de vouloir que je regarde le peuple juif comme un peuple tout prophétique. Dieu n'a point exigé cela de moi, car ſur ce pied-là, je vais trouver toute la religion de Mahomet dans la conduite du peuple juif. Si David dans ſes vieux ans demande pour ſe réchauffer la chaleur naturelle de la plus belle fille de tout ſon peuple; St Auguſtin et tous les autres pères de l'égliſe n'ont point le droit de m'obliger à regarder cette action comme une prophétie de l'union de J. C. avec l'égliſe et la pureté de la Ste Vierge. Je ne m'arrêterai point à faire voir que Dieu ne ſe conduit pas allégoriquement; que les allégories ne peuvent rien; que l'allégorie eſt une figure qui tient toute ſa réalité de l'imagination de ſon auteur, *omnia habet poſt, nihil ante*, ſur-tout en une matière ſi ſérieuſe et ſi importante que la religion. L'allégorie eſt entièrement différente de la démonſtration, et de tout diſcours qui ne doit que convaincre l'eſprit.

J'examinerai celle de toutes les prophéties dont on fait plus de bruit, et qu'on dit être la plus claire; la voici : Jacob avant que de mourir fit venir devant lui tous ſes enfans et leur donna ſa bénédiction; quand le tour de Juda fut venu, il lui dit : *non auferetur ſceptrum de Juda, donec veniat qui mittendus eſt.* Or, dit-on, le ſceptre de Juda a été enlevé de Juda quand J. C. eſt venu; donc voilà cette prophétie accomplie; donc J. C. eſt celui qui devait être envoyé. D'abord il eſt certain que les Juifs entendent diverſement le mot hébreu, que nous traduiſons par celui de ſceptre. Les Juifs, au

contraire, difent que l'hébreux fignifie perfécution, tribulation ; et que Jacob dit à fon fils que les Juifs feraient toujours perfécutés jufqu'à la venue de celui qui devait les délivrer de tous leurs maux. Quelques-uns même difent que ces paroles fe font accomplies en la perfonne de Moïfe, et que Jacob dit feulement à fes enfans qu'ils feraient toujours perfécutés en Egypte, jufqu'à ce que fût venu celui qui devait les délivrer de leur efclavage.

Les docteurs catholiques qui veulent tous qu'on traduife le mot hébreu par celui de fceptre, ne conviennent pas non plus du fens de ce paffage. Leur difpute roule fur ce qu'on doit entendre par ce mot tout le peuple juif, et que le fceptre n'a été véritablement ôté de ce peuple, que quand les Romains fe font rendus maîtres de la Judée. D'autres difent, au contraire, qu'on ne faurait raifonnablement entendre ce mot du peuple juif, et qu'il ne faut l'entendre que de la tribu de Juda en particulier ; parce que, difent-ils, Jacob a prétendu donner une bénédiction fpéciale, marquer un caractère particulier à chacun de fes enfans. Ils ajoutent encore que fi l'on veut entendre ce mot *Juda* de toute la nation juive, il eft évident que le fceptre en a été ôté bien des fois par leurs ennemis, et fur-tout par la captivité de Babylone, fans que le Meffie foit venu. Or, difent-ils, s'il y a eu un temps auquel le fceptre ait été enlevé aux Juifs et que le Meffie ne foit point venu, cette marque était donc trop équivoque pour être une véritable prophétie. Les pères difent au contraire qu'on ne faurait interpréter ce mot de la tribu de Juda unique-

ment, parce que, difent-ils, il eſt évident par l'hiſtoire que le ſceptre a paſſé en d'autres mains, ſans que le Meſſie ſoit venu. Les Juifs ont été gouvernés par des juges; Saül n'était pas de la tribu de Juda. *Poſtulaverunt regem, et dedit illis Saul filium Cis virum de tribu Benjamin.* Act. des ap. chap. XIII v. 21. Le royaume a été diviſé, et il s'eſt trouvé que onze tribus entières n'avaient qu'un roi particulier long-temps avant la venue du Meſſie; le peuple juif était gouverné par des pontifes, et chacun ſait que les pontifes étaient de la tribu de Lévi. Les Maccabées n'étaient point de la tribu de Juda. Ainſi, diſent-ils, il était plus raiſonnable d'entendre ces mots de tout le peuple juif; et s'il eſt vrai que ce peuple ait été en captivité, il eſt certain, diſent-ils, que dans la captivité même, ils étaient toujours gouvernés par des pontifes de ſa nation. On pourrait répliquer à ceux-ci qu'il paraît par le Nouveau Teſtament, qu'encore qu'Hérode fut roi de la Judée, les Juifs étaient pourtant toujours gouvernés par des pontifes. Chacun ſait ce qui eſt arrivé à la paſſion de J. C. Le principal motif que les Juifs ont eu de le faire mourir, a été qu'ils appréhendaient que les Romains, venant à ſavoir qu'il y avait parmi eux un perturbateur, ils ne leur raviſſent l'autorité qu'ils avaient encore. *Venient Romani et ſubvertent gentem noſtram.* J. C. fut conduit devant Anne Caïphe. Le ſceptre n'était donc pas entièrement hors des mains des Juifs. Enfin de quelque côté qu'on ſe tourne, un eſprit juſte ne ſaurait faire convenir cette prophétie au temps auquel J. C. eſt venu.

Tout le monde se mêlait de prophétiser parmi les Juifs. D'abord que Saül fut élu roi, il se mêla aussi de prophéties. Enfin toute prophétie qui est équivoque n'a pas plus de caractère pour nous convaincre, que les quatrains prophétiques que l'on avait mis à la tête de certains almanacs. Le mystère est ordinairement une marque d'erreur ou de faiblesse. La vérité est claire; quelle raison aurait pu avoir Dieu de dicter des prophéties obscures, puisqu'il ne donnait ces prophéties, comme on en convient, que comme une preuve convaincante de la religion? Virgile a fait une églogue à la louange de Pollion; il a dit que sous son consulat on verrait arriver mille merveilles; tous les commentateurs chrétiens se sont avisés de regarder cette églogue comme une prophétie de la venue de J. C. Assurément Virgile ne croyait pas avoir l'honneur de se voir parmi nos prophètes, et d'avoir Isaïe et Jérémie pour confrères; les prophéties de ceux-ci regardent autant J. C. que l'églogue de celui-là. On peut appliquer à J. C. ce que Virgile a dit de Pollion. On peut lui appliquer aussi ce que les anciens prophètes ont dit en diverses occasions. L'allégorie applique tout à mille sujets différens; mais encore un coup elle ne prouve rien. On voit de ces explications heureuses dans les épîtres et évangiles. Ce qui est dit dans l'Ecriture de la sagesse éternelle, l'église l'applique à la Ste Vierge fort ingénieusement; les lamentations de Jérémie faites au sujet de la captivité de Babylone, on les applique à la dernière destruction de Jérusalem. Tout ce qui a eu parmi les Juifs une application littérale en son temps, l'allégorie le fait entendre de la nouvelle église.

Pour finir par un trait bien remarquable, on applique à J. C. et à l'église les sales entretiens de Salomon avec sa maîtresse. J'en rapporterais ici volontiers quelques traits, si la pudeur n'avait accoutumé de retenir ma plume. Ceux qui voudront en juger par eux-mêmes, n'ont qu'à lire le Cantique des Cantiques. Qu'est-ce encore que ces prétendues semaines de Daniel, après lesquelles le Messie devait venir. On peut les appliquer comme on veut. L'église dit que ce sont des semaines d'années, et moi je dis que ce sont des semaines de mois, de siècles etc. Le prophête ne s'est point expliqué, parce qu'il n'en savait rien. Il a parlé en homme. Si Dieu avait fait des prophéties, elles auraient un caractère de clarté qui les aurait distinguées des autres manières équivoques de deviner, dont les hommes se servent. Les devins ont trouvé l'art de masquer leur faiblesse sous l'apparence de l'enthousiasme; ils ne parlent plus le langage des hommes quand ils sont sur le sacré trépied. Mais Dieu qui n'aurait fait ces prophéties que pour les hommes, aurait parlé d'une simplicité digne de lui, et proportionnée aux lumières qu'il a bien voulu nous donner. Il y a donc dans l'embarras des prophéties un second merveilleux qui plaît aux hommes; c'est qu'on devine des énigmes.

L'enthousiasme des prophêtes est tout humain, et tout semblable à celui des Payens. Dieu n'agit pas par fureur ni par transport, ni par figures. Encore un coup, les prophéties doivent être claires et simples pour persuader. Eusèbe nous a conservé quelques fragmens des anciens Payens contre les

oracles. Oenomaus est un de ceux dont les ouvrages méritent le plus d'être regrettés ; voici par exemple comme il traite le dieu de Delphes sur ce qu'il avait repondu à Crésus *qu'en passant le fleuve Halys il renverserait un grand empire ;* en effet Crésus attaqua Cyrus qui le depouilla de tous ses Etats. *Tu t'étais vanté*, dit Oenomaus, *que tu savais les grains de sable de la mer, tu te fesais bien valoir sur ce que tu voyais de Delphes cette tortue que Crésus fesait cuire en Lydie dans le même moment. Voilà de belles choses, voilà de grandes connaissances, pour être si fier ! quand on te vient consulter sur le succès qu'aura la guerre de Crésus et de Cyrus, tu demeures court ; car si tu savais l'avenir et que tu susses ce qui en doit arriver, pourquoi te sers-tu de façons de parler qu'on ne peut entendre ? ne sais-tu point qu'on ne les entendra pas ? si tu le sais, tu te plais donc à te jouer de nous ; si tu ne le sais pas, apprends de nous qu'il faut parler plus clairement, et qu'on ne t'entend point. Je te dirai même que si tu as voulu te servir d'équivoques, le mot grec par lequel tu exprimes que Crésus renversera un grand empire n'est pas bien choisi, et il ne peut signifier que la victoire de Crésus sur Cyrus. S'il faut nécessairement que les choses arrivent, pourquoi nous amuser sur les ambiguités que tu fais à Delphes. Malheureux, occupé comme tu es à nous chanter des prophéties inutiles, pourquoi tous ces sacrifices que nous te fesons ? Quelle fureur nous possède !*

La prophétie, *ecce virgo concipiet*, ne pouvait pas être un signe, car les Juifs regardent la Vierge comme une femme ordinaire. Elle avait un mari ; il couchait avec elle ; qui pouvait deviner qu'elle n'usait point de la liberté conjugale ?

Les occaſions où les prophéties ont été rendues, ont toutes eu à la lettre un ſens littéral, bien différent de celui de J. C.

Lorſque Xerxés fondit ſur la Grèce avec toutes les forces de l'Aſie, les Athéniens conſultèrent l'oracle d'*Apollon.* La Pythie leur donna pour réponſe que *Minerve protectrice d'Athènes, fille de Jupiter, tâchait en vain par toutes ſortes de moyens d'appaiſer la colère de Jupiter; cependant qu'en faveur de ſa fille il voulait bien ſouffrir que les Athéniens ſe ſauvaſſent dans des murailles de bois, et que Salamine verrait la perte de beaucoup d'enfans chers à leurs mères, ſoit quand Cérès ſerait diſperſée, ſoit quand elle ſerait ramaſſée.* Sur cela Oenomaus perd entièrement le reſpect pour le dieu de Delphes. *Le combat du père et de la fille*, dit-il, *ſied bien à des dieux. Il eſt beau qu'il y ait dans le ciel des inclinations et des intérêts ſi contraires. Jupiter eſt courroucé contre Athènes; il a fait venir contre elle toutes les forces de l'Aſie; mais s'il n'a pas pu la ruiner autrement, s'il n'avait plus de foudres, s'il a été réduit à emprunter des forces étrangères, comment a-t-il eu le pouvoir de faire venir contre cette ville toutes les forces de l'Aſie? qu'on ſe ſauve dans des murailles de bois! ſur qui donc tombera ſa colère? ſur des pierres, beau devin! Tu ne ſais point à qui ſeront les enfans dont Salamine verra la perte, s'ils ſeront Grecs ou Perſans; il faut bien qu'ils ſoient de l'une ou de l'autre armée; mais tu ne ſais pas du moins qu'on verra que tu ne le ſais pas. Tu caches le temps de la bataille ſous ces belles expreſſions poétiques, ſoit quand Cérès ſera diſperſée, ſoit quand elle ſera ramaſſée; tu veux nous éblouir par ce langage*

pompeux; mais ne ſait-on pas bien qu'il faut qu'une bataille ſe donne au temps des ſemailles ou de la moiſſon? Apparemment ce ne ſera pas en hiver? quoiqu'il arrive, tu te tireras d'affaire par ce moyen. Si les Grecs perdent la bataille, ce Jupiter que Minerve tâche de fléchir, aura été inexorable. S'ils la gagnent, Jupiter s'eſt enfin laiſſé fléchir. Tu dis qu'on fuie dans des murailles de bois; tu conſeilles, tu ne devines pas; moi qui ne ſais pas deviner, j'en euſſe bien dit autant. J'euſſe bien jugé que l'effort de la guerre ſerait tombé ſur Athènes; et que puiſque les Athéniens avaient des vaiſſeaux, le meilleur parti pour eux était d'abandonner leur ville et de ſe mettre tous ſur la mer.

Ainſi les chrétiens ſe tirent d'affaire, ſoit que Dieu puniſſe ou récompenſe les bons ou les méchans; ou quand ils prient qu'ils n'obtiennent pas l'effet de leurs prières malgré les promeſſes de J. C. Une choſe qui marque que les hommes ſe mêlent des oracles, c'eſt l'ambiguité des réponſes, et l'art qu'on avait de les accommoder à tous les événemens qu'on pouvait prévoir. S^t^. Paul diſait, il y a 1709 ans, que l'Antechriſt allait venir, et on l'attend encore. S^t^. Philippe s'approche de l'eunuque de la reine Candace d'Ethiopie: *Occurrens autem Philippus audivit eum legentem Iſaiam prophetam, et dixit: putas ne, intelligis quod legis? qui ait, quomodo poſſum ſi non aliquis oſtenderit mihi.* Philippe lui répliqua à ſa fantaiſie. Le bon eunuque croit de tout ſon cœur, et il eſt baptiſé, pas plus de façon: *Reſuſcitans Jeſum, ſicut et in pſalmo ſecundo ſcriptum eſt: filius meus es tu: ego hodie genui te.* La prophétie n'eſt-elle pas claire? Si on veut prouver la

génération

génération du Verbe. On cite aussi cette prophétie : *Ego hodie genui te et ego ero illi in patrem, et ipse est mihi in filium.* II Sam. VII. v. 14.

CHAPITRE VI.

Des martyrs.

L'IMAGINATION échauffée est la cause du martyre. Pour en convenir, il n'y a qu'à faire attention qu'il n'y a pas eu encore de religion qui n'ait eu ses martyrs. Les chefs des religions ont péri la plupart de mort violente. Toutes les hérésies ont eu leurs Saints, qui ont souffert la mort pour la défendre. Ceux que nous appelons fanatiques dans les Cévennes, passent pour des martyrs en Hollande, en Angleterre etc. On leur écrit des lettres touchantes pour les animer à persévérer dans la foi. Chacun juge des choses selon la situation où il se trouve, et selon ses préjugés. C'est l'imagination qui envoie au sabbat que font les sorciers et les loups-garoux. La plupart de ceux qui vont au Japon souffrir le martyre, ne sont pas en état de répondre à une difficulté que leur proposerait un Indien de bon sens ; ils meurent pourtant pour soutenir leur religion ; ce qui fait voir que c'est l'enthousiasme et non la raison qui les guide. A force d'entendre dire ou de vouloir persuader quelque chose, on la croit soi-même, sur-tout quand on est né avec une forte imagination, telle que l'ont ceux

du pays des anciens chrétiens. Je ſuis perſuadé que s'il venait un tyran qui fit mourir les chrétiens de tout âge, nous verrions mourir plus de jeunes écoliers et de jeunes perſonnes que de vieillards. Enfin la conduite des autres n'eſt pas une règle pour nous. Si les martyrs ſont morts, ils avaient leurs raiſons; je mourrai comme eux quand je ſerai perſuadé: mais parce que je ne conçois pas le motif de leurs ſouffrances, que l'imagination peut en être la cauſe, que d'ailleurs cette preuve eſt équivoque, puiſque je vois des martyrs de toutes les religions; je ne conclurai pas que la religion chrétienne eſt la véritable, parce qu'elle a ſes martyrs. Les pères de l'égliſe diſaient que c'était la cauſe, et non le ſupplice qui feſait le martyre; et c'eſt un axiome de la religion, *cauſa martyrem facit, non pœna.* Ainſi quand on conclut que la religion chrétienne eſt véritable, parce qu'elle a des martyrs, on ſuppoſe ce qui eſt en queſtion. On aurait grand tort de juger de la juſtice d'une guerre par le nombre des morts ou des combattans. Que l'imagination humaine eſt faible! cinq ſols ſont courir un ſoldat à la mort, ſans qu'il ſache ſouvent pour quoi, ni pour qui il s'expoſe à perdre la vie, qui eſt le plus grand de tous les biens. Les ſoldats vont à la guerre, et ſe voient ſouvent menés à la boucherie, ſi j'oſe dire, ſans aucunement murmurer. Il n'y a point eu de religion, quelque extravagante qu'elle ait été, qui n'ait eu ſes martyrs, même dans les Indes, chez les Turcs, les Calviniſtes etc. Puiſque nous ſavons que les premiers chrétiens n'étaient dans leur religion que par

enthousiasme, et parce qu'on appelle grâce, et que nous voions des martyrs dans toutes les religions, même de nos jours dans la religion réformée, chassée de France; il faut trouver un caractère particulier qui distingue les martyrs vrais d'avec les faux. Bien loin que les martyrs soient une preuve de la véritable religion, au contraire, ils sont autant de témoins de sa fausseté. Il est injurieux à Dieu de dire qu'il livre aux derniers supplices ceux qui croient ce qu'il a révélé. D'ailleurs les martyrs font voir que la religion est mal établie, et la révélation peu constante, puisqu'il y avait dans le même temps des hommes de bonne foi qui croyaient, dit l'évangile, rendre service à Dieu, en tuant des scélérats, des imposteurs, des perturbateurs du repos public, lorsqu'ils fesaient mourir les martyrs.

CHAPITRE VII.

De l'Ecriture Sainte.

Le langage de Dieu doit être digne de lui. Les fadaises et les pauvretés dont l'Ecriture est remplie, font bien connaître qu'elle est l'ouvrage des hommes. L'Ecriture devait être incorruptible pour être la règle de notre foi; elle devait être écrite en un langage qui pût être entendu de tous les hommes, parce que tous les hommes sont indispensablement obligés de savoir ce que Dieu demande

d'eux, et que Dieu doit le leur apprendre, pour avoir droit de les punir ou de les récompenfer. Or l'Ecriture eft fujette à l'erreur en tout fens. Elle nous parle de Dieu d'une manière ridicule, elle lui donne mille faibleffes. Elle le fait parler avec le diable au fujet de Job; elle eft fujette à des fautes de copiftes ou de traducteurs qui ont bouleverfé plufieurs paffages. L'original hébreu eft tout plein d'équivoques : telle eft la nature de cette langue ftérile. Il y a non-feulement des paffages que les interprètes les plus réguliers et les plus orthodoxes conviennent avoir été corrompus; mais il y en a même d'ajoutés. Si un paffage peut être corrompu, qui m'affurera que l'autre ne l'eft pas auffi? Qui m'affurera que les livres de l'Ecriture ont été dictés par le St Efprit? J. C. ne nous en a laiffé aucun. Pas un livre du Nouveau Teftament n'a été commencé pendant fa vie. Mahomet au moins a fait l'Alcoran. Les livres de l'Ecriture n'ont pas été feulement compofés par des particuliers en divers temps; mais ces particuliers ne fe font jamais vantés pendant leur vie que le St Efprit les eût infpirés, et leur eût dicté ce qu'ils s'avifaient d'écrire. Quoi donc! parce qu'il fe fait un renverfement dans l'imagination échauffée de St Paul; parce qu'il s'avife de fe convertir après la mort de J. C., lui qui ne s'était point rendu à fes prétendus miracles; enfin parce qu'il s'avife d'écrire quatorze épîtres à divers peuples, et que dans la fuite des fiècles fes épîtres fe font confervées parmi ceux d'un même parti, comme tant de ces livres anciens; on m'obligera de reconnaître ces livres pour la parole de Dieu

même, et je pafferai pour impie fi je n'en crois rien ! La divifion des livres en protocanoniques et deuterocanoniques ne fait-elle pas voir que c'eft uniquement le caprice des hommes qui les a canonifés à leur gré ? quoi donc ! il ne dépendra que de la fantaifie des hommes de déclarer qu'un livre vient du ciel ; encore ce ne fera qu'après que ce livre aura fait pour ainfi dire fon noviciat fur la terre pendant un certain temps. On n'aura regardé ce livre, dans l'efpace de plufieurs fiècles, que comme un ouvrage ordinaire d'un homme de bien ; et tout d'un coup parce que ce livre contiendra un paffage propre pour être cité contre de nouveaux prétendus hérétiques, on canonifera ce livre et on le mettra au rang des livres infpirés de Dieu ! Ce qui eft arrivé à plufieurs livres de l'Ecriture, et entre autres aux deux derniers livres des Maccabées, parce qu'on en prend quelques paffages pour prouver le purgatoire.

En vérité, il n'y a point de folie que les hommes ne foient en état de divinifer ; c'eft un moyen de fe rendre maître des biens de tout l'univers, que d'avoir droit de fe faire des titres au befoin. Non-feulement J. C. nous devait lui-même donner des livres de l'Ecriture fainte, mais encore il fallait qu'ils ne fuffent pas fujets aux fautes des copiftes, des traducteurs, et des interprêtes. Autrement un Indien de bon fens ne peut les regarder que comme des livres ordinaires. Un tel miracle était plus néceffaire et plus raifonnable que de reffufciter quelques morts. Ces divers prodiges, s'ils font vrais, n'ont pu être utiles qu'aux hommes

qui les ont vu ; celui-ci opérerait dans tous les temps. Les auteurs des livres ſacrés n'ont point donné leurs ouvrages comme infaillibles. En tout cas, ils auraient toujours été obligés de juſtifier leurs miſſions, que c'était le S[t] Eſprit qui les inſpirait ; mais bien loin d'avoir cette prétention, ils nous ont laiſſé leurs livres comme des livres ordinaires, et même comme des ouvrages qu'ils écrivaient ou à certains peuples, ou à certains particuliers. La diſette des livres, le beſoin d'autorité, enfin un motif humain les a divinifés. S[t] Luc écrit à Théophile, et lui dit de bonne foi que voyant tant de perſonnes qui feſaient des livres, il lui avait pris envie d'en faire à ſon tour. *Quoniam quidem multi conati ſunt ordinare narrationem, viſum eſt mihi tibi ſcribere optime, Théophile.* Et bien loin de ſe vanter d'être inſpiré du S[t] Eſprit, il dit qu'il n'écrit rien qu'après s'être bien informé de tout.

Pourquoi le langage de l'Ecriture n'eſt-il pas naturel ? pourquoi toujours des allégories et des myſtères ? c'eſt, dit-on, que les paraboles et l'allégorie ſont du goût et du ſtyle des Orientaux. L'Ecriture n'eſt donc pas pour nous, elle n'eſt que pour eux !

Pour convaincre un homme de bon ſens que l'Ecriture n'eſt qu'une fadaiſe, il n'a qu'à ſe donner la peine de la lire. Il y trouvera quelques beaux endroits de côté et d'autre ; mais quel eſt le livre où tout eſt mauvais ? L'Alcoran n'a-t-il pas ſes beautés ? L'Ecriture nous donne en quelques endroits une belle idée de Dieu ; mais auſſi elle nous en donne ſouvent une bien peu

digne de lui. Elle le fait sujet à toutes sortes de passions, de ressentimens, de repentir, de vengeance ; elle le fait s'entretenir avec le serpent, avec le diable dans le livre de Job. Il se donne la comédie, il cherche Adam dans le paradis terrestre ; il manque sur-tout beaucoup de prévoyance ; souvent il fait et défait en bien des endroits ; il choisit Saül, et le rejette. Que d'inconstance, que de légéreté ! Lisez l'histoire de Jonathan. Dieu n'est irrité que de ce que ce fils malheureux, qui ignorait le vœu de son père, mangeât un peu de miel. L'Ecriture est pleine de contradictions, parce que l'esprit de l'homme qui en est l'auteur ne saurait se soutenir et avoir tout présent. Dieu dit qu'il ne punit point les enfans du crime des pères ; et en un autre endroit il dit qu'il fera sentir les effets de sa vengeance jusqu'à je ne sais quelle génération.

Jamais on n'accordera la généalogie que S[t] Mathieu fait de J. C. avec celle de S[t] Luc ; un évangéliste dit que J. C. est mort à trois heures, l'autre dit qu'il est mort à six. Le père Mauduit, dans sa Dissertation sur l'Evangile, dit que c'est une faute de copiste ; cette défaite est la plus raisonnable, et ce qu'on peut dire de mieux sur cette difficulté. Les interprètes n'en font aucune de reconnaître des fautes de copistes dans l'Ecriture, sans prendre garde qu'ils risquent à nous faire regarder l'Ecriture comme tous les autres livres qui sont, dans le monde, sujets aux mêmes inconvéniens. Si les copistes sont tombés dans des fautes sur des faits, ils y seront tombés aussi à l'égard des dogmes ; et notre croyance dépendra de la négligence des

copiſtes. Les pères de l'égliſe ont ſenti toutes ces difficultés ; ils nous ont donné des explications bien ingénieuſes de l'Ecriture ; mais enfin ils ſont convenus qu'il fallait beaucoup de ſoumiſſion et d'humilité.

St Auguſtin compare l'Ecriture à une vaſte rivière, où un agneau trouve par-tout le guet, et où un éléphant n'en ſaurait trouver et ſe noie. Mais plus on a de reſpect pour la divinité, plus on doit éviter de s'expoſer à prendre les fables des hommes pour la parole de Dieu. Je ne mépriſe l'Ecriture que parce que je croirais bleſſer le reſpect que je dois à mon Créateur, en le feſant parler et agir d'une manière ſi ridicule et ſi peu digne de lui. Il eſt abſurde de dire que le choix des livres inſpirés de Dieu ait dépendu du caprice des hommes.

N'eſt-il pas impertinent que les moindres théologiens de nos jours parlent plus exactement en matière de religion que l'Ecriture ſainte même ? C'eſt une héréſie de dire ſimplement et ſans diſtinction que J. C. eſt moins grand que ſon Père ; c'eſt pourtant ainſi que parle l'Ecriture ; et J. C. dit lui-même, *Pater major me eſt.* N'eſt-ce pas induire le peuple en erreur ; et les anciens n'avaient-ils pas raiſon de ſoutenir ſur ce paſſage que J. C. était inférieur à Dieu le Père ? L'Ecriture eſt pleine de façons de parler peu exactes, et fort oppoſées à la claire théologie. Il ne faut point être ſurpris ſi l'Ecriture fait converſer Dieu avec les hommes, puiſqu'elle le fait cauſer avec le diable ſon ennemi. Ces converſations ſont également oppoſées à l'idée de Dieu. Ne ſe laſſera-t-on jamais de regarder

Dieu comme un roi, comme un père, comme un souverain? Dieu ne s'entretient qu'avec lui-même; il habite dans une lumière inaccessible. En nous formant, il nous donne tous les organes qui doivent servir à nos actions; nous ne pouvons agir que par les règles du mouvement, dont lui seul peut être l'auteur. Qu'aurait-il donc à nous dire dans ses entretiens, quand même il ne répugnerait pas d'ailleurs à l'idée que nous pouvons avoir de lui? On convient que les livres des Evangiles ont été reçus dans l'église après les épîtres de S[t] Paul. Rien n'est plus absurde que ce que nous dit l'Ecriture de J. C. qu'il fut tenté par le diable, qui l'emporta sur une haute montagne et lui fit voir toutes les grandeurs de la terre, lui promettant de l'en mettre en possession, *Si cadens adoraveris me.* Si on lisait une pareille ridiculité dans l'Alcoran, on se moquerait des Turcs, et parmi nous c'est la plus belle chose du monde. La tentation de J. C. marque plutôt la fausseté de sa divinité que la force de sa vertu. Si le diable, qui est un esprit, ne connait pas le fils de son créateur, s'il le soupçonne de faiblesse et d'impuissance; qu'on permette du moins aux hommes moins éclairés que le diable, de douter jusqu'à ce qu'ils soient persuadés. Au reste, que prétend-on inférer de cette tentation? si le diable connaissait le fils de Dieu, il savait qu'il était plus que lui, maître de tout ce qu'il pouvait lui montrer, et que ses offres seraient vaines; s'il ne le connaissait pas, où est le mérite du fils de Dieu, qui est Dieu lui-même, de refuser les dons

du diable et de ne point fuccomber à la faibleffe, lui qui eft le principe de la vertu ? Ce trait de l'Ecriture eft bien extravagant.

L'Ecriture d'un côté dit que Dieu nous damnera, fi nous n'obfervons pas fes commandemens ; et d'un autre côté que nous ne pouvons rien fans la Grâce. *Sine me nihil poteftis facere* ; *non eft volentis, neque currentis, fed miferentis Dei.* Peut-on concevoir que Dieu nous puniffe de n'avoir pas fait ce que nous ne pouvons pas faire fans lui ? Quoi donc ! Dieu nous dira ici que nous ne pouvons rien fans la Grâce, et là il nous maltraitera quand nous n'aurons point exécuté ce que nous ne faurions faire fans lui ; et il nous fera des reproches tendres et nous dira qu'il n'a pas tenu à lui qu'il ne nous ait donné tous les fecours néceffaires ? *Quid potui facere vineæ meæ et non feci ? Perditio tua ex te Ifrael.* Que de contrariétés ! que l'homme fe fait bien fentir dans toutes fes inventions, quand il nous veut faire voir la puiffance de Dieu, et la dépendance où nous fommes de lui ! Il nous dit que nous ne faurions rien faire fans un fecours fpécial de fa puiffante bonté, et lorfqu'il veut nous entretenir de la juftice de Dieu, il jette fur nous toute la faute de nos malheurs.

Expliquer l'Ecriture c'eft faire injure à Dieu : s'il a parlé, il a fans doute bien parlé ; et fi elle a un befoin continuel d'explications, c'eft qu'elle n'eft pas la parole de Dieu ; et s'il me faut croire à l'explication que les hommes me donnent de l'Ecriture, ce n'eft plus Dieu qui m'inftruit, ce font les hommes ; fi Dieu nous a parlé ce n'a été que pour nous apprendre

ce que nous ne pouvions ſavoir par nous-mêmes ; ainſi l'Ecriture ne doit nous apprendre que ce qu'il eſt néceſſaire que nous ſachions pour notre ſalut. Que de fables inutiles dans l'Ecriture ! Dire que Dieu parle pour nous apprendre l'hiſtoire de Job et de Judith, et bien d'autres que nous pouvons ſavoir par les hiſtoriens. Quelle ridiculité de dire que Dieu ſe donne la peine lui-même de parler pour nous apprendre ces hiſtoires ! Quand les Epicuriens plaiſantaient des méchans vers, qui venaient de Delphes, et trouvaient mauvais qu'Apollon, dieu de la poéſie, fût infiniment au-deſſous d'Homère, qui n'avait été qu'un ſimple mortel, inſpiré par Apollon même ; alors les prêtres répondaient que la méchanceté même des vers marquait, qu'ils partaient d'un dieu qui avait un noble mépris pour les règles et pour la beauté du ſtyle. Les philoſophes ne ſe payaient point de cela, et pour tourner cette réponſe en ridicule, ils apportaient l'exemple de ce peintre à qui on avait demandé un tableau d'un cheval qui ſe roulât par terre ſur le dos ; il peignit un cheval qui courait, et quand on lui dit que ce n'était pas cela qu'on lui avait demandé, il renverſa le tableau et dit : ne voila-t-il pas un cheval qui ſe roule ſur le dos ? c'eſt ainſi que ces philoſophes ſe moquaient de ceux qui, par un certain raiſonnement qui ſe renverſait, euſſent également conclu que c'était un dieu, ſoit qu'ils fuſſent bons ou méchans. La clarté eſt la principale qualité que doit avoir un écrit. Il eſt étonnant que l'eſprit de l'homme ſoit obligé de ſuppléer dans

l'Ecriture à l'esprit de Dieu ; qu'il en adoucisse les façons de parler, et qu'il avoue qu'il aurait pu s'exprimer mieux.

CHAPITRE VIII.

De Jésus-Christ.

Jésus-Christ était un homme comme Mahomet; l'imagination vive des habitans de l'Asie et de l'Afrique contribuait beaucoup à les porter à des enthousiasmes : c'est pourquoi Jérusalem est si féconde en prophéties. Quand on considère la conduite de J. C. il n'est pas possible de se persuader qu'il ait été ce qu'on veut que nous croïons qu'il soit. Il est venu, dit-on, pour nous instruire et pour nous sauver, et cependant il n'a fait ni l'un ni l'autre. Il ne nous a point instruit, il n'a converti personne. Il avait douze apôtres dont un d'eux l'a trahi; les autres l'ont abandonné. Quand un bras puissant s'est saisi de sa personne, la réalité l'a emporté sur l'imagination. Alors si J. C. avait fait des miracles, il aurait effectivement instruit les hommes; il n'aurait pas eu seulement quelques disciples ; la terre entière aurait tremblé devant lui, et se serait rendue à son maitre qui se fesait voir, en supposant qu'il fût possible que Dieu se fît homme pour instruire les hommes.

On ne saurait pardonner à J. C. de s'être si mal acquité de son devoir; il ne nous a rien appris

que quelques fentimens de morale, que les payens avaient enfeignés avant lui d'une manière plus perfuafive et plus nette. Il n'a enfeigné aucun dogme de religion. Qu'on examine les principales vérités de foi. J. C. n'en a jamais dit un mot; Jamais il n'a prêché le miracle de fa naiffance; il n'a jamais parlé de la Trinité, des facremens, du péché originel; voilà pourtant les quatre points fondamentaux de la religion chrétienne. Qu'on parle de bonne foi, il eft certain que J. C. n'a pas inftruit les hommes, et que fon voyage eft le plus chimérique et le plus inutile de tous les voyages; mais les hommes veulent du merveilleux et du célefte. Les Mahométans difent que Mahomet a été enlevé dans le ciel pendant fa vie, et les chrétiens en font defcendre J. C.

Dieu ménage donc bien les hommes, puifqu'il n'ofe pas leur dire qui il eft. J. C. a été trente ans fur la terre, fans jamais avoir ofé dire qui il était: il ne s'eft enhardi que pendant les trois dernières années de fa vie, encore il n'a jamais parlé clairement. Quelle comédie! J. C. comme homme était indifpenfablement obligé de dire qu'il était auffi Dieu; autrement il a trompé les hommes pendant fa vie, et fur-tout pendant trente ans qu'il a demeuré dans le filence; et il était coupable feul de tous les facrilèges qu'on fefait en ne lui rendant aucun des devoirs dûs à la divinité, et en les méprifant quelquefois. Quoi donc! Dieu vient fur la terre et il n'y fait rien. Il s'était pourtant fait homme pour y faire quelque chofe; il n'a jamais laiffé aucun monument aux hommes de fa venue, aucun

livre, aucune trace. Dois-je m'en rapporter à quelques personnes prévenues qui ne l'ont même déclaré Dieu qu'environ quatre cents ans après sa mort, dans le concile de Nicée. Ma raison me vient de Dieu, elle me dit qu'il n'y en a qu'un, que sa nature est infinie, qu'il ne saurait faire qu'une personne et cependant on me dit qu'il en fait trois. Or, pour croire que cela est, c'est bien le moins que je puisse demander, que celui-là même qui m'a donné cette raison, qui m'en fait voir si clairement l'impossibilité, me dise et m'assure que cela est; il est venu sur la terre pour nous l'apprendre, il ne nous l'a point appris.

Je ne dois donc pas m'exposer à tomber dans l'idolâtrie sur le rapport de quelques hommes. L'Evangile dit que J. C. a consommé son ouvrage avant que de mourir; il n'y en a point pourtant de plus imparfait.

Les hommes sont dans le même état où ils étaient avant la venue de ce prétendu messie; il n'a déterminé aucun point de notre foi; et il devait au contraire les déterminer tous pour avoir achevé son ouvrage. Car la religion chrétienne n'a été dans sa perfection que plusieurs siècles après sa mort. Si Dieu a été assez puissant pour créer l'univers sans le secours de personne, il l'aurait donc été aussi pour contraindre les hommes à l'honorer d'un culte qu'il leur avait prescrit. Ce culte qu'il aurait demandé des hommes aurait été clair et selon la portée de l'esprit qu'il leur aurait donné; il n'aurait point été sujet à la réforme, parce qu'on ne reforme que ce qui est mal fait, et Dieu selon ma

raifon eſt incapable de mal faire. Dieu étant venu exprès fur la terre pour nous l'enfeigner, nous l'aurait en effet enfeigné, et y aurait attaché un caractère incorruptible et qui aurait été à l'abri de toute difpute et de toute critique des hommes. Rien de tout cela : l'Ecriture eſt pleine d'allégories ; l'Ecriture a befoin d'intreprètes et de commentateurs. Non, cela n'eſt point l'ouvrage de Dieu. Il eſt trop parfait pour produire quelque chofe qui ne foit pas parfait.

Suppofons encore que Dieu eût voulu nous inſtruire par les hommes, il les aurait inſpirés ; au contraire J. C. a laiſſé fes apôtres dans des erreurs groſſières ; c'eſt un fait conſtant dans l'Ecriture. Ils ont été tous fujets à l'erreur, même après avoir reçu le S^t. Eſprit. S^t. Paul a convaincu S^t. Pierre. Ils ont donc pu prêcher chacun féparément des erreurs ; et puifqu'ils difputaient fur des faits de religion, ils n'étaient donc point également inſpirés par le St. Eſprit.

Chaque concile œcuménique nous a appris quelque dogme nouveau ; donc J. C. n'avait pas achevé fon ouvrage. Non, encore une fois, tant de contrariétés ne font point l'ouvrage de Dieu.

Bien loin que J. C. ait été dans le temple prêcher lui-même l'inutilité des facrifices des Juifs, il a fait tout comme les autres. La S^te. Vierge et S^t. Joſeph ont offert avec lui des facrifices le jour de la purification ; il allait dans le temple, les bonnes fêtes, pour participer aux facrifices avec le reſte du peuple. Dieu qui était fur la terre pour inſtruire les hommes ne leur difait rien, et gardait avec eux la

même conduite. Qu'eſt-ce qu'eſt J. C. ſelon la religion chrétienne? C'eſt la ſeconde perſonne de la trinité; qui a bien voulu ſe faire homme et s'humilier jusqu'à mourir ſur une croix pour ſatisfaire à la juſte colère de ſon père, pour être le médiateur entre Dieu et l'homme, pour effacer le péché de notre premier père, et nous faire rendre à l'avenir un culte digne de lui. *Tot verba, tot errores*; car 1°. on ne ſaurait dire que J. C. a bien voulu ſe charger de nos péchés pour ſatisfaire à ſon père, ſans admettre à J. C. une volonté différente de celle de ſon père: il n'eſt donc pas le même Dieu que lui; il n'a donc pas la même nature; car la diverſité de volonté eſt une preuve de la diverſité d'eſſence. 2°. On ne ſaurait s'empêcher de conſidérer ici le père, que comme une perſonne bien emportée; le fils comme un enfant de bon naturel qui fait tout pour l'appaiſer. Que de faibleſſe! que de ridiculité! quel perſonnage on fait jouer à Dieu! Que pourrait-on penſer d'un profeſſeur qui enſeignerait avec ſi peu d'ordre et de clarté que J. C. a enſeigné? que jugerait-on d'un ambaſſadeur qui s'acquitterait de ſon emploi avec ſi peu d'exactitude. Il a fait des miracles, dit-on; quand j'en conviendrais, tout ce qu'on en pourrait conclure, ſerait qu'il eût perſuadé ceux qui auraient vu les miracles; mais outre cela il eſt certain qu'il n'en a pas fait, car s'il en avait fait, tout le peuple juif n'aurait point contribué à ſa perte: *tolle, tolle crucifige eum.* N'eſt-il pas venu pour ceux-là? ne devait-il pas inſtruire une poſtérité infinie, ſans parler même de la multitude qui vivait de ſon temps? que nous a-t-il donc laiſſé pour nous inſtruire?

une

une église, c'est-à-dire des hommes comme nous, qui n'étaient alors qu'un petit nombre de personnes fort déraisonnables. Dieu n'aurait pu ordonner la mort de J. C. sans ordonner le péché des juifs qui l'ont fait mourir.

Qu'on est heureux quand on peut voir toutes les conséquences d'un principe! Nous lisons dans l'ancien Testament que Dieu s'entretenait avec les particuliers; il est même dit de Moïse qu'il parlait à Dieu, *sicut solet amicus loqui ad amicum facie ad faciem et non in ænigmate.* Cependant le nouveau Testament nous a détrompés, et nous a appris que ces entretiens ne se fesaient que par le ministère des anges; le S^t. Esprit n'a donc pas dit vrai dans l'ancien Testament, ou il ment dans le nouveau. Si ces anciens n'ont jamais parlé avec Dieu, ils en étaient donc trompés, car ils se flattaient fort de parler à lui. Cependant ils ne parlaient qu'aux anges, qui recevaient leurs adorations comme Dieu même.

Jésus-Christ, dit l'auteur de la recherche de la vérité, livre V, chap. 5, (après plusieurs pères de l'église) connaissant parfaitement la maladie et le désordre de la nature, y a remédié de la manière la plus utile pour nous, et la plus digne de lui qui se puisse concevoir. Que de préjugés dans ces paroles! dire que Dieu remédie au désordre de la nature, c'est dire que Dieu avait mal fait la nature. Un ouvrier ne remédie à son ouvrage que pour une imperfection. S'il l'avait bien fait tout d'un coup, il n'aurait rien eu à changer. D'ailleurs quelle est la réforme que J. C. a fait dans le monde? Les hommes, quoi qu'on dise, sont les mêmes qu'autrefois. Les philosophes payens nous ont enseigné

une morale bien plus pure que celle de J. C. Voyez les Offices de Cicéron. La médiation suppose une faiblesse mutuelle entre les deux parties ; on ne peut donc dire que J. C. est le médiateur entre Dieu et l'homme, sans admettre une imperfection, non-seulement en nous, mais encore en Dieu. Les catholiques oublient souvent leurs principes, et n'en voient pas toutes les conséquences. J. C. ne nous a pas reconciliés avec son père, comme avec la première personne de la Trinité; c'est avec Dieu qu'il nous a reconciliés. Il est le médiateur entre Dieu et nous. Or J. C. est autant Dieu que son père ; donc il ne peut être le médiateur avec Dieu, puisqu'il le ferait avec lui-même. Il est ridicule et opposé à l'idée de Dieu de dire qu'il puisse être appaisé par des sacrifices. Dans le sacrifice, rien ne périt aux yeux de Dieu. Les hommes jugent toujours de Dieu par eux-mêmes. Quand ils sont offensés, ils sont satisfaits par la vengeance qui affaiblit et qui détruit quelquefois leur ennemi. Or croyant offenser Dieu, et ne voulant pas le venger sur eux-mêmes, ils ont cru devoir lui sacrifier des animaux en leur place ; mais Dieu demande la conservation et non pas la destruction de son ouvrage.

Le sacrifice de J. C. a d'ailleurs quelquechose de plus indigne et de plus opposé à tous les attributs de Dieu que n'avaient les sacrifices des payens. Les hommes font jouer à Dieu la comédie. Pendant plus de quatre mille ans, ils lui font demander des sacrifices des animaux ; ensuite ils lui font dire que les sacrifices des animaux sont très-inutiles, et qu'il ne veut que le sacrifice de son fils. Il n'en avait rien

dit dans l'ancienne loi ; les apôtres le publièrent dans la nouvelle. Le beau secret pour écarter de l'esprit du peuple l'horreur et le mépris qu'il a naturellement pour un pendu ! Le sacrifice de la croix est encore une véritable comédie. J. C. a souffert comme homme, *passus sub Pontio Pilato*, il est mort comme homme. Or il est de foi que dès l'instant de l'union de l'humanité du Verbe, J. C. était souverainement heureux. Tous les pères nous apprennent qu'il fallait un effort pour empêcher la gloire de J. C. de rejaillir sur le peuple, et que bien loin que la transfiguration soit miraculeuse, elle n'est au contraire qu'une cessation de miracle. Comment J. C. a-t-il donc pu souffrir sur la croix ? et s'il n'a pas souffert, comment sommes-nous rachetés ? Si on répond que ce n'est que par métaphore qu'il est dit que J. C. a souffert, comme ce n'est que par figure que l'Ecriture dit que Dieu se repent ; on verra que toute la religion chrétienne n'a rien de réel, qu'elle est toute métaphorique, et ne consiste par conséquent que dans l'imagination de ses sectateurs. On fait faire à Dieu tout ce qu'il peut pour sauver les hommes : *Quid potui facere vineæ meæ, et non feci ?* On le fait incarner ; on le fait souffrir. Hélas ! s'il avait voulu, nous serions sauvés, car la volonté de Dieu ne saurait être qu'efficace. Dieu ne veut pas nous sauver ; or ils font la comédie. Les théologiens ne résoudront cette difficulté que par des paroles sans preuves.

Si J. C. se fût montré au peuple juif après sa résurrection prétendue, toutes les contestations eussent été finies. On ne saurait concevoir que J. C.

ait demeuré plus de quarante jours ſur la terre après ſa réſurrection, et qu'il ait évité le peuple. Il n'était venu ſur la terre que pour inſtruire les hommes, et pour leur apprendre ſa divinité; rien n'était plus aiſé : il n'avait qu'à ſe montrer au peuple, qui l'aurait ſans doute bien reconnu. N'eſt-il pas ridicule qu'il ait ordonné à ſes apôtres de prêcher ſa réſurrection, et dire qu'ils en étaient les témoins ? que ne ſe montrait-il ? c'était le peuple qu'il fallait avoir pour témoin. Cela ſeul l'aurait convaincu de ſa divinité. Quelle comédie dans la vie, la mort, l'aſcenſion de J. C. ! Il eſt caché trente ans ; qu'il joue bien ſon incognito !

Il fallait qu'il mourût pour reſſuſciter, il était venu pour s'en aller. Qu'eſt-ce que trois ans d'inſtruction ? Et encore quelle inſtruction ! Une bonne diſpoſition dans l'homme dès ſa création, aurait bien mieux valu. Il ne dépendait que de Dieu de la lui donner. Elle ne lui aurait pas plus coûté qu'une future incarnation du Verbe. Il aurait exempté ſon fils unique de bien des peines, et des petits chagrins qu'il a eſſuyés ſur la terre pendant trente-trois ans ; enfin il lui aurait épargné la douleur et la honte d'un ſupplice inutile. Les hommes ſont ſujets à faire jouer de ces plaiſantes comédies. Ils font mourir la vierge par forme, et la font reſſuſciter quelques momens après. Ils la font monter au ciel ; mais il fallait la formalité de mourir. Si J. C. eſt venu pour ſe faire connaître, pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? et s'il n'eſt pas venu pour ſe manifeſter, pourquoi donc eſt-il venu ? La douleur peut-elle plus honorer Dieu que le plaiſir ?

pourquoi veut-on que les douleurs de J. C. aient honoré Dieu ? N'eſt-il pas également l'auteur du plaiſir comme de la douleur. L'envie et le penchant que les hommes ont de ſe produire, fait que jugeant toujours de Dieu par eux-mêmes, ils ont admis Dieu le fils, et ſe ſont même flattés qu'il les avait fait à ſon image et reſſemblance.

Dans toutes les religions, en pluſieurs occaſions particulières, on a toujours dit : *Expedit unum mori pro populo.* Lorſque par un trait lancé ſur la garde des poulets ſacrés, qui avait rapporté fauſſement l'auſpice à Papirius, elle eut été tuée ſans qu'on ſût de quel côté ce trait était venu, le conſul Papirius, qui ſans doute avait plus de part que les Dieux à cet accident, s'écria : Les Dieux ſont ici préſens ; le criminel eſt puni ; ils ont fait tomber leur colère ſur celui qui le méritait. Nous n'avons plus que des ſujets d'eſpérance. En effet, il fit donner auſſi-tôt le ſignal, et remporta une victoire complette ſur les Samnites. Pourquoi les apôtres ont-ils attendu l'aſcenſion et la pentecôte, pour prêcher la réſurrection de J. C. quand on pouvait dire la voilà ? *Quid potui facere tibi vineæ meæ et non feci ?* Jéſus-Chriſt a tout fait pour embrouiller ; il a négligé les voies les plus ſimples.

Les prophêtes, dit-on, avaient prédit qu'il naîtrait d'une vierge. Il eſt né d'une vierge, à ce qu'on dit ; mais qui pouvait deviner qu'elle fût vierge ? elle avait un mari, homme veuf, qui avait eu des enfans. Il eſt étonnant que les pères diſent ſérieuſement que cela s'eſt fait ainſi pour tromper le diable. Or ſi le diable même, qui a tant d'eſprit, ne pouvait

pas deviner que J. C. fût le Meffie, comment veut-on que les Juifs aient pu le deviner? Les prophéties étaient donc bien obfcures, puifque le diable n'y entendait rien. Voilà la manière humaine dont J. C. et les apôtres ont commencé à introduire une religion nouvelle. Ils l'ont tirée de l'ancienne, *non veni folvere, fed adimplere ;* et quoique tout fût confommé à la mort de J. C. et que la fynagogue fût à tous les diables; néanmoins tous les apôtres et les premiers chrétiens allaient dans le temple prier Dieu comme les Juifs. Quand ils prêchaient, ils difaient encore : *Deus Abraham, Deus Ifaac et Jacob. Petrus autem et Joannes accedebant in templum ad horam orationis nonam.* Le boîteux qu'ils guérirent n'alla pas rendre grâce à Dieu dans une églife; mais il entra avec les apôtres dans le temple, *cum illis in templum.* Si la religion chrétienne dure fept mille ans, on aura alors une preuve certaine de fa fauffeté. Car S[t] Pierre dit, en parlant de la mort de J. C. et de la pentecôte : *Hoc eft quod dictum eft per prophetam Joel, et erit in noviffimis diebus ; effundam de fpiritu meo fuper omnem carnem.* Or on verra que cela n'eft pas arrivé *in noviffimis diebus.* Ne le voyons-nous pas auffi? car peut-on dire que ce qui arrive dix-fept cents ans avant la fin du monde arrive à cette fin-là?

On nous dit que la loi de Moïfe était une loi de févérité; mais la loi nouvelle une loi de charité. L'exemple d'Ananie et de Saphire prouve le contraire. Mais lorfque trois heures après Saphire vient, pourquoi S[t] Pierre lui demande-t-il : *Dic mihi, mulier, fi tanti agrum vendidifti?* L'exemple d'Ananie ne fuffifait-il pas? faut il tuer dans la

loi de charité ? il devait lui dire au contraire : Ma bonne femme, ne mentez pas, Dieu vient de punir votre mari. Pourquoi J. C. n'a-t-il jamais ordonné qu'on l'adorât ? Il dit, au contraire, qu'on adore son père ; *Sic Deus diligit mundum ut filium suum unigenitum donet.* A qui le donner ? Dieu a donc plus aimé le monde que son fils.

CHAPITRE IX.

De l'église, et des conciles.

L'ÉGLISE n'est autre chose qu'une société d'hommes. Il y a autant d'églises que de religions différentes. Si vous voulez que je regarde l'église catholique comme la seule véritable, je vous demande quel caractère elle a pour exiger de moi un tel consentement. L'église catholique se prétend infaillible : elle doit me le prouver. Elle ne saurait être infaillible, sans avoir une connaissance infinie, parce que les choses ont un rapport infini ; c'est pourquoi bien loin que l'église ait une telle connaissance, on remarque mille contradictions dans ses décrets.

Il y a des bulles d'excommunication contre ceux qui disent qu'il y avait des antipodes. On se retranche, et on dit que l'église n'est pas infaillible dans le fait, mais seulement dans le droit. Mais on voit que cette distinction vient de la faiblesse de l'église. On la veut infaillible dans le fait, parce qu'il serait

facile alors de la convaincre de fausseté ; les faits se prouvent, au lieu que dans le droit chacun a son opinion. L'église devrait être infaillible dans le fait. C'est un fait que J. C. soit venu. C'est un fait, ni plus ni moins que de tant d'Evangiles qu'il y avait au commencement, le St Esprit n'en ait inspiré que quatre. Si l'église est faillible dans le fait, j'ai donc raison de douter qu'il y ait une Ecriture et un J. C.

L'église n'a point de caractère sensible qui la distingue des autres assemblées, ce caractère était nécessaire. Les hommes ne sont-ils pas également l'ouvrage de Dieu ? Quelle vanité, ou plutôt quelle faiblesse de croire qu'il aime plus ceux-ci que ceux-là. On ne saurait s'empêcher, selon ce beau système, de se représenter Dieu comme ces mères aveugles qui ont une prédilection déraisonnable pour certains de leurs enfans.

Les conciles sont une preuve de la fausseté de la religion, car qu'est-ce qu'un concile ? c'est une assemblée d'hommes qui, après avoir bien disputé, conviennent entre eux qu'ils proposeront au reste du monde une telle ou telle proposition comme une vérité que Dieu a révélée. Il dépend donc uniquement de la fantaisie des hommes de déclarer quelles sont les propositions révélées.

Sommes-nous raisonnables de donner aux hommes une telle autorité sur notre raison ? non ; puisque la religion chrétienne devait se transmettre dans la suite de tous les siècles, elle devait être certaine en tous ses points ; tout devait être déterminé par le Messie. Le contraire est une

preuve de la faibleſſe de l'homme, qui ne ſaurait tout prévenir. Si le S[t] Eſprit préſidait aux conciles, comme on le prétend, on n'y verrait pas tant de brigues, ni tant de diſputes; ils ne dureraient pas ſi long-temps. Pourquoi le S[t] Eſprit ſera-t-il plutôt dans un concile œcuménique? eſt-ce qu'une nation ne l'intéreſſe pas encore aſſez? Combien faut-il donc de perſonnes pour l'intéreſſer? D'où vient donc que J. C. a dit: *ubi erunt duo aut tres in meo nomine congregati, ibi ſum in medio eorum?* Les anciens conciles ne valaient pas une de nos aſſemblées du clergé, cependant ils étaient infaillibles, et celles-ci ne le ſont pas. Les conciles nationaux ſe vantent auſſi d'être inſpirés du S[t] Eſprit.

Puiſque Dieu agit toujours par les voies les plus ſimples, pourquoi lui fait-on chercher tant de myſtères? il prend la peine de s'incarner et ne nous apprend rien; il eſt avec ſes apôtres, et les laiſſe auſſi bêtes qu'auparavant! Des conciles, c'eſt-à-dire, des hommes nous inſtruiſent de ce que nous devons croire. Après avoir bien diſputé entre eux avant que de pouvoir convenir de quelque choſe, ils s'expliquent par ménagement d'une manière équivoque, qui donne ſouvent gain de cauſe aux deux partis. Non, ce n'eſt pas ainſi que Dieu parle. L'inſpiration ou l'aſſiſtance du S[t] Eſprit dans l'égliſe eſt une pure imagination. Si le S[t] Eſprit inſpirait l'égliſe, on n'y verrait point tant d'abus, ni tant de contrariétés; elle n'aurait jamais excommunié ceux qui croyaient et ſoutenaient qu'il y avait d'autres hommes ſous nos pieds. On ne verrait pas tant de bulles contraires les unes

aux autres. On n'aurait jamais vu deux papes s'excommunier réciproquement, et ce qu'il y a de plus plaisant, des saints des deux partis de ces deux papes. On ne disputerait pas dans les conciles avec tant de chaleur et d'opiniâtreté, si on n'y fesait rien que par l'inspiration du St Esprit. Enfin on ne remarquerait pas dans l'Eglise toutes les mêmes faiblesses qu'on observe dans telles autres sectes que ce soit. Jésus-Christ n'a pas promis sa présence spirituelle seulement aux conciles généraux, il l'a promise aux moindres assemblées ; *ubi erunt duo aut tres* etc.

Quel amour-propre de croire que Dieu nous a choisis pour être son peuple particulier, et que les autres hommes n'ont pas le même rapport avec lui. Le choix qu'on prétend que Dieu a fait de la famille d'Abraham pour composer tout le peuple juif, est encore un étrange effet de l'amour propre de ce peuple. Tous les commencemens de monarchie ont toujours quelque chose de fabuleux, et le ciel s'en mêle toujours.

Prendre de l'argent pour prier pour les morts, et tirer un grand revenu d'une erreur, c'est une imposture impie, et une imposition sacrilège qu'on met sur le peuple ignorant et aveugle. Dieu est jaloux, dit l'Ecriture. Je ne veux point ici critiquer cette expression ; mais je demande pourquoi les catholiques attribuent ils aux saints, ou paraissent leur attribuer les perfections de Dieu même ? Sans parler du culte qu'ils leur rendent, ils leur adressent leurs prières, comme si les saints pouvaient voir ce qui se passe dans le cœur de l'homme. Ils n'ont pas changé de nature pour être saints, et

Dieu ne partage avec personne son immensité et les autres attributs de son essence divine. Quand les chrétiens vont à la Chine, ils rient des honneurs qu'on y rend à la statue et aux images de Confucius. Les Chinois rient à leur tour de voir sacrifier devant des images de saints, d'entendre chanter des litanies en se promenant deux à deux; enfin de voir faire parmi nous des choses qui nous paraissent saintes, et qui leur paraissent toutes grotesques, comme elles nous paraîtraient si nous n'y étions pas accoutumés. C'est l'orgueil des savans qui a introduit dans l'église tant de questions nouvelles et épineuses, et qui a obligé le peuple à recevoir leurs sentimens comme des révélations anciennes, quoiqu'on n'en remarque aucune trace dans l'antiquité. C'est la cupidité et l'ambition de quelques autres qui a introduit les dogmes qui favorisent leurs intérêts temporels. La cour de Rome inspire du respect pour les indulgences et pour les dispenses; qu'on cesse de les acheter, et on nous enseignera que Dieu n'exempte personne de la pratique de sa loi, et de celle que le S[t] Esprit a dictée à son église.

Un Indien de bonne foi arrive en Europe; il élève sa voix, et demande à tous les hommes: qui m'assurera de la vérité de la révélation divine? qui de vous se prétend infaillible? L'église romaine paraît: c'est moi, dit-elle, qui suis infaillible. L'Indien s'apprête à l'écouter; mais auparavant il lui demande quelle preuve elle peut lui donner de l'infaillibilité dont elle se flatte? C'est l'Ecriture, répond l'Eglise. Qu'est-ce que c'est que l'Ecriture,

répond l'Indien. C'eſt un livre inſpiré de Dieu, dit l'Egliſe. A quelle marque le connaîtrai-je? réplique encore l'Indien. C'eſt moi qui vous en aſſure, ajoute l'Egliſe. Si l'Indien eſt d'auſſi bon ſens que de bonne foi, que doit-il faire ? a-t-il encore quelque choſe à demander ?

Pluſieurs corps de l'égliſe romaine s'accuſent réciproquement d'avoir une doctrine corrompue et hérétique : tous ne conviennent pas où réſide l'autorité de déclarer et d'expoſer la doctrine, ſi c'eſt dans le pape, ou dans le concile général ; ſi ce n'eſt ni dans l'un ni dans l'autre conſidéré à part, mais dans tous les deux joints enſemble. Quand tout cela ſerait certain, que d'embarras n'y trouverait-on point ? L'Egliſe prétend à la gloire d'être catholique, c'eſt-à-dire, univerſelle; elle n'eſt pourtant qu'une très-petite aſſemblée par rapport à ceux qui ſont hors de ſon ſein; et J. C. l'a appelée un très-petit troupeau, *puſillus grex.* Qu'on ne diſe donc pas que ceux qui ne la connaiſſent pas ſe ſingulariſent : c'eſt l'égliſe qui eſt coupable de ſingularité. Les erreurs ne ſe forment pas tout d'un coup; auſſi l'égliſe ne s'eſt établie que peu à peu, et les myſtères n'étaient pas en auſſi grand nombre autrefois qu'aujourd'hui. Dieu n'aurait pas gardé cette conduite, s'il avait révélé une doctrine. Le progrès de l'égliſe eſt tout humain. On commença par ſéduire le peuple dans un temps où il n'y avait point de livres imprimés, où l'imagination ſeule régnait, où les viſions les plus extravagantes trouvaient des ſectateurs. La diverſité d'opinion était du goût de ce ſiècle.

On a d'abord imposé par un extérieur désintéressé, et par une doctrine qui tient du merveilleux. Bien loin que le peuple n'embrasse pas une religion contraire à ses sens, elle est de son goût en ce point même; elle n'aurait rien de merveilleux, si elle ne révoltait les sens. De quelque manière qu'on s'y prenne, il faut du merveilleux au peuple, soit en favorisant les sens, soit en ne les favorisant pas. Il aime ce qui paraît au-dessus de lui, et croit qu'on l'élève quand on lui dit ce qu'il ne comprend pas. Il est vrai qu'on lui offrait un crucifié, mais on lui disait que ce crucifié avait fait des miracles, qu'il était ressuscité, monté aux cieux, qu'il était Dieu, que ce n'était que pour eux qu'il était réduit en cet état déplorable. C'est ainsi qu'on s'est attiré la compassion et la crédulité du peuple incapable de réflexion et d'examen; les prédicateurs parlaient avec zèle; peut-être à force de parler ont-ils cru dire la vérité. La mort qu'ils souffraient avec constance excitait la pitié et la confiance du peuple. Le culte qu'on rendait aux cendres des martyrs, flattait sa vanité. Quelques personnes d'esprit ont embrassé cette religion dans la suite, ou par inconstance ou par singularité, ou par une certaine envie de briller dans un nouveau parti, ou enfin parce qu'ils sentaient le ridicule de leur religion. Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire. C'est ainsi que dans des circonstances particulières, par l'envie de gagner une bataille, les rois ont promis d'embrasser la religion chrétienne; lorsque cette promesse a réveillé leur ardeur dans le combat, les soldats ont été animés par leur exemple, et les

ennemis ſurpris de ce nouvel effort ont été vaincus.

Enfin quand les rois ſe ſont fait chrétiens, leurs peuples les ont ſuivis avec empreſſement, et c'eſt alors que l'égliſe eſt devenue puiſſante et a abandonné inſenſiblement cet extérieur pauvre qu'elle conſervait avec le peuple. Les chefs ont cru devoir vivre comme les rois, qui en embraſſant leur doctrine ſe ſoumettaient à leur caprice. Enfin l'égliſe s'eſt emparé de Rome et ſe flatte d'avoir droit de commander à l'univers. Il n'y a rien dont l'imagination échauffée ne ſoit capable. Les ſorciers croient véritablement aller au ſabbat.

Saint Paul renverſé par haſard de ſon cheval, crut ouïr la parole de J. C., qui lui demandait raiſon de la perſécution qu'il feſait à ſes diſciples. La peur qu'il a, lui fait entendre ce qu'il n'entend pas, et de perſécuteur il devient apôtre et prêche l'Evangile, peut-être de bonne foi; ſon imagination échauffée lui fait croire dans la ſuite qu'il eſt élevé au troiſième ciel; il ſe flatte même que J. C. en perſonne l'inſtruit; il ſe vante parmi ceux de ſon nouveau parti, qui le regardent d'abord comme un de leurs principaux chefs. Ainſi celui qui pendant la vie de J. C. n'avait jamais eu la curioſité d'approfondir un ſeul de ſes prétendus miracles, eſt tout d'un coup converti par ſa chûte, et il change en prodige la honte d'être mauvais écuyer. Il n'y a point encore eu de ridiculité qui n'ait eu des ſectateurs, ce qui doit humilier ceux que l'approbation des hommes flatte.

La religion des Payens couvrait autrefois la face

de la terre, et elle se conserve encore dans les vastes régions de l'Orient. Donnez-moi une douzaine de personnes à qui je puisse persuader que ce n'est pas le soleil qui éclaire et qui fait le jour; je ne désespère pas que des nations entières n'embrassent cette opinion. Quelque ridicule que soit une pensée, il ne faut que trouver le moyen de la maintenir quelque temps. La voilà qui devient ancienne, et elle est suffisamment prouvée. Il y avait sur le Parnasse un trou d'où il sortait une exhalaison qui fesait danser les chèvres, et qui montait à la tête. Peut-être que quelqu'un qui en fut entêté se mit à parler sans savoir ce qu'il disait, et dit par hasard quelque vérité: aussi-tôt il faut qu'il y ait quelque chose de divin dans cette exhalaison; elle contient la science de l'avenir; on commence à ne s'approcher plus de ce trou qu'avec respect. Les cérémonies en viennent peu à peu. Ainsi naquit l'oracle de Delphes; et comme il devait son origine à une sainte exhalaison qui entêtait, il fallait absolument que la Pythie entrât en fureur pour prophétiser. Qu'il y ait un oracle d'établi, vous jugez bien qu'il va s'en établir mille; si les Dieux parlaient bien là, pourquoi ne parleront-ils pas ici? Les peuples frappés du merveilleux de la chose, et avides de l'utilité qu'ils en espèrent, ne demandent qu'à voir naître des oracles en tous lieux; et puis l'ancienneté survient à tous ces oracles, qui leur fait tout le bien du monde. Ajoutez à tout cela que dans le temps de la première institution et des Dieux et des oracles, l'ignorance était beaucoup plus grande qu'elle ne fut dans la suite. La philosophie n'était

point encore née, et les superstitions les plus extravagantes n'avaient aucune contradiction à essuyer de sa part. Il est vrai que ce qu'on appelle peuple n'est jamais fort éclairé ; cependant la grossiéreté qui generalement le caractérise, admet encore quelques différences selon les siècles. Du moins il y en a où tout le monde est peuple ; et ceux-là sont sans comparaison les plus favorables à l'établissement des erreurs. C'est ainsi qu'Alexandre, dont Lucien nous décrit si agréablement la vie, joua si long-temps les Grecs avec ses serpens. Avant que de commencer ses cérémonies il criait, qu'on chasse d'ici les chrétiens ; à quoi le peuple répondait comme en une espèce de chœur, qu'on chasse les Epicuriens. Selon Strabon, il n'y avait rien de plus gai dans toutes les religions que les pélerinages, surtout ceux qui se fesaient à Sérapis, vers le temps de certaines fêtes. On ne saurait concevoir, dit-il, la multitude de gens qui descendent sur un canal d'Alexandrie à Canopé ou Canapé, où est ce temple. Jour et nuit ce ne sont que bateaux pleins d'hommes et de femmes, qui chantent et qui se divertissent avec toute la liberté possible. Il y a sur ce canal une infinité d'hôtelleries, qui servent à recevoir les voyageurs et à favoriser leurs divertissemens. Aussi le sophiste Eunapius, payen, paraît beaucoup regretter ce temple, et il nous en décrit la fin malheureuse avec assez de bile. Il dit que des gens qui n'avaient jamais entendu parler de guerre, se trouvèrent pourtant fort vaillans contre les pierres de ce temple, et principalement contre les riches offrandes dont il était plein ; que dans ces

lieux

lieux faints on y plaça des moines, gens infames et inutiles, qui, pourvu qu'ils euffent un habit noir et mal-propre, prenaient une autorité tyrannique fur les efprits des peuples ; et que ces moines, au lieu des dieux qu'on y voyait par les lumières de la raifon, donnaient à adorer des têtes de brigands punis pour leurs crimes, que l'on avait falées afin de les conferver. C'eft ainfi que cet auteur traite les moines et les reliques.

L'églife eft entièrement maîtreffe de la foi, et ne fe foumet qu'en apparence à l'autorité de l'Ecriture. L'églife ayant ajouté et diminué comme il lui a plu au culte ancien, elle s'eft avifée d'un expédient par lequel elle peut foutenir ce qu'elle a fait fans choquer l'Ecriture : en enfeignant que l'églife eft foumife à l'Ecriture fainte, elle pretend en même temps que c'eft à l'églife à interpréter l'Ecriture. Ainfi l'Ecriture ne peut dire que ce qu'il plaira à l'églife de lui faire dire ; et l'Ecriture n'a qu'un vain titre d'honneur et d'autorité, tandis que l'églife a le fouverain pouvoir et l'indépendance abfolue. Il en eft de cela comme des ordonnances légales du confeil du roi. Il n'appartient pas même aux chrétiens d'examiner ni de lire l'Ecriture ; l'Eglife la lira et l'examinera pour eux, et leur dira que ce qu'elle enfeigne eft tiré de l'Ecriture, que c'eft à eux à le croire, et que, s'ils ne le croient pas, ils feront damnés. Bel expédient dont l'églife fe fert pour nous faire fuivre ce qu'elle enfeigne ! Ainfi elle prétend n'être jugée que par l'Ecriture interprétée par elle-même : C'eft une perfonne qui fe foumet à la loi, mais qui veut qu'aucune autre perfonne qu'elle ne puiffe interpréter,

S

ni examiner, ni lire même cette loi. L'Ecriture eſt donc entièrement ſoumiſe à l'égliſe, puiſqu'elle eſt ſoumiſe à la tradition qui dépend entièrement de l'égliſe. Que les riches étaient malheureux au commencement de l'égliſe, et ſelon l'Evangile! qu'ils ſont heureux aujourd'hui ſelon la pratique de l'égliſe! Car enfin qu'un riche meure, toute l'Egliſe prie pour lui et prend des habits de deuil. Les prêtres s'enrhument à force de crier. Les cierges ne ſont pas épargnés. On chante la meſſe partout pour de l'argent bien entendu ; et comme ſi le ſacrifice de J. C. ne ſuffiſait pas une fois, on le renouvelle des milliers de fois. Qu'un pauvre meure, on le regarde comme un chien ; une miſérable croix de bois fait toute ſa pompe funèbre. On le jette dans quelque recoin de cimetière, vas où tu pourras ! pas ſeulement la moindre prière pour ſon ame. Il n'a point d'argent pour en acheter, c'eſt tout dire.

CHAPITRE X.

Des Pères de l'Egliſe.

LA poſtérité conſacre les marbres et les autres monumens de l'antiquité ; et nous avons naturellement du reſpect pour ce qui a été ſi long-temps avant nous. Combien d'habiles gens n'y-a-t-il pas qui de nos jours ont écrit avec plus d'érudition, d'éloquence, de force et de juſteſſe d'eſprit et de préciſion, que les Auguſtins et les Jérômes ? Qu'on mette néanmoins dans la balance du vulgaire le nom d'Auguſtin

d'un côté et ceux de quelques modernes de l'autre : il en faudrait beaucoup sans doute pour élever seulement un Augustin. Les pères cependant étaient des hommes comme les autres ; leurs écrits sont remplis d'erreurs ; à parler même en chrétien, il n'y en a aucun qui ne soit tombé dans quelques opinions erronnées. Saint Cyprien a soutenu que le baptême des chrétiens était inutile ; St Jérôme et St Augustin ont eu une cruelle dispute sur un fait de religion. Si le St Esprit les eût inspirés, ces disputes ne seraient point arrivées, il les eût également inspirés tous deux.

Les plus anciens pères de l'église étaient des apostats de la religion de leurs ancêtres. Ils ont introduit dans la religion chrétienne les erreurs de leur philosophie, et la plupart des coutumes du paganisme. Un renversement d'imagination dans un temps plein de sectes, où l'on fesait gloire de donner dans les partis, a été la grâce efficace de leurs conversions. Les pères de l'église n'ont point parlé avec exactitude et justesse d'esprit ; ils se sont toujours exprimés dans un style oratoire et allégorique. L'allégorie plaît au peuple ; elle l'amuse et attire son admiration. On suit toujours le goût et le génie de son siècle. Lorsque l'allégorie était à la mode, tout le monde allégorisait ; mais encore un coup, l'allégorie n'est qu'une figure d'imagination, elle ne prouve rien. Le vulgaire, qui a naturellement du respect pour l'antiquité, regarde les anciens pères comme des hommes extraordinaires, qui avaient commerce avec le St Esprit, comme il croit que les patriarches s'entretenaient avec Dieu.

Le peuple en cela n'a pas aſſez bonne opinion de lui-même; il ne ſait point qu'il n'y a pas en Dieu d'acception de perſonnes (comme parle l'Ecriture); tous lui ſont également chers; il eſt notre père commun; il ne s'eſt pas plus entretenu avec les anciens, qu'il s'entretient avec nous. L'Ecriture ne nous dit pas des anges ce que les hommes nous en diſent, ſur-tout Denis dans ſa hiérarchie. Où a-t-il donc pris tant de belles choſes ?

CHAPITRE XI.

Des Sacremens.

TOUT était figure et cérémonie dans l'ancien Teſtament. Les hommes étaient moins occupés dans l'économie moſaïque, à régler leurs mœurs qu'à purifier leurs corps. Dieu qui n'eſt touché que des diſpoſitions de l'eſprit, était entré lui-même, s'il en faut croire les Juifs, dans un long détail ſur les purifications, que nous mépriſons dans l'Alcoran et que nous reſpectons dans la Bible. Les apôtres n'étaient pas déſabuſés de ce culte extérieur ; les uns voulaient retenir la circonciſion, les autres prêchaient aux nouveaux chrétiens la diſtinction des viandes ; enfin tous les apôtres aſſemblés défendent de manger du ſang des animaux ; cette défenſe ſi expreſſe, prononcée par le concile le plus infaillible, eſt cependant violée dans tout le chriſtianiſme. Ceux qui ont ſuccédé aux apôtres ont été moins attachés aux cérémonies

que ces premiers miniſtres de l'évangile ; cependant le premier devoir du chrétien, c'eſt une cérémonie. Il faut qu'il ſe lave, s'il veut être ſauvé ; autrement le ciel eſt fermé pour lui.

Le fondement de cette cérémonie eſt une pomme. Ce fruit mangé par une femme nous rend coupables aux yeux de Dieu ; mais quel eſt notre crime ? c'eſt d'être nés d'une mère que nous n'avons pas choiſie. Cette pomme cueillie ſur l'arbre de la ſcience irrite ſi fort la divinité, qu'il ne reſte qu'un ſeul moyen pour la fléchir. Dieu eſt triple et unique en même temps ; un de ſes trois êtres ſe détache et ſe fait homme ; on le fait mourir parmi les voleurs ; ſa divinité ſe ſoumet à cette ignominie ; quand il meurt, Dieu s'appaiſe, il ouvre les cieux aux hommes. Cette mort qui a tant coûté à la divinité qui la partage, qui l'a expoſée à mille outrages, eſt encore inutile au genre humain, ſi un prêtre ne verſe ſur notre tête un verre d'eau pure ; mais cette eau verſée, nous ſommes abſous avec auſſi peu de raiſon que nous avons été condamnés. Cette cérémonie où l'on nous lave des crimes que nous n'avons pas commis, n'eſt connue encore que d'un petit nombre de peuples ; mais toutes les nations qui ne l'ont point reçue ſont anathématiſées ; le diable en ſera toujours le maître, tant qu'il éloignera le verre d'eau. Quelques prêtres, conduits par un zèle ignorant, parcourent le monde en prêchant la néceſſité de ce verre d'eau. Quand les enfans des ſauvages viennent à mourir, ils croient envoyer ces enfans au ciel, en leur jetant furtivement quel-

ques gouttes d'eau. Dieu qui voit tomber les hommes comme les feuilles, leur ferme impitoyablement la porte du féjour bienheureux, fi leur tête a toujours été feche.

Le baptême n'eft pas la feule condition qui ouvre à nos ames le paradis. Quand nous fommes dans l'enfance, cette cérémonie fuffit pour nous conduire au ciel;mais dès que notre efprit s'ouvre,il faut manger ce Dieu réellement ou en figure; les fruits de fa mort font attachés à un morceau de pain. De plus il faut boire : felon quelques fectes ce n'eft gagner le ciel qu'à demi que de manger du pain fec : c'eft-là le fecond facrement. Le troifième confifte dans quelques cérémonies, par lefquelles on donne pouvoir à un homme de faire defcendre J. C. dans un morceau de pain; ces cérémonies qui confiftent en paroles, en fignes, en onctions, impriment un caractère ineffaçable felon quelques chrétiens; d'autres qui les ont retranchées en partie, fe contentent de mettre les mains fur la tête au nouveau prêtre, et ne croient pas que cette cérémonie mérite le nom de facrement. Le détail que nous venons de faire fuffit feul pour dévoiler le ridicule des facremens. La confirmation, le mariage, l'extrême-onction, ne renferment pas moins d'abfurdités; ils ont cela de commun avec les autres, qu'ils font inutiles à la religion; cela feul découvre leur origine, qui ne peut être que le caprice, l'aveuglement et la faibleffe de l'efprit humain. Comment, me dira-t-on, des hommes qui ont du génie peuvent-ils donc fe prêter à des opinions fi ridicules? La plupart de ceux qui ont de l'efprit ne connaiffent-ils pas le ridicule du chriftianifme?

Ils penſent juſte, ils parlent mal ; la liberté leur manque ; la néceſſité les maîtriſe. D'ailleurs, c'eſt peu connaître l'eſprit de l'homme que de le croire à l'abri des opinions abſurdes, quand il eſt fort élevé. Tout eſt machinal en nous ; les premières impreſſions ſont quelquefois ſi vives qu'elles aſſerviſſent toujours l'eſprit ; elles deviennent une eſpèce de folie. Une application immodérée de l'eſprit le dérange ; elle nous perſuade que nous ſommes rois, dieux, etc.

Voilà l'état des hommes en fait de religion ; ils ſe ſont échauffé l'imagination ſur le chriſtianiſme. Leur eſprit frappé s'eſt livré ſans réſerve aux idées ridicules qui le ſurprennent. Les autres religions nous offrent des preuves ſenſibles de tout cela. Nous ne doutons pas que le mahométiſme ne ſoit ridicule ; les cérémonies des payens nous paraiſſent pleines d'abſurdités. Il eſt certain qu'il y a eu et qu'il y a encore des eſprits ſublimes véritablement attachés aux opinions des mahométans ; on ne ſaurait nier que le paganiſme n'ait eu des ſectateurs zélés et éclairés. Ce qui arrive parmi les turcs ne peut-il pas arriver parmi nous ? Enfin l'autorité du monde entier ne doit pas balancer la raiſon. C'eſt cette lumière qui doit nous raſſurer ; ceux qui la combattent ont même beſoin d'elle pour en montrer la faibleſſe. Les religions qui affaibliront ſon témoignage, affaibliront leur appui. Ce n'eſt que par la raiſon qu'elles peuvent exiger la ſoumiſſion de nos eſprits. Il faut une évidence pour nous engager dans la croyance d'un dogme ou d'un fait. Croire n'eſt pas préciſément dire je crois ; c'eſt aſſurer qu'on voit

clairement une chofe. Si une religion me dit que des chofes, dont je vois clairement la fauffeté, font néanmoins véritables, dès lors elle me fait douter des raifons qui me portent à l'embraffer; ces raifons peuvent fe trouver fauffes felon fes propres principes. Enfin l'être qui nous a formés n'a pas moins de raifon, d'équité, de bonté que nous en avons; or nous nous croirions injuftes, déraifonnables, mauvais, fi nous exigions qu'on fe livrât à des idées qui ne porteraient pas l'évidence avec elles.

CHAPITRE XII.

De la Trinité.

NOUS avons vu dans les chapitres précédens que la première condition, que doit avoir une bonne religion pour être véritable, c'eft qu'elle ne nous donne pas une fauffe idée de Dieu; parce qu'autrement Dieu ferait contraire à lui-même; d'autant que l'idée naturelle que nous avons de lui ne nous peut venir que de lui-même, de quelque manière qu'on l'entende. Or fi, par la révélation, il nous donnait de lui-même une idée contraire à celle qu'il nous a donnée par la raifon, il y aurait dans fa conduite une contrariété dont nous favons bien qu'il eft incapable. Or la Trinité des chrétiens eft entièrement oppofée à l'idée que la nature nous donne de Dieu. Donc cette prétendue Trinité n'eft qu'un refte du paganifme. La raifon nous fait voir que Dieu eft infiniment fimple. Donc il n'eft

pas triple, puifque s'il était triple, de quelque manière qu'on l'entende, on pourrait confidérer un être encore plus fimple que lui, favoir un qui ne ferait pas triple en perfonne. Les émanations divines, ou plutôt les trois prétendues perfonnes de la Trinité, ne font autre chofe que les divers rapports fous lefquels les Philofophes parmi les anciens concevaient un feul et même Dieu. Platon, qui n'ofait enfeigner publiquement l'unité d'un Dieu, le confidère comme puiffant, comme fage, comme bon; il en fait trois de tous ces trois égards, la puiffance, la fageffe, la bonté. Les anciens pères, qui étaient tous difciples de Platon, ont porté cette doctrine dans le chriftianifme, et ont fait trois perfonnes des trois qualités qui ne conviennent qu'à un feul et même Dieu. Plus la Trinité eft oppofée à la raifon, et plus il faut de preuves claires pour nous convaincre que Dieu a révélé ce myftère. Je le répète une bonne fois pour ne le redire jamais ; je croirai avec confiance ce que Dieu a révélé, parce que je fais que Dieu ne faurait me tromper; mais il faut qu'on me prouve clairement la révélation. Les paroles ne font qu'un air battu, lorfqu'elles ne fignifient rien ; on fait parler les perroquets et les machines ; tout ce qui n'eft appuyé que fur des mots et non fur de véritables idées n'eft d'aucune confidération. C'eft pour cela qu'on ne fait aucun cas des jeux de mots, des équivoques, des faux brillans. Or tout le fyftème de la Trinité n'eft appuyé que fur des paroles vides de fens ; génération, proceffion, perfonne, hypoftafe, etc. On dit que les anciens pères ont parlé avec

ménagement de la divinité de J. C. et de celle du St Esprit ; comme si Dieu avait quelque espèce de honte de se manifester aux hommes, supposé qu'il voulût se manifester ; et comme si J. C. n'avait pas dit qu'il rougirait devant son père de ceux qui avaient rougi de le confesser devant les hommes. Non, si les anciens n'ont point parlé de la divinité de J. C. et encore moins de celle du St Esprit, c'est qu'elle leur était inconnue. Pourquoi en effet n'aurait-on pas eu le même égard dans les siècles suivans ? Est-ce qu'on aurait moins à craindre d'inspirer le polythéisme ? N'était-ce pas des infirmes et des novices dans la foi que ces pauvres catéchumènes, à qui les pères des siècles postérieurs enseignaient la Trinité.

Explication de la Trinité, suivant les théologiens.

Les théologiens disent que la connaissance que Dieu a de soi-même, a engendré le fils; que de cette connaissance procède l'amour qu'il a de lui-même, et que cet amour est le St. Esprit. Ainsi il faut supposer, 1° Dieu tout seul, 2°. qu'il se connait, 3°. que cette connaissance fait qu'il s'aime, voilà toute la Trinité. On répond : comment le connaisseur, la connaissance, et l'amour qui en procède, peuvent-ils faire trois personnes différentes, et tout à fait distinctes l'une de l'autre ? comment le connaisseur peut-il envoyer du ciel en terre sa connaissance, qu'on appelle fils, pour y faire tout ce qu'on dit qu'il a fait ? et comment cette connaissance, qu'on appelle fils, peut-elle envoyer séparément d'elle-

même cet amour qu'on appelle St. Esprit? Les actions de ces trois personnes étant rapportées comme tout à fait différentes les unes des autres, cette observation doit en naître infailliblement. Enfin comment cette connaissance, qu'on appelle fils, a-t-elle pu prendre chair et figure d'homme, agir, souffrir, et mourir, séparément du connaisseur qu'on appelle père, et de son amour qu'on appelle St. Esprit? Dans quel endroit de la Ste. Ecriture a-t-on trouvé cette distinction de connaisseur, de connaissance et de l'amour qui en résulte, et que ces trois choses font trois personnes réelles et distinctes? Peut-on comprendre que la science, la connaissance, l'amour, la haine, les pensées, les désirs, enfin toutes les actions internes de l'homme, soient autant de personnes distinctes en lui? Les théologiens répondront à cela que tout ce qui est en Dieu est Dieu, et que c'est ce qui fait ces personnes. Je comprends bien tout ce qui est en Dieu est Dieu; mais je ne comprends pas que ces actions internes de Dieu fassent des personnes réelles et distinctes, autrement tous les attributs de Dieu feraient chacun une personne, comme sa science, sa justice, sa miséricorde, sa patience. Cela multiplierait bien davantage ces personnes divines, mais l'église sans doute ne s'en est pas encore avisée. Quand on nous donne pour réponse à toutes ces difficultés, que ce sont des mystères incompréhensibles, toutes les religions feront passer sous une pareille réponse les plus grandes extravagances. Dans la loi de nature et dans celle de Moïse, on ne s'était pas encore avisé d'un si beau mystère. On ne l'a sans doute enseigné que pour donner une divinité à J. C.

mais où en sont les preuves et les fondemens? Il faut avoir l'imagination bien forte pour inventer cette Trinité, et un esprit bien subtil pour former ces termes extraordinaires d'hypostase, et d'union hypostatique, qui surprennent et éblouissent le peuple crédule, et qui exigent cette foi aveugle pour un prétendu mystère, que ceux qui l'ont imaginé n'ont jamais entendu. Il y a plus: Dieu, quoiqu'en trois personnes, est indivisible. Donc s'il est vrai que Dieu se soit fait homme et soit mort pour nous, il faut que le père et le fils se soient fait hommes et soient morts de même. Tout ce qu'on dit pour les distinguer et les exclure de cette incarnation, sont de pures subtilités sophistiques, qui ne sont appuyées sur rien et qui ne satisfont nullement. Enfin supposant que Dieu se soit fait homme pour mourir et satisfaire Dieu de l'offense que l'homme lui avait faite; c'est donc Dieu qui, pour venger Dieu et le satisfaire, a fait mourir Dieu. Quelle absurdité! Que penserait-on d'un roi qui ayant été offensé par ses sujets, ferait mourir par la main des bourreaux son fils unique, ou pour mieux dire lui-même (car il n'y a point de distinction) pour réparation de cette offense, et exempter ses sujets de la punition qu'ils méritent. Cette offense venait, dit-on, de ce qu'Adam avait mangé d'une pomme que Dieu lui avait défendue. Voilà une terrible offense pour mériter que non-seulement Adam, mais encore toute sa postérité qui en était innocente, en fût punie si grièvement jusqu'à l'infini. Il s'est commis une infinité de crimes bien plus atroces; et il s'en commet tous les jours, et pour

lesquels Dieu n'inflige point de punition si cruelle et si générale. Adam seul devait porter la peine de son crime.

CHAPITRE XIII.

Du péché originel.

DIEU est trop juste pour punir les enfans du péché de leurs pères. Il le dit lui-même dans l'Ecriture, Deut. chap. 24. v. 16. En effet il n'y aurait point de péché, s'il n'y avait point de loi, dit St.Paul. Or, continue-t-il, comment saurait-on qu'il y a une loi, si on ne l'a point apprise? je demande sur ces passages, qui sont de l'Ecriture, comment les enfans auxquels Dieu n'a rien prescrit avant leur naissance, peuvent être coupables?

Les hommes jugent toujours de Dieu par eux-mêmes; ils n'ont d'autres voies que la douleur, pour punir ceux qui les offensent, ils croient donc que la douleur est une punition. Ainsi comme ils sentent qu'ils souffrent, ils se persuadent qu'ils ont commis quelque crime qui leur a attiré leurs souffrances; et parce qu'ils éprouvent qu'on souffre avant que d'avoir été en état de faire aucune action, et que par conséquent on n'a pu mériter la souffrance soi-même, ils se figurent que c'est quelqu'autre qui l'a attirée sur eux, et ne croient personne plus propre pour cela que le père de tous les hommes. Ils trouvent ainsi, en remontant, la source de leur

misère ; ils sont tellement accoutumés à ces conséquences, que lorsqu'ils voient une famille malheureuse, ou par la perte du bien, ou par quelques maladies qui se perpétuent de père en fils, ils regardent ces accidens comme des effets de quelque péché particulier, de quelque bien injustement acquis ou retenu ; ainsi comme ils se voient tous sujets à des maux généraux, au froid, au chaud, et à la mort, ils se sont imaginés que leur père commun leur avait attiré ces châtimens. Ils ne se sont pas contentés de dire en général, que leurs pères avaient péché : ils ont voulu déterminer en particulier la qualité de l'offense, et comme l'erreur ne se soutient pas, les uns ont dit que le premier père qui s'appelait Adam, Gen. chap. 3. avait mangé d'une pomme contre l'ordre de Dieu. D'autres ont dit qu'il s'appelait Prométhée, et qu'ayant volé le feu du ciel, les dieux avaient envoyé Pandore avec une boîte pleine des maux dont nous nous plaignons. Ceux qui ont quelque connaissance de l'antiquité, et qui ne se laissent point prévenir, conviendront que les payens n'ont pas pillé les Juifs en ce point. Les livres des Juifs n'ont été connus des payens qu'après la version des Septante ; on peut même assurer qu'ils le furent fort peu alors. Le défaut d'impression ne rendait pas les livres fort communs, sur-tout quand ils étaient en un si gros volume que la Bible. Or il est certain que la fable de Prométhée était répandue dans le paganisme avant la version des Septante. Les auteurs grecs les plus anciens en font mention. La douleur pourtant n'est pas une punition : si la douleur était

une punition, il ferait de la justice de Dieu que cette punition fût égale dans tous les hommes, parce qu'ils ont tous péché en lui également. On ne faurait pourtant difconvenir de l'inégalité de la punition, même dans les enfans. Les uns naiffent aveugles et muets, les autres boîteux; non-feulement les maux du corps font bien différens parmi les hommes, mais encore la concupifcence et l'ignorance. Ainfi, ce qui eft une punition du même péché eft parmi nous d'un degré bien différent. Si la douleur était une punition, le plaifir devrait être une récompenfe, ce dont on ne convient pas. D'où viennent le plaifir et la douleur ? il n'eft pas difficile de le deviner. La douleur eft un avertiffement que nous donne l'auteur de la nature pour nous faire éviter par fentiment, c'eft-à-dire par la voie la plus courte, ce qui pourrait nuire à notre corps. Quand nous fommes auprès du feu, il nous faudrait faire de grands raifonnemens pour favoir s'il nous eft contraire, ou s'il ne l'eft pas. Il nous faudrait connaître la nature du feu et la difpofition actuelle de notre machine. Il faudrait avoir des yeux plus perçans que ceux que nous avons. Le fentiment termine toutes ces difcuffions. Quand nous avons froid, le feu donne à notre fang le mouvement qui lui convient : nous nous plaifons alors à nous y arrêter. Si nous avons chaud, le feu, en augmentant le mouvement de notre fang, nous incommode; nous le fuyons et tout cela machinalement, par le plaifir et par la douleur. Le plaifir eft auffi utile que la douleur, foit pour notre propre confervation, foit pour celle de la fociété. Il eft

certain que notre conſervation particulière, et celle de la ſociété en général, ſont les deux pièces mouvantes, pour ainſi dire, de tout ce qui ſe paſſe dans le monde par rapport à nous. Mais pour ne pas entrer dans une autre queſtion, combien feſons-nous de choſes utiles à la ſociété, que nous ne ferions pas ſans le plaiſir ou la douleur. La douleur que cauſe le mépris, le plaiſir qu'excite la louange procurent mille biens à la ſociété. C'eſt la douleur encore un coup qui nous approche du feu, quand cette approche eſt néceſſaire ; c'eſt le plaiſir qui nous y retient après nous y avoir conduits. C'eſt la douleur et le plaiſir qui nous font prendre notre nourriture. Enfin un peu de méditation nous fera comprendre que le plaiſir et la douleur ne ſont ni une récompenſe, ni une punition, et que l'auteur de la nature ne pouvait trouver une voie plus courte pour nous faire éviter le mal et pour nous porter au bien, non-ſeulement par rapport à nous, mais par rapport à toute la ſociété. Ce qui nous doit faire voir que nous agiſſons bien plus machinalement que nous ne penſons. Les déſordres de la nature et la réforme que Dieu y aurait apportée, marquerait une imperfection en Dieu. On ne réforme, je le répète, que ce qui eſt mal fait, et Dieu eſt incapable de mal faire. L'homme n'eſt point corrompu ; on ne ſaurait ſoutenir qu'il l'eſt ſans attaquer la ſageſſe et la puiſſance infinie de ſon auteur. L'homme eſt tel qu'il eſt par ſa nature. La nature eſt l'ordre que Dieu a établi, qui par conſéquent ne ſaurait être mauvais. On ne pourrait réformer l'homme

ſans

ſans tomber dans de grands inconvéniens. La terre ſerait-elle ſuffiſante pour contenir tous les hommes, s'ils ne mouraient pas ? Eh ! que deviendrait chacun de nous en particulier ? Déſabuſons-nous ; la mort eſt néceſſaire pour l'ordre de la nature, et ce n'eſt point un ſi grand mal qu'on le penſe. Dieu ſait ce que nous devenons : nous contribuons à l'ordre de l'univers. Ce qu'il y a de bien aſſuré, c'eſt que nous ne ſerons point changés en tiſons d'enfer. Dieu eſt tout-puiſſant, mais ſa toute-puiſſance n'a pas pour objet de faire des contradictions. Or, ſelon la nature de la matière, l'homme doit être tel qu'il eſt, et n'a jamais été autrement. La nature de la matière a été déterminée avant le prétendu péché de l'homme, et cette nature de la matière n'eſt telle que par la volonté de Dieu. Ainſi l'homme n'eſt tel qu'il eſt que par la nature de la matière. En effet, la matière eſt diviſible et impénétrable. Le moins ſolide eſt ſéparé par le plus ſolide. Toute matière eſt ſujette aux règles du mouvement. L'homme eſt donc eſſentiellement mortel, parce qu'ayant un corps, il eſt diviſible ; et il eſt faux que le péché ait cauſé la mort de l'homme, et les autres inconvéniens dont nous nous plaignons. Si nous voulions faire de ſérieuſes réflexions ſur l'état où nous nous trouvons, nous verrions que tous nos malheurs prétendus ne dépendent que de nôtre imagination. Nous voulons dominer ſur les autres, et nous nous croyons malheureux quand nous n'avons pas ce qui nous élève. Pour cela, il faut des richeſſes ; nous nous regardons comme infortunés quand nous en manquons. La différence

des visages, qui contribue tant à l'ordre de l'univers, et qui est d'un si grand secours dans la société, serait une punition et une suite du péché originel, si les choses qui ne nous plaisent pas ne venaient que par punition; car on se plaint souvent de n'être pas fait d'une certaine façon. D'où nous pourrait venir notre prétendue inclination au mal, qu'on nous dit être une suite du péché de notre premier père? ou elle nous vient de Dieu, ou de nous-mêmes, ou des autres créatures. 1°. Elle ne saurait venir de Dieu, parce que Dieu ne fait rien de mal. On ne saurait dire que Dieu nous a donné cette inclination pour nous punir de la désobéissance de nos pères; un tel penchant serait une plaisante punition, non-seulement parce que nous avons du plaisir à la suivre, mais encore parce que Dieu ne saurait nous punir en nous donnant une mauvaise inclination. Quelle idée serait-ce donner de Dieu! 2°. Elle ne saurait venir de nous-mêmes; nous ne pouvons ni nous créer, ni nous donner des inclinations, ni nous défaire absolument de celles que nous avons. Si nous avions un tel pouvoir, nous nous réformerions à notre gré; enfin si elle venait de nous, elle ne se trouverait pas dans tous les hommes. 3°. Les créatures peuvent bien être l'occasion qui nous détermine à réduire nos facultés en actes; mais comme elles sont hors de nous, elles ne nous peuvent donner ni facultés ni inclination. Nous n'avons donc point de mauvaises inclinations; tous nos penchans sont bons, parce qu'ils viennent de Dieu. Nous en fesons quelques mauvais usages par rapport aux créatures; mais les circonstances qui font trouver ces usages mauvais,

ne changent rien au fond de ce que nous appelons mauvais penchant. C'eſt un inſtinct que Dieu nous a donné, qui donne le branle à tout ce que nous feſons, ſoit pour notre propre conſervation, ſoit pour celle de la ſociété. On remarque dans les animaux de toute eſpèce ce même penchant qu'on dit être mauvais en nous. Ils portent donc avec nous la peine de nos crimes. Il eſt déraiſonnable de prétendre que parce qu'on s'imagine que l'homme eſt le chef des animaux, ceux-ci ont dû reſſentir les effets de ſa mauvaiſe conduite. La nature, quand on l'interroge, nous fait ſentir le ridicule d'une imagination ſi groteſque. Les animaux ont donc été bien étonnés de voir changer tout d'un coup l'ordre de l'univers ; car ils ont été créés avant nous. Les animaux, au contraire, ne devaient jamais ſe reſſentir de la faibleſſe de l'homme ; et celui-ci aurait été bien plus puni s'ils les eût vus exempts de ſes maux. Dieu étant tout-puiſſant, peut faire tout ce qu'il y a de meilleur et de plus avantageux pour nous, puiſqu'il eſt infiniment bon et infiniment ſage. Ce que notre imagination trouve mal, eſt bon et très-ſagement ordonné. Connaiſſons mieux le Seigneur, nous en eſtimerons plus ſon ouvrage ; il eſt de l'infinie bonté de Dieu de n'avoir pas mis l'homme dans une ſituation où il put l'offenſer et ſe perdre. Qu'eſt-ce que la nature corrompue ? eſt-ce qu'elle eſt dans un autre état qu'elle a toujours été ? les offenſes, les règles déterminées au moment de la création ont-elles pu changer ? Si l'homme aime à ſentir et à être agréablement remué, c'eſt parce que telle eſt ſa

nature, et non un effet du péché. Comment Adam aurait-il eu du plaiſir à manger de la pomme, s'il n'avait été tel par ſa nature, que cette manducation put lui plaire et le déterminer ? Julien l'apoſtat ne règne que deux ans ; ſa fin prématurée eſt regardée comme une punition de Dieu, de ce qu'il voulait détruire le chriſtianiſme. Jovianus lui ſuccède ; il commence, à ſe porter avec zèle à la deſtruction du paganiſme, et à l'établiſſement de la religion chrétienne ; et cependant il ne règne que ſept mois. Aſſurément un tel homme était néceſſaire au monde pour l'établiſſement du chriſtianiſme. Eſt-ce une punition ? eſt-ce une récompenſe ? ce ne peut être une punition, puiſqu'il ne fesait que le bien, et on ne punit que le mal ; ce ne peut être une récompenſe, puiſqu'il n'a pas achevé ſon ouvrage. Zoſime remarque que quand Théodoſe déclare au ſénat romain que le fiſc était trop chargé des dépenſes qu'il fallait faire pour les ſacrifices, les anciennes cérémonies ceſſèrent ; mais toutes ſortes de malheurs fondirent ſur l'Empire romain. C'était une fauſſe religion ; il fallait apparemment que ce fuſſent les démons qui ſe vengeaient d'être mépriſés. Cependant ſelon l'Ecriture, les démons ne peuvent cauſer aucuns déſordres que par l'ordre de Dieu ; le leur aurait-il donc ordonné ? Si rien n'arrive que par les règles déterminées du mouvement ; ſi le corps de l'homme ne ſe remue que conformément à ces règles, comment Dieu peut-il nous punir ? pouvons-nous ne pas le ſuivre, *in ipſo vivimus, movemur et ſumus.* Comment nous jugera-t-il ? c'était donner à l'homme des

armes pour se tuer, que de lui donner une liberté telle qu'il pût offenser Dieu. Dire que le péché d'Adam était nécessaire pour un plus grand bien, c'est faire dépendre Dieu de quelque autre chose que de lui-même. Pourquoi le tonnerre ne tombe-t-il pas sur les impies ? pourquoi n'inspire-t-il pas une fois la terreur aux méchans, en exhalant des flammes brûlantes du corps d'un scélérat ? Pourquoi le tonnerre tombe-t-il dans les déserts, sur une église, sans aucun autre but que de frapper inutilement ? Est-ce pour exercer les bras de Jupiter ? d'où vient que dans le calme il est dans l'impossibilité de lancer le tonnerre ? est-ce qu'il a besoin de nues pour y placer son tribunal de justice, et pour s'approcher de la terre ? pourquoi précipiter ses feux dans la mer ? les flots sont-ils criminels ? quel démêlé peut-il avoir avec les poissons ?

CHAPITRE XIV.

De l'idée que nous devons avoir de Dieu, et qu'il n'a point révélé aux hommes un culte particulier dont il eût voulu être honoré.

MA raison me dit que Dieu est le plus parfait de tous les êtres. Il doit contenir éminemment toutes les perfections que nous observons dans toutes les créatures, puisque lui seul peut être l'auteur de ces perfections. Mais prenons garde de nous tromper, quand nous attribuons à Dieu des

perfections qui ne sont perfections que par rapport à nous. Les hommes considèrent ordinairement Dieu comme un grand roi, comme un père, comme un grand juge, comme un homme puissant: toutes ces comparaisons ne peuvent être que défectueuses. Dieu est infiniment au-dessus de ce qui convient à l'homme. Quand les hommes considèrent Dieu comme créateur, ils disent qu'il fait tout pour sa gloire, *ad majorem Dei gloriam.* Cependant l'idée de la gloire ne saurait convenir à Dieu. La gloire suppose nécessairement du rapport; c'est-à-dire que la gloire n'existe que dans l'imagination des autres. Chercher à s'acquérir de la gloire, c'est chercher à paraître grand dans l'imagination des autres. Ainsi la gloire, quelque sens qu'on puisse lui donner, ne saurait jamais convenir à Dieu, qui est infiniment au-dessus de l'imagination des créatures. Il est donc absurde de dire que Dieu récompense dans le ciel pour faire éclater sa bonté, qu'il punit dans l'enfer, pour manifester sa justice. Quels sont les spectateurs desquels Dieu cherche à s'attirer l'estime, soit lorsqu'il récompense, soit lorsqu'il punit? On ne saurait dire que Dieu agit pour faire éclater quelques-unes de ses perfections sans dire qu'il cherche l'admiration d'un être égal à lui. C'est ainsi que, sans s'en apercevoir, on avance que Dieu n'a pas été toujours heureux, puisqu'il y a eu une éternité, où il n'a pas eu la satisfaction de faire éclater son mérite infini: car avant la création du monde il n'était qu'avec lui-même. C'est un principe de religion, qu'on ne doit point agir dans le doute; ainsi quand je ne suis pas assuré que la religion de mes pères est véritable ou

fauſſe, je ne dois nullement m'expoſer à rendre un culte à Dieu, que peut-être il abhorre, et que la bonne foi n'excuſe pas en matière de religion; les Mahométans ſont coupables d'être Mahométans, comme les chrétiens ſont peut-être coupables d'être chrétiens. Qu'on ne me diſe donc pas qu'on ne riſque rien de ſuivre la religion de ſes pères; peut-être qu'on riſque tout. Je ne dois pas aſſurer qu'une telle religion en particulier ſoit véritable, avant que d'en être dûment convaincu.

On peut conſidérer les créatures par rapport à Dieu et par rapport à elles-mêmes. Toutes les créatures ſont bonnes par rapport à Dieu: *vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valdè bona;* elles ſont dans une dépendance entière à ſon égard. On ne ſaurait concevoir qu'il ſe paſſe quelque choſe dans le monde qui ſoit contraire à la volonté de Dieu, et aux règles qu'il a établies dans la création, et dont tout ce qui arrive n'eſt qu'un enchaînement et une ſuite. Rien par conſéquent ne peut être mauvais par rapport à Dieu. Il n'a rien à punir ni à récompenſer. On ne punit que le mal, il ne ſaurait y en avoir par rapport à Dieu; on ne récompenſe que le bien, et il ne ſaurait ſe trouver dans le monde d'autre bien que celui dont Dieu eſt l'auteur. Il n'y a donc point de punition à craindre, ni de récompenſe à eſpérer de la part de Dieu; il n'y a donc point de religion.

En conſidérant les créatures par rapport à elles-mêmes, on trouvera que, ſous différentes rélations, elles peuvent ou ſe nuire ou ſe faire plaiſir. De certaines choſes conviennent à la nature de l'homme, d'autres lui nuiſent; ainſi

les créatures intelligentes doivent être portées, par la crainte de la punition, à ne pas se nuire mutuellement; et on doit même, par la récompense, les exciter à s'être utiles les unes aux autres, parce qu'elles peuvent se nuire réciproquement à cause de leurs différentes situations et de leurs natures particulières. Or comme il n'y a rien qui nous intéresse tant que notre propre conservation, et que par les règles de l'auteur de la nature, la douleur nous éloigne de ce qui nous nuit, et le plaisir nous fait approcher de ce qui nous convient, nous devons par la douleur que cause la punition, et par le plaisir que cause la récompense, exciter dans les créatures sensibles tous les mouvemens qui nous conviennent. C'est par cet art qu'on dresse les animaux à faire tant de choses surprenantes. Les rois qui ont gardé une semblable conduite, ont toujours enrichi leurs états de mille nouvelles inventions; tout a fleuri de leur temps.

Une vipère qui blesse un homme, ou le lion qui le mange dans une forêt ne saurait offenser Dieu. Ces animaux ne nuisent qu'à l'homme; qu'il se venge donc d'eux, qu'il les punisse, qu'il les détruise, s'il le peut. Ils sont mauvais par rapport à lui; mais ils sont bons par rapport à Dieu. Aussi a-t-il donné à toutes les créatures des armes naturelles pour se défendre contre celles qui pourraient lui nuire. Un voleur nuit à la société, il détruit l'ordre et la sureté qui doit se trouver parmi les hommes : c'est une vipère qui les blesse. Que les hommes le punissent donc! qu'ils le retranchent de la société, comme une machine mal réglée;

mais le créateur qui l'a fait n'a rien à punir en lui. Nous n'agiſſons, encore un coup, que par des règles déterminées du mouvement. Nos muſcles ſont déterminés à ſe mouvoir par des cauſes qui ne dépendent pas de notre caprice, quelques illuſions que le vulgaire ſe faſſe ſur ce point : et Dieu n'aurait pas plus de raiſon de nous punir d'avoir volé, que d'être devenu fou. Car l'auteur de la nature qui a tout créé, a laiſſé la puiſſance à l'homme de ſe l'acquérir, puiſqu'il a fait ces choſes pour ſon utilité et qu'il a mis en lui le plaiſir et la douleur, afin que les objets qui l'entourent lui deviennent intéreſſans. Ainſi un voleur, fait le bien et le mal; le bien par rapport à lui, le mal par rapport aux autres, et rien par rapport à Dieu. Ce ſont les hommes qu'il offenſe, et non pas Dieu, et c'eſt à eux à le punir puiſqu'il les a offenſés, et qu'il pèche contre les règles qu'ils ont établies entre eux; mais Dieu n'a rien à punir en lui. Les hommes veulent toujours juger de Dieu par eux-mêmes; ils puniſſent et ils croient que Dieu punit et récompenſe de même. Il paraît, au contraire, être de la nature de Dieu, et une véritable perfection en lui, que d'être hors d'état de faire ni l'un ni l'autre. Sous un être infini et tout-puiſſant, il ne doit ſe faire que ſa ſeule volonté, de laquelle Dieu n'a aucun compte à nous rendre, et qu'il eſt impoſſible que nous connaiſſions jamais; Dieu n'a que lui-même à punir et à récompenſer.

Il eſt de l'eſſence de Dieu de faire ce qu'il y a de plus parfait; or comme c'eſt une imperfection que de pouvoir offenſer Dieu, il était de la bonté et de la ſageſſe

de Dieu de mettre l'homme dans une ſituation à ne pouvoir l'offenſer pour ſe perdre ; il ne faut pas douter que Dieu ne l'ait fait. Si Dieu avait exigé de nous un culte dont il voulût être honoré, il l'aurait révélé dès le commencement. C'eſt une ridiculité que Dieu ſe ſoit manifeſté de différentes manières, en divers temps, qu'il ait traité les hommes en eſclaves dans l'ancienne loi, et qu'il les traite en enfans dans la nouvelle. C'eſt l'imagination des hommes qui varie, mais Dieu ne change point et n'a jamais changé. Il eſt abſurde de dire que Dieu ait permis de certaines choſes en divers temps, *ob duritiem cordis*, et qu'il ſe ſoit aviſé de les défendre dans d'autres. Les hommes ont toujours été les mêmes; on dit tantôt qu'ils ſe ſont pervertis de plus en plus, et tantôt on les regarde comme plus parfaits que les anciens. On veut qu'il ait été permis aux anciens de répudier leurs femmes, *ob duritiem cordis*, et l'on veut que les Phariſiens du temps de J. C. et les Juifs alors ſi imparfaits n'aient pas eu beſoin de cette condeſcendance ; ils étaient donc plus parfaits que leurs pères. Tant il eſt vrai que c'eſt le propre de l'erreur de ſe démentir.

Il y a des philoſophes qui prétendent que nous voyons tout en Dieu, qu'il nous a donné des idées innées des premiers principes, et que ce n'eſt que par cette raiſon que tous les hommes de l'univers conviennent que le tout eſt plus grand que la partie. Je ne veux pas réfuter ici cette belle imagination. Je ne veux pas leur demander pourquoi il faut tant d'attention pour de certaines choſes, et pourquoi il n'en faut point pour d'autres ? Je n'inſiſterai non plus

ſur ce que tous les hommes ne voient que très-peu de choſes de la même manière. Si c'eſt en Dieu qu'un Mahométan de bonne foi voit que ſa religion eſt véritable, d'où vient que ſouvent après une longue et ſincère attention de part et d'autre, on ne laiſſe pas de penſer diverſement? Mais je leur demande d'où vient que Dieu ne nous a point donné l'idée innée d'une certaine religion? était il plus néceſſaire de nous apprendre que le tout eſt plus grand que ſa partie? Les ſens et l'expérience ne nous l'auraient-ils pas appris? Le mérite de la foi ſerait le même; la certitude de la révélation ne ſaurait que l'augmenter. Il s'agirait toujours de croire et de pratiquer, car je ne demande pas que Dieu nous donne une idée de la ſubſtance des myſtères, ni qu'il nous les explique; c'eſt alors qu'il n'y aurait plus de foi; mais je demande ſeulement qu'il nous donne une certitude de ſa révélation. Dieu eſt trop juſte et trop bon pour ne pas l'avoir fait, s'il y avait dans le monde quelque véritable religion. La croyance d'un Dieu n'eſt nullement l'effet du haſard ni de la politique, et encore moins de l'ignorance, puiſqu'elle ſe trouve dans tous les hommes. Tels ſeraient tous les articles de la religion, que Dieu aurait révélée.

Il ne convient pas à la ſageſſe et à la bonté de Dieu d'exiger de l'homme plus qu'il n'eſt capable de faire, c'eſt-à-dire au-delà de ſes plus grands et de ſes plus ſincères efforts. Or s'il y a des hommes qui ſoient ou qui aient été dans une véritable impuiſſance de s'aſſurer de la révélation, c'eſt une preuve certaine qu'il n'y en a point. Nous n'avons que deux voies pour

connaître la volonté de Dieu, la raifon et la révélation. D'où vient que la raifon eſt plus ou moins dans tous les hommes, et qu'il y en a tant qui ignorent la révélation, qu'il n'y en a eu même que fort peu qu'on nous dit en avoir été les témoins ? c'eſt qu'effectivement il y a une raifon, et qu'il n'y a jamais eu de révélation.

On croit agir volontairement lorfqu'on agit dans la paſſion ; on croit penfer avec liberté quand on rêve. Un fou croit faire librement ce qu'il fait, et nous croyons agir librement dans nos actions ordinaires ; cependant un certain mouvement de liqueur, une certaine difpofition des organes fait un homme fou, un homme paſſionné, un homme fage ; la nature eſt uniforme. Suppofer l'homme libre et dire, qu'il fe détermine par lui-même, c'eſt le faire égal à Dieu ; c'eſt faire ce que Dieu même ne peut pas faire. La détermination eſt une action ; or fi l'homme pouvait fe déterminer par lui-même, il pourrait donc agir par lui-même : il ferait Dieu et pourrait créer. Pourquoi l'homme ne pourrait-il fe déterminer qu'en certaines actions ? L'homme doit agir d'une manière générale et uniforme, c'eſt-à-dire que fes actions doivent avoir la même caufe. S'il fe fait en lui quelques actions machinales, elles fe font toutes machinalement ; et s'il s'en fait quelques-unes librement, elles fe font toutes librement. La volonté de l'homme ne veut que parce qu'elle eſt déterminée ; il faut qu'elle fente l'impreſſion du bien et du mal. L'horloge ne va que felon qu'elle eſt montée. Dirons-nous que nous ne devons pas monter l'horloge ? Ainfi quoique l'homme n'agiſſe

que selon qu'il est déterminé, il faut pourtant monter l'homme, le déterminer selon nos intérêts, étudier ce qui le détermine ; la crainte du châtiment l'empêche de voler, les récompenses l'invitent à bien faire. La nature est uniforme dans l'univers ; tout est sujet ici-bas à la même vicissitude. Les feuilles tombent, les hommes meurent.

Il y a trois objets de la religion : Dieu, nous-mêmes, et le prochain. Dieu est proprement le seul et vrai objet de la religion ; les autres le sont de la société. Quand je veux détruire la religion, je veux seulement détruire un culte que Dieu n'a pas révélé, et qu'il n'exige point de nous par rapport à lui. Mais je ne trouve pas mauvais que la religion subsiste par rapport à nous et au prochain. Pour lors c'est la morale de la société.

Il y a des choses que nous ne connaissons que par des idées que j'appelle idées de ressemblance. Ainsi avant que d'avoir été à Rome, je ne connais Rome que par une idée de ressemblance, et parce que je connais d'autres villes et d'autres édifices. De même nous ne connaissons Dieu que par une idée de ressemblance. Tout est rapport ; la victoire est bonne et mauvaise ; un bourreau est bon et mauvais. Combien de familles perdues et désolées chez nos ennemis, du même accident qui nous fait faire des feux de joie !

S'il y a un Dieu, dit-on, il doit y avoir un culte. Le monde n'est pas éternel ; il y a eu un Dieu, et point de culte. Les bêtes ne rendent aucun culte à Dieu. Si l'homme n'était pas, il y aurait un Dieu, des créatures, et point de culte. Si la religion chrétienne avait trouvé les hommes dans l'état de la raison, il y aur..it

bien lieu de s'étonner qu'elle se fût établie ; mais elle les a trouvés dans des erreurs encore plus grossières ; une erreur a fait place à une autre. Quand on connaît l'homme et les passions qui l'agitent, rien ne surprend en lui ; il est susceptible de nouveauté ; il l'embrasse bien souvent sans raisonner, et seulement parce que la nouveauté lui plaît. Ceux qui entendirent prêcher les apôtres avaient une grande pente à la crédulité. Les stoïciens croiaient aux oracles et aux songes. Le grand Crispe ne retranchait de sa croyance aucun des points qui entraient dans celle de la moindre femmelette.

La religion chrétienne nous donne une fausse idée de Dieu, car la justice humaine est une émanation de la justice divine, et doit être en soi de la même nature. Or, selon la justice humaine, nous ne saurions que blâmer la conduite de Dieu envers son fils, envers Adam, envers les peuples à qui on n'a jamais prêché, envers les enfans qui meurent avant le baptême. Aussi anciennement les chrétiens savaient tromper Dieu en se fesant baptiser le plus tard qu'ils pouvaient : le baptême effaçant tous les péchés, ils allaient droit au ciel ; c'était, en vérité, un fort plaisant moyen d'attraper Dieu. La religion payenne a été contredite par d'habiles payens : de même la religion chrétienne par les chrétiens, mais on les a appelés impies, ou du moins hérétiques. Dieu n'est point l'homme ; l'homme serait plus noble que Dieu, puisque Dieu serait pour lui. L'homme n'est point pour Dieu, parce que Dieu n'a besoin de rien. L'homme a été fait parce que Dieu a voulu le faire.

Trois chofes font voir la fauffeté de la religion. 1°. La fauffeté phyfique, fur laquelle elle eft fondée. 2°. La fauffe idée qu'elle donne de Dieu et de la liberté de l'homme. 3°. Le peu de rapport entre les moyens qu'elle nous prefcrit et la fin de ces moyens. Si les hommes ne favaient point écrire; s'ils ne s'étaient pas avifés de ce moyen qu'ils n'ont pas toujours eu, et que Dieu ne leur a pas appris, comment fauraient-ils les points de la religion? peut-on concevoir que Dieu faffe dépendre la religion d'un art qui n'a pas toujours été, qui n'eft pas auffi ancien que la religion, et qui eft encore inconnu à une infinité de peuples. N'y ayant que ce feul moyen pour apprendre la religion, comment un fourd de naiffance peut-il l'apprendre? puifqu'il n'a point de religion, il eft donc damné éternellement; car felon la religion chrétienne, nous fommes obligés de croire qu'un homme fans religion eft damné; et fi nous ne le croyons pas, nous ferons damnés nous-mêmes. Quelle injuftice! Le feul doute d'un homme de bonne foi eft une preuve qu'il n'y a point de religion.

L'état de faibleffe où nous voyons que l'homme fe trouve dans les derniers inftans de fa vie, nous fait dire qu'il ne peut plus agir, et par conféquent qu'il ne peut plus mériter, et comme nous le croyons immortel, nous difons qu'il va fubir fon jugement. Les remords ne prouvent ni la divinité ni la religion. Les remords ne font qu'un fentiment intérieur. Or nos fentimens intérieurs ne prouvent rien, finon que nous fentons et que nous fommes. Le remords ne vient que du préjugé. Si nous étions exempts

de préjugés, nous ſerions exempts de remords. Les remords ne viennent que de l'éducation et d'une diſpoſition particulière de nos organes. Si les remords provenaient d'une autre cauſe, ils feraient les mêmes dans tous les hommes ; et pour les mêmes faits, s'ils étaient une preuve de quelque choſe exiſtante hors de nous, indépendamment de nous. Or les uns ont des remords à faire une choſe que les autres font ſans peine. Par exemple, un chrétien n'aurait aucun remords d'avoir foulé aux pieds l'image de Mahomet, et il en aurait un très-grand d'avoir foulé aux pieds le crucifix ; de même que le Turc n'aurait aucun remords d'avoir foulé aux pieds un crucifix, et il en aurait un très-grand d'avoir foulé aux pieds l'image de Mahomet, parce que l'un croit en J. C. l'autre croit en Mahomet. Les remords ne proviennent donc que du préjugé : on n'a point de remords à la guerre de ſe tuer les uns les autres ; enfin le remords ferait en tout temps le même, avant l'action comme après l'action ; ce qui n'eſt point. Mais quand notre machine eſt épuiſée des eſprits qui l'agitaient dans la paſſion, alors les anciennes idées ſe réveillent et font très-facilement cette impreſſion, qu'on appelle les remords,

CHAPITRE XV.

Que la religion n'eſt pas néceſſaire pour la ſociété civile, qu'elle tend à la détruire, et qu'elle retient dans des bornes légitimes moins de perſonnes qu'on ne penſe.

Si la religion était néceſſaire dans le monde, et que chacun fut obligé de vivre dans celle où il eſt né, il eſt ſur que Dieu en aurait donné quelques marques certaines et évidentes. La viciſſitude des choſes humaines, le changement de langue aurait porté la juſtice de Dieu à nous laiſſer une marque invariable de la vérité de la religion. Nous ne ſaurions deviner la volonté de Dieu, s'il ne nous la manifeſte clairement; et une des plus grandes preuves que Dieu n'a point révélé de religion, c'eſt que la religion a beſoin d'être prouvée. La religion n'eſt proprement que le culte que nous devons à Dieu, comme d'entendre la meſſe, de fréquenter les ſacremens, de croire la Trinité, l'incarnation, etc. La vie civile eſt très-indépendante de ce culte. Ainſi on peut remplir les devoirs d'un bon citoyen, d'un bon ami, d'un bon parent, en un mot d'un honnête homme, indépendamment du culte qu'on dit que nous devons à Dieu. Il eſt vrai que des gens qui, par intérêt, veulent que tout le monde s'acquitte envers eux des devoirs que la ſociété exige, ont lié ces devoirs avec ceux de la religion, et ont prétendu qu'une partie du culte divin conſiſtait à remplir les devoirs et les

obligations des citoyens. Ils multiplient ainsi les motifs qui nous portent à leur être utiles. Cette politique est judicieuse, quoique intéressée, mais elle n'est point véritable, parce qu'enfin il s'agit toujours de faire voir que Dieu a révélé que tel était le culte qu'il demandait de nous.

Si nous n'étions pas prévenus, nous verrions que la religion chrétienne est très-nuisible à la société civile. Il n'y a que ceux qui la pratiquent par ignorance, ou ceux qui ne raisonnent pas conséquemment, qui puissent s'en former une autre idée. Le mépris outré des richesses, que la religion chrétienne ordonne à ses sectateurs, détruit entièrement le commerce qui est l'ame de la société. Il suffit de vouloir devenir riche pour tomber dans les filets du démon, selon l'Ecriture : *qui volunt divites fieri, incidunt in laqueos diaboli.* C'est cependant ce désir qui lie les nations et les particuliers par un ordre admirable de la providence. Si vous ôtez ce désir à l'univers, dans quel assoupissement allez-vous le faire tomber ! La religion chrétienne blâme encore le désir de savoir, et toute sorte de curiosité ; dans quelle ignorance ce principe ne conduit-il pas ! Elle blâme encore tout penchant d'un sexe pour l'autre ; et si l'on ne peut pas se vaincre sur ce point, il faut se marier ou vivre dans un gémissement continuel : point de conversation, point d'entretien avec des personnes d'un sexe différent. Si on ne commet point d'offense dans ces entretiens, on s'expose toujours à en commettre ; *qui amat periculum, peribit in illo.* Ces entretiens ne sont donc permis qu'en des occasions extraordinaires. Combien

de conféquences contraires à la fociété civile ne tirera-t-on pas de ce principe ? combien de mariages mal affortis ? que dira-t-on même de l'auteur de la nature, de nous avoir donné lui-même un penchant qu'il devait condamner et punir ? peut-on regarder Dieu comme jufte après cela ? pourquoi nous donnait-il un tel penchant, s'il voulait nous empêcher de le fuivre ? peut-on le faire agir d'une manière fi peu fage ? Mais que dira-t-on fi l'on confidère que la religion chrétienne confidère le mariage comme un état d'imperfection en comparaifon du célibat ? qu'on life ce que difent St Paul et les pères fur ce point, on verra que les chrétiens devraient avoir honte de fe marier ; et que deviendrait la fociété civile fans le mariage ?

Enfin la religion chrétienne condamne tout ce qui fert à fatisfaire les fens, et ne veut pas que nous fuivions en rien notre volonté propre, comme la fource de tout mal. Les grandeurs font de véritables baffeffes ; tout ce qu'on appelle pompe du monde eft condamné par la religion, qui nous dit que tout ce qui eft dans le monde eft *concupifcentia oculorum*, *concupifcentia carnis*, *fuperbia vitæ*. Or qu'y a-t-il dans la fociété qui ne foit pas compris dans ces trois claffes ? Je fais que, par des diftinctions, dont on paye les efprits fuperficiels, on prétend juftifier la religion des reproches que je lui fais ici. La religion, difent-ils, ne blâme que l'attachement à la fcience, aux plaifirs, aux richeffes, aux grandeurs, fans blâmer toutes ces chofes en elles-mêmes. Mais, en vérité, fi l'on me défend le défir d'une chofe, comment la rechercherai-je ; et fi je

ne la recherche pas, que deviendra la société ? Mais il faut, dit-on, les rechercher pour l'utilité qu'on en retire, et non pas pour elles-mêmes. Sans examiner ſi ce dernier faux-fuyant n'eſt pas contraire à ſa doctrine, pourquoi donc la religion chrétienne me dit-elle que l'état le plus parfait eſt celui dans lequel on ſe prive entièrement de toutes choſes ? et pourquoi me dit-elle que je dois faire tout ce qui dépend de moi pour tendre à cette perfection, qui eſt auſſi ſpirituelle que Dieu même, qui a tout quitté en ce monde pour embraſſer la pauvreté ?

Ceux qui n'ont pas aſſez de forces en eux-mêmes pour ſe défaire de leurs préjugés, et qui, ſans examiner les principes, les ſuppoſent véritables, tirent de grandes conſéquences de la morale de la religion, quand ils ont l'eſprit juſte. Ils embraſſent la vie monaſtique, c'eſt-à-dire qu'ils ſe ſéparent entièrement de la ſociété civile. Leur conduite eſt très-blâmable, ſi on raiſonne ſelon l'ordre de la nature et de la ſociété ; elle eſt très-régulière ſelon les principes de la religion chrétienne. Celle-ci défend de ſuivre ſa propre volonté : ils font vœu d'obéiſſance. Elle défend les plaiſirs ſenſuels, ſur-tout ceux que le divin auteur excite lui-même par l'impreſſion qu'un ſexe fait ſur l'autre, ſoit par la ſimple préſence ou par une union plus étroite : ils font vœu de chaſteté, et ils détruiſent même quelquefois leur propre corps par des auſtérités criminelles. Elle défend l'amour des grandeurs, le déſir des richeſſes : ils font vœu de pauvreté. Quelle louange ne leur donne-t-on pas dans le

monde, fur-tout s'ils ont quitté de grands biens ou renoncé aux droits d'une naiſſance illuſtre pour embraſſer cet état ! Quoi de plus oppoſé à la ſociété civile ! La nature cède ainſi à l'imagination des hommes. Que des dames du monde aillent rendre viſite à une religieuſe, elles ſe regardent, elles rougiſſent de leur état, et la religieuſe s'applaudit du ſien ; et ſi par malheur une jeune fille d'un naturel ſuſceptible à ces ſottes impreſſions ſe trouve ſpectatrice de cette ſcène, elle s'applaudit d'être en état d'en faire autant, et quelquefois elle eſt aſſez folle pour le faire. Si vous ôtez de l'univers l'ambition, l'amour des richeſſes et du plaiſir, il ne faut plus demander quand eſt-ce que le monde finira ? vous en amenez la fin.

Les moines, ces prétendus pauvres volontaires, ne ſont pas ſeulement inutiles à la ſociété par la vie oiſive qu'ils mènent, mais ils lui nuiſent véritablement. Comme ils font vœu de pauvreté, et qu'ils ſe font nourrir par le public, pour la peine qu'ils prennent de ne rien faire, ils dérobent aux véritables pauvres ce que la ſimplicité du peuple leur donne en achetant avec les tréſors temporels des tréſors imaginaires d'indulgences. Ce qui fait voir l'illuſion qui ſe trouve dans cette conduite des moines, c'eſt qu'il ſemble que ceux mêmes, qui embraſſent cet état de bonne foi, ne faſſent vœu de pauvreté que pour être plus à leur aiſe, et pour poſſéder de plus grands biens. La plupart ſont logés magnifiquement ; les ordres anciens ont acquis de vaſtes poſſeſſions ; les pauvres hermites de l'ordre de St. Bruneau (c'eſt la qualité qu'ils prennent dans leurs contrats) ſont puiſſamment

V 3

riches, fans rien dire des religieux de S[t] Benoît, des Jéfuites, et des autres ordres dont le nombre eft infini; la plupart defquels, fous prétexte de religion, exercent une tyrannie honteufe et horrible fur le peuple ignorant et ftupide; et l'on peut dire qu'ils font autant ou même plus puiffans que les fouverains. L'inquifition en eft une preuve convaincante. Ainfi l'on peut dire que leur communauté en général ne pratique point le défintéreffement: nous le voyons par la mifère des particuliers; tandis que les moines s'enrichiffent en fefant vœu de pauvreté. Je ne défefpère pas qu'ils ne foient un jour maîtres du monde, fi cela continue; quel horrible aveuglement!

Tous les chrétiens doivent tendre à la perfection, dit J. C. Or puifque la virginité, felon la religion chrétienne, eft plus parfaite que le mariage, il s'enfuit que tous les chrétiens doivent tendre à la virginité; c'eft à quoi on les exhorte. Qui ne remarquera pas la fauffeté de ce principe fi contraire à la nature et au but que la raifon me dit que Dieu s'eft propofé en créant l'homme? Si toute la terre était chrétienne, et que tous les chrétiens fuiviffent ce principe, la fin du monde ne ferait pas éloignée. Cela ne tend-il pas à la déftruction de l'efpèce. Voyez les louanges qu'on donne à S[t]. Alexis, d'avoir abandonné fa femme le foir même de fes nôces et d'avoir mené une vie gueufe et inutile dans la maifon de fon père. On nous le donne pour un grand faint, qu'on nous propofe comme un exemple merveilleux à imiter. Que les chrétiens l'imitent, que deviendra la fociété? Le

peuple aime ce qui lui paraît au-dessus de la nature. On loue les vierges parce qu'on regarde communément cet état comme très-difficile et extraordinaire, on se figure qu'il est rare de s'y maintenir. Qu'il est opposé à la vie civile de vivre seul, de prendre sa nourriture par un trou, comme si elle venait du ciel, en un mot que la vie des moines nuit à la société! Si tous les hommes vivaient à part, sans aucune société et sans aucun commerce les uns avec les autres, il serait impossible qu'ils se fissent aucun bien. Or il est bien plus raisonnable de croire qu'en se rendant mutuellement service et en s'acquittant des devoirs de citoyen, on remplit beaucoup mieux le but pour lequel Dieu nous a mis au monde. Ainsi, à le bien prendre, l'état monastique est l'état le plus imparfait de tous les états. Le peuple en juge autrement, il n'envisage que la peine qu'il coûte de vaincre le penchant de la nature; il se trompe puisque ce penchant habituel est la marque que Dieu nous donne de sa volonté.

C'est se défier de la volonté de Dieu, et du soin qu'il prend de ses créatures, que de croire que les moines soient nécessaires pour prier Dieu pour les autres hommes; car outre qu'il s'en faut beaucoup que les moines prient toujours, ils sont hommes comme les autres; ils n'ont d'autre caractère spécial que celui que l'imagination leur attribue, et que leurs habits particuliers, d'ailleurs très plaisans, leur ont acquis; mais ils sont comme nous aux yeux de Dieu. Il est sans doute plus agréable à Dieu qu'on le prie soi-même que de le faire prier par autrui. Mais le peuple veut toujours juger de

Dieu comme d'un roi: les villes, les communautés donnent des penſions à de certains courtiſans pour les protéger auprès des ſouverains; le peuple tient la même conduite. Il prie ſur la terre les ſaints qu'il croit dans les cieux; il leur fait même des préſens, et il entretient encore les moines, parce qu'il ſe flatte que n'ayant d'autre emploi que celui de prier Dieu, ils s'en acquittent mieux que lui. Les rois ont des courtiſans et des miniſtres il fallait bien que les hommes en donnaſſent à Dieu.

La religion chrétienne nous détache trop de la félicité préſente; elle veut que nous rapportions tout à une félicité à venir, que nous ne connaiſſons pas. Or pour l'utilité de la ſociété civile, il faudrait ſe rendre heureux en ce monde, parce qu'il paraît, à la conduite de l'auteur de la nature, qu'il a eu en vue la félicité des hommes en général plutôt que celle de quelques particuliers. Nous devons tous entrer dans ce deſſein, en tâchant de nous rendre heureux mutuellement. Si nous obſervons bien ce qui ſe paſſe dans le monde, nous verrons que ce deſſein bien exécuté eſt une voie ſûre pour notre félicité particulière; l'auteur de la nature ſemble ne nous la donner qu'à ce prix. Ceux qui ne ſont bons que pour eux-mêmes ſont ordinairement miſérables. Cette miſère eſt un éguillon dont la providence ſe ſert pour les faire ſortir d'un état inutile à la ſociété Plus un état nous rend utiles, et plus il nous enrichit. L'amour de nous-mêmes, l'humanité, la nature enfin nous retient, et nous retiendra plus que la religion. Qu'on ſe conſulte: la vanité, les paſſions retiennent les hommes et les

portent à tout. Nous ne devons pas donner lieu au vulgaire de nous confondre avec les méchans. La religion eſt le tombeau de la raiſon; elle empêche de faire du progrès dans les ſciences : les Auguſtins, les Ambroiſes auraient été loin dans les ſciences ſans la religion. Enfin la religion tend à nous rendre malheureux dans ce monde, ſous les eſpérances d'une autre vie que celle-ci. En un mot, pour être bon chrétien, il faut être ignorant, croire aveuglément tout ce que nos paſteurs nous enſeignent, renoncer à tous les plaiſirs, aux honneurs, aux richeſſes, vivre ſeul dans un déſert, abandonner ſes parens, ſes amis, garder ſa virginité ; enfin faire tout ce qui eſt contraire à la nature; donner toutes ſortes de richeſſes aux moines, après cela vous êtes ſûr, à ce qu'ils vous promettent, d'aller droit au ciel.

CHAPITRE XVI.

De l'exiſtence d'un être ſuprême, et de la conduite qu'un honnête homme doit garder dans ſa vie.

Je ne ſaurais conſidérer la beauté, l'ordre et l'harmonie de toutes les parties du monde, ſans conclure que le monde, et les parties qui le compoſent, aient été arrangées par un être ſage et tout-puiſſant, quand même la nature ſerait éternelle. Combien de choſes merveilleuſes n'admirons-nous pas dans le monde? Le flux et le reflux de la mer,

la nature des corps fluides, la lumière, les couleurs, la circulation du sang, le jeu de chaque partie du corps des créatures animées, et le concert admirable de tout ensemble. Toutes ces choses épuisent l'esprit humain, avant qu'il en puisse imaginer la véritable cause. S'il faut tant d'esprit et d'attention pour les démêler, quelle sagesse a-t-il fallu pour les inventer!

Il n'y a pas une plante dont la structure ne soit un ouvrage admirable et qui ne demande plus de connaissance dans l'auteur. Peut-on après cela penser que l'univers soit une production du hasard? Qu'on le suppose éternel, si l'on veut; on n'évite point la force de cet argument. La conservation du monde est aussi difficile que sa production; le temps qui consume tout, l'action qui détruit continuellement les instrumens, dérangerait et détruirait enfin quelques ressorts, si une sagesse infinie ne veillait à tout et n'avait sagement pourvu à tous les accidens, et n'entretenait continuellement les mouvemens réguliers qu'elle peut seule avoir imprimés à la nature incapable d'elle-même de se mouvoir. Les astres que nous voyons, et leurs mouvemens continuels et réguliers ne nous convainquent-ils pas de la puissance et de l'existence d'un être suprême. Mais lorsqu'un esprit éclairé par l'astronomie parcourt attentivement l'exactitude et la régularité de ces vastes corps dans leurs révolutions, quelque système qu'il embrasse, il faut qu'il ait recours à une cause intelligente, de qui vient la régularité de la disposition et du mouvement. Le plus stupide des hommes est convaincu que tout effet a une cause, et qu'un

très-grand effet ſuppoſe une cauſe dont la vertu eſt très-grande. Le conſentement général s'oppoſe à toute exception à cet égard. On ne trouve aucun particulier qui ne reconnaiſſe une cauſe de toute choſe ; or la cauſe d'une choſe intelligente ne peut être qu'une intelligence parfaite. Un ouvrage d'une ſtructure où la diſpoſition des parties répond à une fin, eſt aſſurément l'effet d'une cauſe intelligente. Voilà donc un auteur intelligent reconnu. Le même ſens commun dicte qu'aucune cauſe n'a pu borner ni limiter la perfection de la cauſe; qu'elle eſt donc ſans bornes. Voilà l'auteur du monde reconnu pour un être infini; la ſageſſe, la bonté, la puiſſance, la juſtice, en un mot toutes les perfections ſont renfermées dans cet être infini; et il eſt difficile de concevoir qu'il ſoit infini et qu'il ne ſoit pas unique. C'eſt cet être ſuprême que j'appelle Dieu, lui qui nous donne, pour nous conduire, la raiſon qui ſe trouve dans tous les hommes. Tant que nous la ſuivrons ſans prévention, nous ne pourrons jamais nous tromper. Il eſt de la providence de Dieu d'en avoir uſé ainſi. Pourquoi donc ſoumettre cette lumière qui nous eſt naturelle, et qui par conſéquent ne nous vient que de lui, à l'injuſte tyrannie des hommes? Comment puis-je être ſûr du chemin que je dois tenir, en ſuivant les lumières d'autrui? Ma raiſon peut errer, j'en conviens, mais celle des autres hommes n'eſt-elle pas ſujette aux mêmes défauts? Un honnête homme ne doit pas donner ſon conſentement à un diſcours duquel il ne conçoit pas le ſens. Il faut auſſi qu'il prenne bien garde ſi ce qu'on lui dit s'accorde avec la

lumière claire et évidente de la raison. Car lorsqu'il conçoit que cela ne s'accorde pas, il est impossible qu'il s'y soumette, et qu'il puisse consentir à ce qui répugne à cette lumière. Quoiqu'il y ait beaucoup de choses au-dessus de notre raison, cependant nous ne voyons pas qu'elle choque aucun de ces principes clairs et évidens qui sont gravés dans notre esprit. Nous ne sommes pas capables de concevoir que la plus petite partie de matière puisse être divisée éternellement; cependant il s'en faut de beaucoup que cela soit contraire à notre raison, puisque c'est elle qui nous démontre que cela est ainsi, quoique nous ne comprenions pas comment cela se peut faire. Il y a d'autres choses qui sont directement contraires à ces principes évidens, et à ces notions claires que notre raison trouve dans sa propre nature: par exemple, qu'une partie soit égale au tout. Si nous admettions cette proposition, ce serait renoncer aux claires idées de la raison et de l'esprit, sur lesquelles la certitude de tout ce que nous savons ou que nous connaissons est appuyée, comme sur les premiers principes sans lesquels nous ne saurions avoir nulle assurance.

C'est par cette raison que nous concevons qu'il n'y a rien de plus difficile, que ce que Dieu a déjà fait dans la création du monde; d'où nous devons conclure que Dieu peut faire tout ce qui est possible; et c'est ce que nous devons entendre, lorsque nous disons que Dieu est tout-puissant. Mais il n'y a sans doute personne qui voulût soutenir que Dieu pût faire des choses qui impliquent contradiction en elles-mêmes, ou qui sont formel-

lement contraires à sa nature et à ses attributs. L'immutabilité du conseil de Dieu est une suite nécessaire de sa sagesse. Quiconque change de dessein, ou se repent de quelque chose, fait connaître que sa prévoyance est imparfaite, et sa sagesse défectueuse. Dieu n'est susceptible d'aucune imperfection. Une personne sage qui considère sérieusement sans passion, et sans préjugé, les preuves sur lesquelles est fondée la religion chrétienne, reconnaîtra sans peine qu'un ouvrage aussi imparfait ne peut provenir d'un être aussi parfait que Dieu; mais qu'il ne peut sortir que de l'esprit humain, qui ne peut tout savoir ni tout prévoir.

Il y a des personnes qui ne croient point à la religion chrétienne par débauche et par impiété; ceux-là ne sauraient être honnêtes gens. Comme dès leur enfance, on ne leur a défendu le mal que par la crainte de l'enfer, dès qu'ils ne craignent plus cet enfer, ils ne font plus de difficulté de pratiquer le mal; mais il y en a d'autres qui ne croient point à la religion chrétienne par raison; ceux-là font de très-honnêtes gens. L'esprit d'ordre les fait agir, et la raison leur persuade par cet esprit d'ordre, combien il leur importe d'avoir de l'honneur et de la probité. Il doit y avoir naturellement plus de probité dans une personne persuadée par raison de la fausseté de la religion chrétienne, que dans un chrétien même. La confession autorise le crime par l'assurance d'en être absous; on commet facilement un crime lorsqu'on en espère le pardon; au lieu que l'homme dans l'ordre moral ne trouve point de ressource pour se pardonner ses fautes. Il y a des actions essentiellement bonnes,

qu'un honnête homme doit pratiquer, comme celle de reconnaître un Dieu, de ne faire aux autres que ce que nous voudrions qu'il nous fût fait; d'où je conclus, que les actions contraires font effentiellement mauvaifes.

La preuve certaine à laquelle nous devons reconnaître fi nous aimons Dieu, c'eft de voir fi nous fentons une ferme et conftante réfolution de lui obéir. Ainfi nous ne devons avoir pour guide que la raifon qui nous vient de lui-même. Auffitôt qu'elle a reconnu qu'il parle, elle doit fe taire et écouter. La vénération intérieure, que nous devons avoir pour Dieu, doit confifter dans une connaiffance convenable de fon être et de fes attributs, et notre refpect extérieur doit paraître en ce que nous fefons les chofes qui nous paraiffent convenables à fon excellence et à notre dépendance de lui. Puifque Dieu eft le créateur et le maître de toutes chofes, nous devons auffi les employer à l'ufage pour lequel il les a faites, et nous en fervir pour la fin qu'il s'eft propofée en les créant; d'autant plus que par la raifon qu'il nous a donnée, nous pouvons connaître fon but et fon deffein. Il ne faut donc, en aucun temps, abufer de ces chofes ni en faire des excès qui puiffent altérer notre fanté, troubler notre raifon ou nous empêcher, en quelque manière que ce foit, de faire notre devoir. De même, Dieu ayant fait plufieurs chofes pour l'ufage et le fervice de tous les hommes; il n'eft pas jufte que ces chofes foient accumulées entre les mains de quelques-uns avec fuperfluité, pendant que les autres manquent de ce qui leur

eſt néceſſaire à la vie. L'homme n'eſt pas fait pour être oiſif, il faut qu'il s'occupe à quelque choſe, et qu'il ait toujours pour but le bien de la ſociété. Dieu ne ſe propoſe pas ſeulement le bonheur de quelques particuliers, mais en général le bien et la félicité de tous les hommes. Ainſi les hommes doivent ſe rendre mutuellement des ſervices, quelque différence qu'il y ait entre eux; parce qu'il n'y a perſonne, tel grand et élevé qu'il ſoit, à qui il ne puiſſe arriver d'avoir beſoin du ſecours et de l'amitié du plus pauvre. On doit s'obliger mutuellement. La fidélité et la ſincérité ſont très-eſſentielles à la ſociété; ces vertus procurent de grands avantages aux hommes et contribuent beaucoup à les rendre mutuellement heureux. Nous devons aimer notre prochain comme nous-mêmes et avec autant de ſincérité, c'eſt-à-dire, que nous devons toujours faire pour les autres ce que nous jugerions raiſonnable qu'ils fiſſent pour nous, ſi nous étions dans les circonſtances où ils ſe trouvent, et qu'ils fuſſent dans celles où nous ſommes. Celui qui eſt obligé par devoir de faire quelque choſe, eſt auſſi obligé de ſe mettre en état d'exécuter et d'employer tous les moyens et tous les inſtrumens pour en venir heureuſement à bout. Voilà la religion, et la conduite que doit ſe preſcrire un honnête homme. Les ſages de l'antiquité ont pratiqué cette morale dont Platon eſt le père. A l'examiner ſans prévention, on la trouvera auſſi pure que celle des chrétiens, dont elle eſt le fondement. Ceux-ci la pratiquent parce qu'on leur enſeigne que Dieu le veut et l'ordonne; les autres, au

contraire, ne la pratiquent que parce que la raifon et la nature la leur infpirent. Jéfus-Chrift n'eft donc pas venu pour réformer la nature, qu'on nous dit avoir été corrompue. Jéfus-Chrift et l'Ecriture ne nous enfeignent pas un point de morale qui n'ait été enfeigné et pratiqué par tout ce qu'il y avait de gens éclairés dans le paganifme. Quelle eft donc cette nature corrompue ? Les exemples de tant de fages payens font bien voir qu'ils avaient une affez grande connaiffance d'un être fuprême et qu'ils ne manquaient pas de facultés pour faire ce qui était bon. Avaient-ils d'autres lois divines que celle qui eft écrite dans le cœur, et que la raifon feule infpire naturellement ? Non ; mais c'eft que la raifon et la nature font l'ouvrage de Dieu, et les religions l'ouvrage des hommes.

EPITRES.

X

EPITRE

A MILORD BALTIMORE,

Sur la Liberté.

L'ESPRIT libre, Milord, qui règne en Angleterre,
Qu'on abhorre à Berlin, mais qu'à Londre on révère,
Qu'arma la vérité de fa mâle vigueur,
Pour abattre à fes pieds l'impofture et l'erreur:
Cet efprit généreux dont l'ardeur vous enflâme,
De vos progrès puiffans eft le principe et l'ame.
Sans lui Londre aujourd'hui, libre de fes tyrans,
Languirait fous le joug de préjugés puiffans.
Afile des beaux arts, temple de la fcience!
Dans vos murs profanés par l'abfurde ignorance,
Vous auriez vu fleurir un Claude, (*a*) un Mongeron (*b*)
Au lieu d'un fage Lock, d'un immortel Newton.
Tous les fiècles fameux, nos illuftres modèles,
Des progrès de l'efprit époques immortelles,
Ont vu l'homme penfant d'un génie indompté
S'élancer hardiment jufqu'à la vérité.
Le berceau des beaux-arts, la floriffante Grèce,

(*a*) Prêtre de Charenton, qui a beaucoup écrit fur la difpute de la grâce.

(*b*) Janféniste fameux, qui fut arrêté à Paris pour avoir préfenté un placet très-libre au roi.

Cette première école où germa la fageffe,
Qui marchant à tâtons cherchait la vérité,
Nourriffait dans fon fein l'augufte liberté.
D'elle les orateurs et les héros naquirent,
Sous fon puiffant abri les fages s'inftruifirent,
On eftima l'efprit; tout Grec ofa penfer,
Et dans la vérité chacun voulut puifer.
L'Empire et cet efprit paffant d'Athène à Rome,
Aux Latins policés fournit plus d'un grand homme.
Un Cicéron parut, l'appui des innocens,
Lançant fur l'oppreffeur fes foudres éloquens,
Cicéron qui, foulant les erreurs à Tufcule,
Doutait, examinait, et jugeait fans fcrupule.
L'inflexible Caton, maître de fon poignard,
Ce ftoïque ennemi du généreux Céfar:
Et vous puiffant génie, arbitre du Permeffe,
Vainqueur des préjugés, vous immortel Lucrèce,
A qui la vérité confia fon flambeau,
Qui du zèle facré déchirant le bandeau,
Vites deffous vos pieds, l'erreur difforme et louche,
Pâlir, s'enveloppant de fon ombre farouche,
Vous deviez vos fuccès, ô mânes généreux,
A cette liberté que n'ont plus vos neveux.
A préfent Rome efclave et rampant fous fes maîtres,
De la main des Céfars a paffé jufqu'aux prêtres;
Un pontife infolent, fier ou voluptueux,

Régit du Vatican les intérêts des cieux;
D'anathêmes ſacrés fait gronder le tonnerre,
Et confond dans ſes droits le ciel avec la terre;
On voit à ſes côtés la folle ambition,
L'artifice, l'erreur, la ſuperſtition,
L'intérêt tout-puiſſant, l'avarice ruſée
Ordonner de la foi, de la terre abuſée;
Et l'Inquiſition, barbare tribunal,
Leur fournir au beſoin ſon ſecours infernal;
Cet infame ſénat, de ſa voix inſenſée,
Condamne l'innocent et juge la penſée;
Le bûcher eſt le prix d'un bon raiſonnement;
Il conſume à la fois l'auteur et l'argument;
Et l'Europe aveuglée au pontife ſoumiſe,
Adore ſes décrets et forme ſon égliſe;
Cent rois, cent nations, de ſon ſceptre d'airain,
Ont reconnu chez eux le pouvoir ſouverain;
Mais ce chef dangereux leur donnant des entraves,
De libres qu'ils étaient en fit autant d'eſclaves.
Voyez-vous dans Madrid ces bûchers ſolennels,
Où pour l'amour de Dieu l'on brûle les mortels?
Ecoutez dans Paris ces querelles frivoles,
Ces docteurs acharnés aux guerres de paroles:
Voyez le fanatiſme attroupant tous les ſots,
Contre l'homme penſant animer les bigots.
L'eſprit libre français, l'éloquence hardie,

Sous le joug monacal, languit abâtardie :
Obfervez ces Germains foumis à leurs pafteurs,
D'Ignace et d'Auguftin aveugles fectateurs,
Leur Céfar malheureux fugitif en Hongrie,
Fuit le Dieu des combats en implorant Marie,
Attend tout d'un miracle et du fecours des faints;
Tandis que le Divan fe rit de fes deffeins,
Et voyant du Croiffant triompher la planète
Au-deffus de Jéfus élève fon Prophète.

Mais ces prélats Romains qui prefcrivent des lois,
Ne font pas feuls tyrans des peuples et des rois;
Avec moins de grandeur, avec bien moins de fafte,
Le calvinifme enferme un pouvoir auffi vafte;
Sous des dehors trompeurs fa fainte humilité,
Couvre l'ambition, l'orgueil, la vanité.
On le vit autrefois, fortant de la pouffière,
Ebranler par fon choc le trône de faint Pierre;
Ce parti s'accroiffant, tout un nombreux effain
Sut s'affranchir du joug du pontife romain;
Perfécutés par-tout ils blâmaient la contrainte,
De leur foi opprimée au ciel portaient la plainte.
Mais ces perfécutés bientôt changeant de mœurs,
Des autres à leur tour furent perfécuteurs,
Et de leurs ennemis même employant les armes,
Portèrent dans leur fein le trouble et les alarmes.

Leurs docteurs furieux méprifant le bon fens,
Selon leurs intérêts changeaient leurs argumens,
Et, de barbares mots cherchant la vaine emphafe,
Embrouillaient la difpute, obfcurciffant la phrafe;
Tout fentiment nouveau, toute autre opinion,
Semblaient à leur parti menacer du Talion.
L'Afrique eft moins fertile en monftres, en infectes,
Que ce parti nouveau l'eft en nouvelles fectes,
Pleines d'un même fiel, promptes à fe venger,
Et d'un zèle enflammé prêtes à s'égorger.
Oh ! fanatifme affreux ! feul Dieu qui les infpire,
Qui ranimez leur haine afin de les détruire;
Redites-moi quel bras, quel falutaire bras,
Les fauva malgré vous de l'horreur du trépas?
Ils auraient dû périr en fe fefant la guerre,
Ainfi que ces héros enfantés par la terre,
Qui nés des dents d'un monftre, en avaient la fureur,
Se livraient follement au glaive deftructeur.

Sont-ce là les chrétiens dont l'Europe nous vante
La religion douce, aimable et bienfefante?
Un Océan de fang verfé par leur fureur,
Sur leurs rivaux vaincus éleva leur grandeur;
Souvent l'homme penfant, pourfuivi comme Athée,
A vu fa liberté par eux perfécutée.
Galilée opprimé, par fuperftition,

Fut mis dans les cachots de l'Inquifition ;
Il avait démontré la figure du monde ;
Son crime était, hélas ! fa fcience profonde.
Et Bayle pourfuivi par un prélat (*a*) fougueux,
N'échappa qu'avec peine à fes traits furieux.
Ainfi la liberté, fi naturelle à l'homme,
Eft maudite à Genève, et condamnée à Rome.
Ainfi l'homme à penfer du ciel autorifé
De l'églife eft puni, parce qu'il a penfé.

En Europe et par-tout le bon fens à la gêne,
Intimidé, puni, ne refpire qu'à peine ;
Le fcrupule et la peur nous tiennent engagés,
De l'éducation timides préjugés ;
La foi, le glaive en main, couvre notre paupière
D'un voile impénétrable aux traits de la lumière ;
Et l'ignorance amène avec l'obfcurité
L'aveugle obéiffance et la crédulité.
En vain l'ame en foi-même, efclave rétrécie,
Cherche encor le reffort de fon libre génie.
Comme on voit des ferins entourés par des fers,
Dont l'aile n'a jamais fendu le champ des airs,
Qui triftes prifonniers, méconnaiffent l'ufage
De ces agiles bras que couvre leur plumage ;

(*a*) Jurieu.

Tandis que l'aigle libre ayant pris fon effor,
D'un vol précipité s'éloigne de ce bord;
Il part à coups preffés, il traverfe la nue,
Et s'ouvre dans les cieux des routes inconnues.

O trop heureux pays, où par la liberté
Fleuriffent les beaux-arts, l'efprit, la vérité!
O toi pays charmant, pays que je révère,
Quand verrai-je tes bords, refpectable Angleterre?
Savante nation, dont les foins vigilans
Animent à la fois, la vertu, les talens.
Tout art eft eftimé, tout fuccès a fa gloire,
Et quiconque eft illuftre a fondé fa mémoire.
Anglais! vous furpaffez l'efprit grec et romain;
Vos fages font honneur à tout le genre humain,
Dans la nuit du chaos vous portez la lumière,
Vous trouvez les fecrets de la nature entière;
Newton de l'univers profond calculateur,
Arracha fes refforts des mains du créateur,
Ces refforts fi cachés, qui dans l'efpace immenfe,
Se dérobaient aux yeux de l'humaine fcience.
Lock fage, modéré, craignant d'être féduit,
Marche à la vérité par le doute conduit;
Et vous enfin, Milord, dont l'efprit, la fcience,
Ennobliffent encor le rang et la naiffance,
Qui, fuivant hardiment vos défirs curieux,

Jugez tout par vous-même, et voyez par vos yeux.
Vous de qui le palais des ſages eſt le temple,
Vous qui de nos Germains devez être l'exemple,
Qui remportez d'ici nos cœurs et nos regrets,
Et changez en partant nos roſes en cyprès.

Ah! quand verrai-je enfin ma ſtérile patrie,
Réformer de ſon goût l'antique barbarie,
Offrir un doux aſile aux beaux-arts négligés;
Réchauffer leur ardeur, dans ſon ſein protégés,
Et, feſant refleurir l'eſprit et le génie,
Rendre la gloire aux arts, et les arts à la vie.

EPITRE

SUR LA MECHANCETÉ DES HOMMES.

1761.

Je pensais autrefois, encor jeune et novice,
Étranger dans le monde, étranger dans le vice,
Que l'homme est le meilleur de tous les animaux.
Il est bon, me disais-je, il a peu de défauts;
Il n'est point furieux, cruel, ingrat ou traître;
Je le prenais enfin pour ce qu'il devait être,
Et dans le fond du cœur j'étais bien convaincu
Qu'on rencontre en tous lieux l'honneur et la vertu.

Cette charmante erreur, fille de l'ignorance,
Se dissipa trop tôt; dans peu l'expérience,
Dans le tumulte affreux où je me vis jeté,
Fit briller à mes yeux la triste vérité;
Je cherchais des vertus et je trouvais des crimes.
Que de tours odieux! que d'affreuses maximes!
Fripons, fourbes, trompeurs, faux, perfides, ingrats,
La foule d'envieux environna mes pas;
Et mon ame étonnée, interdite, éperdue,
S'en fiait avec peine au rapport de ma vue.
Je confessais enfin, frappé de tant de maux,

Que malgré la raison, de tous les animaux
L'homme est le plus cruel, le plus dur et féroce.

Non, l'animal n'a point ce caractère atroce ;
Sa faim le rend avide et non dissimulé ;
Son courroux, s'il s'enflamme, est bientôt exhalé ;
Mais l'homme étant vengé conserve encor sa haine.
Qui dirait, en voyant cette espèce inhumaine,
Perverse et tant encline à la méchanceté,
Que, parmi tant d'horreurs et tant d'iniquité,
On pourrait rencontrer de ces ames divines
Qui sans doute des cieux tirent leurs origines ;
Esprits consolateurs des maux que nous souffrons,
Qui paraissent des dieux au milieu des démons ?
Mais d'un présent si beau, si précieux, si rare,
La main de la nature en tout temps fut avare.

Le mal assurément domine ici par-tout ;
Il s'offre à l'univers de l'un à l'autre bout,
On le trouve en autrui, trop souvent en soi-même.

Et, quoi ! l'être parfait, ce Dieu grand et suprême,
Fit-il également de sa divine main
Cet ange que j'honore et ce monstre inhumain ?

Je m'arrête interdit au bord de cet abyme,
Où se perd, en sondant, l'esprit le plus sublime.

Mes yeux respectueux de ces profonds secrets
Detournent aussi-tôt leurs regards indiscrets.
Il nous suffit ici, malheureux que nous sommes,
De savoir éviter les trahisons des hommes,
D'apprendre en contemplant ce spectacle touchant,
Combien le cœur humain est perfide et méchant.

Il le paraît sur-tout quand, libre de contrainte,
Du frein sacré des lois il étouffe la crainte,
Ou quand impunément il ose les braver.

Du rang où la fortune a daigné l'élever,
Sur ces lieux éminens à l'abri du tonnerre,
Enivré d'amour-propre, il écrase la terre.
C'est de-là que des grands les folles passions
Percent malgré leur voile aux yeux des nations.
Ennemi déclaré de leur culte idolâtre,
Le hasard agissant sans dessein et sans choix,
Voulut qu'un philosophe eût le sceptre d'un roi;
Et dans ce rang auguste, entouré d'adversaires,
Je les pris pour des rois, mais c'étaient des corsaires.
Que ce récit apprenne aux mortels ignorans,
Pour quels indignes dieux a fumé leur encens.

Le bonheur, autrefois compagnon de ma vie,
Excita contre moi la fureur et l'envie
Des rois ambitieux dont les sanglans complots

De mes voifins jaloux ont foulevé les flots.
De leurs bras réunis l'effort me perfécute ;
Leur haine a préparé leur triomphe et ma chute :
Dans la brûlante foif qu'ils ont de dominer,
Il n'eft rien de facré qu'ils n'ofent profaner.
L'orgueil leur met en main la foudre vengereffe,
Pour outrer les tranfports de leur fougueufe ivreffe,
Il leur peint leurs forfaits fous les traits éclatans
Des dieux qui de l'Olympe écrafent les Titans.
Mais mon cœur dans ce trouble atteint d'un coup plus rude
Eprouva de mon fang la dure ingratitude :
Des princes élevés et nourris en mon fein
Ont tâché d'y plonger le poignard affaffin.
Un luftre entier, témoin de ce fanglant ravage,
A vu renouveler le crime et mon outrage ;
Et malgré tant d'affauts, mon bras faible et tremblant
Soutenir fans fecours ce trône chancelant.

Le feul peuple en Europe auquel la foi nous lie,
En triomphant des mers, nous plaint et nous oublie.
Mots confacrés, mais vains entre les nations,
De l'amitié des rois douces illufions ;
Nés de la politique et de la conjoncture,
Vous gardez le limon de cette fource impure :
Et quand vous préfentez le plus flatteur efpoir,
Vous abufez qui croit de vous fe prévaloir.

Ces nobles ſentimens et cette grandeur d'ame
Que la vertu nourrit et que l'honneur enflâme,
A l'eſprit des traités n'ont pu s'aſſocier ;
L'intérêt y domine et marche le premier ;
Ses infames conſeils, dictés par l'artifice,
Des faibles ſouverains altèrent la juſtice.
Sous le nom de Minerve, il apprend à ſon roi
Comment en conſcience il peut manquer de foi.
En mettant ſa parole, au cas qu'il la révoque,
Sous le frivole abri d'une phraſe équivoque.
Dans cette affreuſe école inſtruit à s'avilir,
On apprend à tromper, on finit par trahir :
Les traités chez les grands ſont les ſceaux des parjures.

Voilà d'autres amis, témoins de nos injures,
Indécis, incertains, pleins de crainte et glacés,
Faibles conſolateurs de nos malheurs paſſés,
Ils ont dreſſé d'avance un pompeux cénotaphe
Décoré de nos noms, chargés d'une épitaphe.
Satisfaits de laiſſer au monde conſterné
Un léger ſouvenir d'un peuple exterminé ;
En ſouffrirons-nous moins ? Pour guérir nos atteintes,
Il faut de vrais ſecours, non de vaines complaintes,
Une mâle aſſiſtance, un vigoureux ſoutien,
Qui partage avec nous et le mal et le bien.

Quittez le nom d'amis, vous que la crainte arrête ;

Vous tranquilles du port contemplant la tempête,
Qui, fans tendre la main à ceux qui vont périr,
Par les flots courroucés les laiffez engloutir;
Vos cœurs à la pitié toujours inacceffibles,
Aux malheurs étrangers demeurent infenfibles.
Le nom de l'amitié, pour moi faint et facré,
Ne décorera point qui l'a déshonoré!
Je le refufe à vous, placés au rang fuprême,
Dont l'amour refferré fe concentre en foi-même,
Qui toujours abufant du pouvoir fouverain,
Joignez aux cœurs de fer des entrailles d'airain.

Mais que l'un de ces rois de bonne foi m'explique,
Quel principe erronné régla fa politique;
Et comment de fang-froid il a pu regarder
Ce torrent orageux, courant tout inonder,
Dévaftant les Etats, en effaçant la trace,
Et qui voifin de lui d'affez près le menace
D'un fort non moins funefte et plus injurieux.

Ce n'était pas ainfi que penfaient nos ayeux,
Lorfque de Charles-Quint le fanglant héritage
De Jofeph, de Philippe attendait le partage.
A peine la difcorde arma ces héritiers,
A peine couvraient-ils les champs de leurs guerriers,
Que l'Europe auffi-tôt, attentive aux alarmes,
Par un effort foudain parut d'abord en armes,

Mefura

Mefura les fecours, et par un jufte choix
Rétablit l'équilibre et protégea les rois.
Si de fes libertés elle prit la défenfe;
Si fa main put alors redreffer la balance
Qu'un monarque puiffant fait pencher à fon gré,
Le mal était moins proche et moins défefpéré
Que le danger préfent dont l'afpect la menace.

Rien n'égalait alors l'impétueufe audace
De ce complot de rois, monarques conjurés,
Contre la liberté des Germains déchirés;
Unis par l'artifice et par la politique.
De ce corps monftrueux l'efprit eft defpotique;
Ennemi des puiffans qu'il veut exterminer,
S'il peut, par tant de coups et d'efforts, opprimer
Le feul roi libre encor qui daigne fe défendre;
Alors fans réfiftance, ofant tout entreprendre,
Gouvernant l'univers au gré de fes projets,
Il réduira les rois au rang de fes fujets.
Voilà dans l'avenir ce que tout œil peut lire,
Et ce que tout le monde en fecret doit fe dire.

Peuples trop amoureux de votre oifiveté,
Affoupis dans les bras de la fécurité,
De votre inaction goûtez long-temps les charmes;
Laiffez verfer le fang et répandre des larmes
A ceux dont les efforts ont du moins combattu:

Et puisqu'enfin l'Europe est stérile en vertu,
Puisque dans mes revers en vain je vous implore,
Tournons tout notre espoir vers les bords de l'aurore;
Je découvre de loin un peuple plein d'honneur,
Ami de l'oppressé, fléau de l'oppresseur,
Qui sage et fortuné dans les murs de Solime,
De l'infidélité n'a point connu le crime:
Voyez vers l'Hellespont les puissans armemens;
Il marche, il va remplir la foi de ses sermens.

Qu'importe à ma raison des rites et du culte
D'un ami généreux qui venge mon insulte?
En dussent de dépit créver mes envieux;
Qui daigne m'assister est chrétien à mes yeux,
Plus chrétien mille fois que l'ennemi barbare,
D'Etats et de trésors usurpateur avare.

De la religion et l'esprit et la loi
Consiste dans les mœurs et non pas dans la foi;
Celui qui veut ma perte est le seul infidèle.

Ah! laissons tonner Rome et frémir le faux zèle;
Qu'importe qu'un docteur imbécille, indiscret,
Maudisse plein de fiel Platon ou Mahomet?
Jadis le fanatisme aux horreurs de la guerre,
Par de vains argumens fut entraîner la terre:
De nos jours ce prétexte, aux regards pénétrans,
N'est plus qu'un masque usé des fureurs des tyrans.

Vous, rapides vainqueurs, vous braves Janiſſaires,
Accourez, combattez, frappez vos adverſaires.
Aux champs de la victoire allez vous ſignaler;
Vos pâles ennemis commencent à trembler,
Puiſſent-ils à vos pieds expier leurs parjures!
Puiſſe votre triomphe effacer nos injures,
Et vos nobles deſſeins, d'un bon ſuccès ſuivis,
Enchaîner le Danube au Croiſſant aſſervi!
Accourez, immolez d'une main enhardie
Les crimes de l'Europe aux vertus de l'Aſie.
De ces climats lointains va ſortir un vengeur,
De la Pruſſe aux abois heureux libérateur.
Le trône des ſultans, aux ennemis terrible,
A produit un héros dont le cœur eſt ſenſible;
Digne de ſes ayeux et du ſang Ottoman,
Je vois revivre en lui l'eſprit de Soliman;
Il va, noble héritier de ce puiſſant génie,
D'un innombrable camp couvrir la Pannonie,
Et du Nord conſterné preſſer en même temps
Des bords du Tanaïs les cruels habitans.

Mais ces puiſſans travaux qu'il eſt prêt d'entreprendre,
Ces combats que pour nous ſon courage va rendre,
N'eſt-ce que l'amitié qui conduiſe ſes pas?
Comment peut-on s'aimer ne ſe connaiſſant pas?
Scrutateurs indiſcrets d'une vertu bornée,

Refpectons d'un héros la courfe fortunée
Dont les fecours réels, donnés comme promis,
Renverfent les deffeins de tous nos ennemis.

Si d'un œil pénétrant il a prévu les fuites
Qu'aura l'ambition, fans frein et fans limites,
De deux puiffans voifins, accrus de nos débris;
Si pour tant de hafards il fe propofe un prix;
En cueillerons-nous moins, forts de fon affiftance,
Les fruits de fes fecours et ceux de fa vaillance?
Ah! foyons en ces temps fi fouillés d'attentats,
Reconnaiffans outrés, plutôt que d'être ingrats.

Voilà le fort des grands qui gouvernent le monde;
Des chagrins, des revers, une douleur profonde,
Des pièges, des dangers, des ennemis cruels,
Des foins pour des ingrats, des foucis éternels:
Et fi tant de travaux deviennent inutiles,
Les malheureux ont tort, on les croit malhabiles;
Et ces grands aux hafards plus que d'autres foumis,
Entourés d'envieux, n'ont point de vrais amis.

Si je m'en étais cru, j'aurais cent fois moi-même
Arraché de mon front le fatal diadême;
Le trône eft un objet qui ne m'a point tenté,
L'éclat qui l'environne eft fafte et vanité;
L'honneur et le devoir forcent à le défendre;

S'il eſt de la grandeur à ſavoir en deſcendre,
Il eſt de la baſſeſſe à s'en laiſſer chaſſer;
Mais puiſque le deſtin a daigné m'y placer,
Je veux, quelque rigueur qu'ait le ſort que je brave,
Ni régner en tyran, ni mourir en eſclave.

Le bonheur au pouvoir ne fut point attaché;
Le peuple l'y croit voir ſous la pompe caché:
Ce que ſon œil ſaiſit n'en eſt que l'apparence,
Une ombre qui dément la frivole eſpérance.

Pour moi, qui dans le monde ai de tout éprouvé,
Ayant goûté de tout mon cœur vide a trouvé
Qu'en ce chaos de maux le ſeul bien véritable,
Aux grandeurs, à la gloire, au plaiſir préférable,
Le charme et le ſoutien de la proſpérité,
Le tendre compagnon de notre adverſité,
Le ſeul conſolateur dans un deſtin funeſte,
Bien qui change un mortel en citoyen céleſte,
Aux ingrats par le ciel juſtement dénié,
C'eſt de pouvoir en paix jouir de l'amitié.

Ah! je l'ai poſſédée, une fois dans ma vie,
Dans le ſein d'une ſœur que la mort m'a ravie!
Amitié, don du ciel, ſeul et ſouverain bien,
Tu n'es plus qu'un vain nom, ſon tombeau fut le tien.

EPITRE

A CATT.

1761.

O Catt! nos jours, nos ans s'écoulent;
Qui peut, hélas! les racheter?
Les deftins cruels qui nous roulent
Ne fe laiffent point arrêter.
Nous avons deux temps dans la vie;
L'un eft l'empire de l'erreur,
Où nous jouiffons du bonheur;
L'autre eft pour la philofophie,
Toujours trifte, morne et rêveur.

De vos beaux jours et de votre âge
Le premier eft l'heureux partage;
Les doux plaifirs, les paffions,
Les charmes des illufions
Attirent, par leur affemblage,
Les prémices de votre hommage.
La vive imagination
Du plus frivole badinage
Vous fait une occupation,
Vous montrant la légère image
D'un plaifir facile et volage.

Ici l'amour, en badinant,
Décoche une flèche dorée,
Dont vous fentez incontinent
La pointe en votre cœur entrée;
Vous foupirez, vous vous troublez;
Et vos feux bouillans rédoublés,
Tous les fentimens de votre ame
Sont pour l'objet qui vous enflamme.

Le pofféder, c'eft être heureux,
La jouiffance éteint vos feux;
Vous l'abandonnez, car tout s'ufe;
L'inconftance a plus d'une excufe,
Et les amans n'en manquent pas.
Vous quittez Flore, et vers Sylvie
L'amour a dirigé vos pas;
Tout le bonheur de votre vie
Eft de pofféder fes appas.
Bientôt une autre lui fuccède;
Vient fon tour, et celle-là cède
Votre cœur au nouvel objet
Dont Vénus vous rend le fujet.
Ainfi courant de belle en belle,
Un heureux inftinct vous appelle
A goûter des plaifirs nouveaux:
Des foucis la troupe cruelle,

La prévoyance et la féquelle,
Ne vous livrent jamais d'affauts.

Votre cœur ouvert fe déploie
Au fein de la fociété;
Et, fans gêne et fans gravité,
Aux épanchemens de la joie
Vous vous livrez en liberté.
Tout femble créé pour vous plaire;
Votre gaîté que rien n'altère
Du moindre objet fait fon profit.
La vérité, fans contredit,
Souvent dure et toujours févère,
Ne vaut pas, quoi qu'on nous en dit,
Une jouiffance en chimère.
Etre heureux, c'eft la grande affaire,
Et dans ce féjour impofteur,
Où tout eft fiction et fonge,
Où chacun dans l'erreur fe plonge,
Qu'importe donc que le bonheur
Soit en nous l'effet de l'erreur?
Chériffons-en jufqu'au menfonge.

On nous le dit, nous fommes tous,
Les uns moins, les autres plus fous.
Fuyez la folie intraitable

D'humeur dure et peu ſociable,
Et conſervez toujours chez vous
La plus vive et la plus aimable:
De tous les agrémens pour nous
Elle eſt la ſource intariſſable.

Pour jouir long-temps de ce bien,
Gardons de n'approfondir rien:
Les objets ne ſont que folie;
Effleurez leur ſuperficie:
Nos plaiſirs ſont comme une fleur;
Cueillez-la d'une main légère;
A ſa nuance, à ſa couleur,
Au doux parfum de ſon odeur,
S'attache un prix imaginaire.
Ah! nos ſens ont tout à riſquer
De qui veut métaphyſiquer;
La roſe ſous la main profane
Qui s'obſtine à la diſſéquer
Perd tout ſon éclat et ſe fane;
Le monde, ſans rien excepter,
S'échappe dès qu'on le pénètre:
L'examiner et le connaître,
C'eſt apprendre à s'en dégoûter.

Pour moi, qu'une longue infortune,
Que l'âge et les maux ont flétri,

Sous le fardeau qui m'importune,
J'ai fait divorce avec les ris;
Mon erreur s'eſt évanouie;
Je touche aux bornes de ma vie;
Et la raiſon, à mes eſprits
Montrant ſon auſtère figure,
Règle mes occupations,
Et veut, qu'en ſuivant ſon allure,
Avec ſon compas je meſure
La moindre de mes actions.

Cette raiſon a ſes apôtres;
Mais dure, inflexible envers nous,
C'eſt un pédagogue en courroux
Qui nous nuit en ſervant les autres.

Malgré tous les deſtins divers
Dont le caprice nous irrite,
Nous lutinant dans l'univers
Nous allons tous au même gîte;
Les ignorans et les experts
Paſſeront tous l'eau du Cocyte;
L'amour et les plaiſirs légers,
Juſqu'au portique des enfers,
En foule iront à votre ſuite.

Pour moi en rêvant triſtement,
Peut-être en hâtant le moment,
Au coup du ciſeau de la Parque,
J'irai mélancoliquement
Paſſer dans la fatale barque.

N'allez donc pas vous deſſaiſir
Des erreurs, charmes de la vie;
O Catt! un moment de plaiſir
Vaut cent ans de philoſophie.

L'ÉCOLE

DU

MONDE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

FAITE PAR MONSIEUR SATYRICUS,

Pour être jouée incognito.

ACTEURS.

Monfieur BARDUS, père de Bilvefée.

BILVESÉE, jeune Etudiant revenu de l'univerfité.

Monfieur ARGAN, père de Julie.

Madame ARGAN.

JULIE, fa fille, promife à Mondor.

MONDOR, amant de Julie.

NERINE, fuivante de Madame Argan.

MARTIN, valet de Bilvefée.

MERLIN, valet de Mondor.

La fcène eft à Berlin, dans une maifon où demeurent plufieurs familles.

L' É C O L E

D U

M O N D E,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARTIN, NERINE.

MARTIN.

NE pourrai-je pas trouver à parler à quelqu'un de la maifon, pour arranger les mefures qu'il nous faudra prendre pour faire notre révérence à M. Bardus? mais voilà Nérine qui vient tout à propos. (*à Nérine.*) Bon-jour, ma belle enfant, tu ne faurais croire combien j'ai été impatient de te revoir.

NERINE.

Pas tant qu'on le dirait bien; car il y a deux jours que tu es de retour de l'univerfité, et je ne t'ai point vu.

MARTIN.

Qui diable t'a dit que nous fommes ici depuis deux jours ?

NERINE.

Tout fe fait dans ce monde, mon pauvre garçon, et la curiofité des filles, qui veut être nourrie de nouvelles, en trouve fur fon chemin en les cherchant; quand Suzon, Marie, Chloé, Fanchon et Nanon font enfemble, elles raifonnent du prochain, et chacune contant l'hiftoire de fon quartier, elles en forment enfemble l'hiftoire de la ville; vois-tu, je fais tout ce qui fe paffe.

MARTIN.

Tiens, puifque tu fais tout, je veux tout t'avouer, mais au moins ne décèle pas mon maître, car fon père ne le lui pardonnerait jamais.

NERINE.

Je fuis curieufe, mais je ne fuis pas méchante; je ne me mêle pas des fredaines de ton maître ; tu fais qu'il y a deux jours que M. Bardus fon père l'attend pour le fiancer à ma maîtreffe. Mais fi je fuis indifférente fur M. Bilvefée, je ne le fuis pas fur ton fujet.

MARTIN.

Diftingue du moins le maître du valet; quand mon maître a étudié la nature et tout le favoir à l'univerfité,

l'univerſité, je n'ai penſé qu'aux moyens de te plaire ; quand il a couru le grand chemin de la galanterie, mes penſées t'ont été fidèles, quand même je ne l'étais pas ; et quand il vient ici ſe loger pendant deux jours chez l'officieuſe la Roche, je n'ai oſé ſortir, de crainte que ſon père me vit ; auſſi ne ſuis-je ici qu'en tremblant ; mais comme je ſuis en habit de voyage, et que mon maître veut rentrer aujourd'hui dans la maiſon paternelle, je ne riſque rien.

NERINE.

Je t'avoue que dans tout ce diſcours, je n'aime point cette madame la Roche.

MARTIN.

Ma belle enfant, il n'y a rien de tel que la galanterie. Nous autres valets paſſerions pour mauſſades, ſi nous n'étions pas galans ; et quel honneur pour toi de dire que M. Martin t'a ſacrifié une kyrielle de belles qui ſe déſeſpèrent de ton triomphe.

NERINE.

Je ne ſuis pas de cet avis. Je veux moi de la fidélité de bon aloi ; je ſuis la très-humble ſervante des conquêtes que tu me ſacrifies. Monſieur Martin, Monſieur Martin, tu t'es gâté à cette maudite univerſité ; je prévois que ton maître aura pris tous les vices de la jeuneſſe qu'il a fréquentée, et qu'au

lieu de revenir ici bien ſavant, il n'arrivera que bien débauché.

MARTIN.

Et par quoi en juges-tu?

NERINE.

Par le proverbe qui dit, tel maître, tel valet. Mais j'entends du bruit : c'eſt ton maître et le mien, appelle Bilveſée, mais ſauve-toi.

SCENE II

NERINE, M. BARDUS, M. ARGAN.

BARDUS.

J'AVOUE que je ne comprends rien à ce retardement; peut-être qu'épuiſé par ces ſtudieuſes veilles, il s'eſt attiré une maladie; peut-être lui eſt-il arrivé un malheur en chemin; peut-être ſes profeſſeurs ont-ils voulu achever quelque cours de phyſique, ou quelque collège commencé, avant que de le laiſſer partir, j'aurais dû envoyer à la poſte pour en ſavoir des nouvelles.

ARGAN.

Voici Nérine, que je vais charger de cette commiſſion.

NERINE *ſort.*

Monſieur, je vais y envoyer dans ce moment.

ARGAN.

J'entre dans votre inquiétude, et je comprends combien vos entrailles doivent être émues au moindre délai qui diffère l'arrivée d'un fils bien-aimé, d'un fils unique, d'un fils en qui vous avez mis toute votre espérance.

BARDUS.

Si je l'aime! j'ai bien raiſon, il me reſſemble, et il promettait beaucoup depuis ſa tendre jeuneſſe; il ſavait lire et écrire à l'âge de huit ans; il était doux comme un mouton, et à l'âge de quinze ans il avait déjà étudié tout le rabinage.

ARGAN.

Mais pourquoi l'avez-vous appliqué à une étude auſſi ſtérile?

BARDUS.

Comment, ſtérile! étude ſtérile! bon homme, vous n'y entendez rien; le rabinage donne une érudition profonde, et rien n'eſt plus beau dans une lettre ou dans un ouvrage, que la citation de quelques Rabins; mais je ne borne pas mon fils à cette étude-là; je lui ai fait étudier Cujas et Bartole, la métaphyſique, la phyſique, et la plus ſublime géométrie.

ARGAN.

Il me ſemble que la métaphyſique n'eſt pas une ſcience à laquelle on dût appliquer un jeune homme.

C'eſt lui apprendre à faire l'hiſtoire chimérique d'un pays où jamais homme n'a habité ni n'habitera; je ne condamne pas votre goût, mais les belles-lettres.....

BARDUS.

Vas, vas, les belles-lettres; cela eſt ſi commun, cela court par les rues; ce ne ſont que des petits eſprits qui veulent plaire aux femmelettes qui s'y appliquent; Virgile et Homère, et ſi vous voulez Cicéron même, n'étaient pas dignes de délier les ſouliers de Platon, et ce grand philoſophe, qui ignorait l'algèbre, était bien au-deſſous du ſavantiſſime et doctiſſime Leibnitz et de ſes diſciples.

ARGAN.

Je ne ſuis pas tout à fait d'accord avec vous ſur ce chapitre, et il me ſemble que les belles-lettres ſont tout à fait propres pour des gens qu'on deſtine au monde, et qu'on eſpère de mettre dans les grandes affaires. Pour qu'un jeune homme parle bien, il faut qu'il ſoit éloquent; et pour nourrir ſa converſation, il faut que ſa mémoire ſoit meublée de tous les bons ouvrages anciens et modernes. Les belles-lettres donnent un vernis de politeſſe au diſcours, et comme l'art du monde eſt l'art de plaire, il eſt ſûr qu'un jeune homme qui a du génie réuſſira mieux en ſe parant de quelque bon mot d'*Horace*, qu'en débitant un théorème d'Archimède.

BARDUS.

Mon cher ami..... J'en ſuis fâché..... Vous avez l'eſprit gâté par cette étude qui ne demande

que du génie; nous autres, nous méprifons une application auffi frivole; nous fommes les fcrutateurs de la nature, et nous approfondiffons les chofes, quand vous ne faites que gliffer fur leur fuperficie. D'un côté par le calcul, et de l'autre par nos fyftèmes métaphyfiques, nous arrachons ce que l'auteur de l'univers voulait dérober aux hommes; vous arrangez des mots, nous recherchons des vérités; c'eft-là le caractère des grands hommes, ils font amans paffionnés des vérités, et ils font toujours occupés à en découvrir de nouvelles.

ARGAN.

Il me femble qu'après les avoir trouvées, et vos géomètres et vos métaphyficiens ne s'accordent pas toujours fur les faits.

BARDUS.

C'eft que les uns n'y entendent rien.

ARGAN.

Qui nous répondra donc de l'intelligence des autres ?

BARDUS.

Les calculs et l'algèbre.

ARGAN.

Pour l'algèbre, j'efpère bien que vous ne l'aurez pas fait apprendre à votre fils.

BARDUS.

Vous radotez, je crois; je lui ai fait apprendre le latin, le grec, l'hébreu, le fyriaque, le cofte et les

Elémens du chinois, pour que fachant écrire en toutes ces langues, fa correfpondance en devienne plus utile à l'Etat.

ARGAN.

Je doute fort qu'une correfpondance cofte puiffe être établie pour l'utilité du commerce ou de la politique de la Pruffe ; et je ne penfe pas même que l'algèbre puiffe être néceffaire, fi ce n'eft à quelque déchiffreur de vieux contes, ou à quelque contrôleur de bordereaux.

BARDUS.

Eft-il poffible de raifonner à ce point? ne vous apercevez-vous pas que notre Etat et le monde en général n'eft fi mal gouverné que parce que tous ceux qui fe mêlent de politique font des ignorans qui ne favant ni Euclide ni l'algèbre, et qui n'ont étudié ni le principe de la contradiction, ni le corollaire de la raifon fuffifante.

ARGAN.

Mon cher Bardus, votre grande fcience vous fait extravaguer. y penfez-vous bien? gouverner l'Etat par l'algèbre? Nous demandons à ceux qui doivent nous conduire de la prudence, de la fageffe, de la pénétration et fur-tout de l'équité ; que le fouverain et ceux qui le confeillent, ayant un fincère attachement à la patrie, connaiffent fes maux en y remédiant, que fuyant également l'ambition et la faibleffe, ils maintiennent les peuples en paix, fans fouffrir que la témérité des voifins aviliffe la

majeſté de l'Etat, que, renonçant à toute partialité, ils récompenſent la vertu et puniſſent le vice ſans égard à la perſonne, et qu'enfin leur bonté ſoit toujours une dernière reſſource pour ces malheureux que la nature et la fortune ſemblent perſécuter à la fois. Faut-il de l'algèbre pour gouverner ou pour conſeiller de la ſorte ?

BARDUS.

Oui, il en faut; car les équations algébriques ſont les ſeuls chemins qui nous font voyager au pays de la vérité, où les conſéquences nous ſervent de ſtations pour nous conduire, elles rendent l'eſprit exact, et empêchent ceux qui connaiſſent cette ſcience toute divine, de ne jamais s'égarer; vous feriez bien de mettre auſſi votre fille à l'algèbre.

ARGAN.

Vous déſirez que je deſtine Julie au jeune Bilveſée, mais je ne vois pas qu'ils aient beſoin d'algèbre pour engendrer.

BARDUS.

Il en faut par-tout, et je me pâme d'aiſe en penſant quelle petite race de ſavans ils vont engendrer.

ARGAN.

Tout doucement; je me ſuis engagé ſous condition que Julie conſentît à ce mariage; mais ſi elle s'y oppoſe, je vous déclare que je ne ferai point aſſez barbare pour l'y forcer, et qu'en ce cas, il faut renoncer à ce projet.

BARDUS.

Quoi! vous qui êtes le père, vous irez demander l'avis de votre fille pour la marier? n'êtes-vous pas le maître dans votre maison? Quelle plaisante complaisance pour votre fille! ma foi, mon fils épousera qui il me plaira de lui donner pour femme.

ARGAN.

Si je fais cas de la philosophie, ce n'est pas de celle qui s'exerce en vaines spéculations, mais de celle qui pratique une bonne et saine morale; si la nature nous a donné des droits sur nos enfans, elle n'a pas voulu que nous en abusions; nous sommes leurs premiers amis et non pas leurs tyrans; Julie est bien élevée, elle n'a aucune inclination vicieuse, elle est en âge de raison; ainsi c'est à elle à savoir si elle pourra se résoudre à passer toute sa vie sous les lois de votre fils, ou si elle y répugne; les mariages forcés ont fait souvent perdre leur innocence à de jeunes cœurs nés vertueux; le ciel me préserve de devenir le complice des crimes qu'un malheureux mariage forcerait ma fille de commettre.

BARDUS.

Voilà de la morale bien à propos! quoi! mon fils jouira après mon décès de six mille bons écus de rente! il n'y a personne ici qui en ait autant.

ARGAN.

Faut-il donc toujours courtiser les plus riches?

BARDUS.

Je crois que vous penchez pour ce Mondor, pour cette cervelle vide, qui cite à tout propos et ſon Virgile et ſon Boileau, et mademoiſelle Julie, ſi j'en dois croire la médiſance, prend dans ſes leçons de l'ame des ſentimens des entrailles, et tout ce maudit jargon que vos beaux eſprits débitent, et où je n'entends et ne veux jamais entendre rien.

ARGAN.

Ne vous échauffez pas; votre bile eſt facilement émue pour une bile philoſophique, je vous l'ai dit, et je le répète, je ne ferai point contraire aux vœux de votre fils, mais je ne forcerai pas non plus ma fille; tout ce que je peux faire pour votre ſervice, c'eſt de lui parler et de la préparer à l'arrivée de Bilveſée, et comme rien ne preſſe, il faut qu'ils ſe connaiſſent avant que de s'épouſer. Vous m'avez dit d'ailleurs que le mariage ne devait ſe conſommer qu'au retour de votre fils de ſes voyages.

BARDUS.

Bon cela! mais fiançons-les toujours.

ARGAN.

Je vais de ce pas parler à Julie et conſulter ma femme, et ſi Bilveſée arrive, vous pouvez le leur amener. *Il ſort.*

SCENE III.

BARDUS.

VOILA un bon homme; mais c'eſt le portrait de tout ce monde qui rampe ſur la ſurface de ce plat univers; nous autres que la philoſophie élève juſqu'à l'Empirée, à peine les apercevons-nous, et leur faible raiſon et la ſtérile morale dont ils ſe parent, enflent leur amour-propre, et leur fait accroire qu'ils nous valent. Grâces aux ſoins que j'ai pris de l'éducation de mon fils, ce ſera bien autre choſe! Attendez, Newton, Leibnitz, et vous ſubtil Mallebranche, je vous prépare un rival qui vous ſurpaſſera tous. Mais, qui voilà?

SCENE IV.

BARDUS, MARTIN.

BARDUS.

AH! te voilà, Martin; où eſt ton maître?

MARTIN.

Monſieur, nous arrivons fort haraſſés du voyage, et monſieur votre fils demande la permiſſion de vous préſenter ſes reſpects.

BARDUS.

Quels complimens! qu'il entre.

MARTIN.

Monſieur, dans le moment. *il ſort.*

BARDUS.

Il eſt reſpectueux et rempli d'attentions pour ſon père, c'eſt ce qu'on appelle un fils bien élevé.

SCENE V.

BARDUS, BILVESÉE, MARTIN.

BARDUS.

APPROCHE, unique eſpérance de ma famille, image de ton père! Oh! mon cher fils, que je t'embraſſe! *ils ſe baiſent*, hé bien, comment vont les monades?

Le fils a l'air embarraſſé.

MARTIN, *d'un air complimenteur.*

Monſieur, elles ſont vos très-humbles ſervantes.

BARDUS *à Martin.*

Ce n'eſt pas à toi que je parle.

à ſon fils.

Comment vont les monades?

BILVESÉE.

Mon père, elles ſont toujours comme elles étaient, fort eſtimées.

MARTIN.

Oh! oui, monſieur, nous les eſtimons beaucoup.

BARDUS.

Mais en as-tu fait tout le cours dans tes études.

BILVESÉE.

Mon père, les monades.....

MARTIN.

Les monades, monſieur, ſont prodigieuſement renchéries.

BARDUS.

Que veux-tu dire, les monades ſont renchéries! je n'y comprends rien.

BILVESÉE.

C'eſt que, mon père....

MARTIN.

C'eſt que, monſieur, on nous les voulait vendre trop cher.

BARDUS.

Qu'eſt-ce à dire?

BILVESÉE.

C'eſt que monſieur le profeſſeur les vend plus cher.

MARTIN.

Oui, monſieur. La pièce en eſt renchérie au point que nous n'avons pu en acheter.

BARDUS.

Je ne prétends point plaifanter. Le docteur Difucius mon ami m'a bien promis de t'inftruire et de t'initier dans nos myftères métaphyfiques; n'a-t-il point encore répondu à un ouvrage affez mauvais, où l'on réfute fon fyftème.

MARTIN.

Monfieur, il eft encore à la citation de fes vingt-quatre premiers volumes in-folio, et il a bien des corollaires, des théorimènes, et des ar... des ar... des agrémens à arranger.

BARDUS *à Martin.*

Ce n'eft pas à toi, faquin, que je prétends, c'eft à mon fils.

BILVESÉE.

Monfieur, il travaille beaucoup, et mademoifelle fa fille m'a dit qu'il eft toujours occupé à réfuter quelqu'un.

BARDUS.

Avoir été deux ans à Halle fans favoir l'hiftoire de toutes les réfutations qui s'y font!

BILVESÉE.

C'eft, mon père, que j'ai toujours été appliqué à l'étude, et que hors mes leçons, je n'ai pas fu ce qui fe paffait, hors ce que m'ont appris vos lettres.

MARTIN.

Oh! Monfieur, nous avons toujours étudié avec une affiduité...

BARDUS.

Tu auras pris les leçons de la fille au lieu de prendre celles du père, de ce grand homme, de l'honneur de l'Allemagne et de l'humanité.

BILVESÉE.

Je vous assure, mon père, que j'ai bien suivi vos instructions, et que j'ai écrit tous mes collèges.

MARTIN.

Oui, monsieur, toute notre science est par écrit dans notre valise, quand nous l'en aurons retirée, vous trouverez à qui parler, car nous sommes ferrés à glace; oh, le plaisir que vous auriez eu de voir soutenir à M. votre fils des thèses! Oh! nous avons de la réputation; c'est prodigieux; il faut l'avoir vu pour le croire.

BARDUS.

J'en suis bien aise; or çà, mon fils, comme j'ai tourné mes plus tendres soins vers toi, je n'ai pas pensé seulement à te faire étudier; mais je t'ai choisi une femme belle, jeune et aimable, un peu coquette, avec laquelle je veux te fiancer, et que tu épouseras en revenant de tes voyages; je veux t'emmener cet après-midi pour te présenter à la famille, et j'espère que tu seconderas mes vues, car par-dessus tout ce que je t'ai dit, elle est riche.

BILVESÉE *fait une profonde révérence.*

Mon père......

BARDUS.

Tu en feras bientôt une nouvelle philoſophe.

BILVESÉE.

Mon père.....

BARDUS.

Et ma maiſon ſeule vaudra toute une académie des ſciences.

BILVESÉE.

Mon père...... L'honneur et la ſatisfaction, du plaiſir, que fait le reſpect du contentement.

BARDUS.

Tu l'épouſeras au retour de tes voyages ; je ſuis à dîner chez mon ami Fabricius, où je prétends que tu me ſuives; mais je vais chercher un ouvrage manuſcrit que j'ai compoſé en latin, dont je lui ai promis la lecture. *il ſort.*

BILVESÉE.

Mon père, je vous obéirai.

SCENE VI

BILVESÉE, MARTIN.

BILVESÉE.

QUE le diable l'emporte! Tous les cent mille millions de démons ont-ils jamais vu dans les

abymes les plus profonds des enfers un pédant plus insupportable ! Ventre-saint-gris, la Jaquelote, la Matelode, le Pont-neuf. Je n'ai sû que lui répondre quand il me parlait de ces diables de monades.

MARTIN.

C'est que, mon cher maître, il aurait fallu plus étudier que nous n'avons fait ; je vous l'avais bien dit, qu'en courant les rues toutes les nuits, en buvant le jour, en débauchant les filles lorsque nous n'avions rien de mieux à faire, en nous battant lorsque nous avions perdu notre argent au jeu, nous serions mal reçus dans la maison paternelle.

BILVESÉE.

Cela va encore assez bien, mais ce bigre de pédant m'embarrasse ; il me met à la torture avec ces diables de monades.

MARTIN.

Je vous ai tiré d'affaire comme j'ai pu.

BILVESÉE.

Mais s'il me parle seul, je suis perdu.

MARTIN.

Nommez-moi un livre qui traite de ces choses-là, je vous l'acheterai, et vous l'étudierez.

BILVESÉE.

Nous n'avons pas le sou. Ah ! morbleu, quelle vie !

MARTIN.

MARTIN.

Vous avez mangé votre dernier écu chez madame la Roche, et cette maudite Caroline vous a mis à sec.

BILVESÉE.

Par la mort, si tu parles de madame la Roche, je t'étrangle.

MARTIN.

Ah! Monsieur, je n'aurai garde, car votre père veut vous marier.

BILVESÉE.

Qu'en dira Adélaïde, Chloé, Céphise, Mélanide, et Morgane pour laquelle je fis cette élégie?

MARTIN.

Elles s'en désespéreront, les pauvres créatures; car où trouveraient-elles un cavalier qui pût vous remplacer?

BILVESÉE.

Je crois que tu railles, maraut, je vaux bien les autres, et jamais femme ne m'a résisté.

MARTIN.

Il y a femme et femme, Monsieur; celles auxquelles vous vous êtes adressé n'ont pas été plus cruelles envers le public qu'envers vous; mais si vous attaquiez de ces vertus là, de ces grossières vertus, vous trouveriez à qui parler.

BILVESÉE.

Vas, mon pauvre garçon, il n'en eſt point de telles pour moi dans le monde.

MARTIN.

Il y a cependant une certaine Nérine qui s'eſt gendarmée contre moi depuis que je la connais.

BILVESÉE.

Belle comparaiſon, d'un faquin comme toi à un garçon de mon eſpèce.

MARTIN.

J'en conviens, Monſieur; mais nous avons auſſi notre mérite, et au ſcrutin des femmes, ſouvent les valets ſont préférés aux maîtres.

BILVESÉE.

Sera-t-il bientôt temps de ſuivre mon père?

MARTIN.

Je crois que vous êtes déjà amoureux de votre future; voilà les empreſſemens et les déſirs qui me ſont croire que votre imagination eſt déjà échauffée.

BILVESÉE.

Le fat! comment peux-tu me croire amoureux, moi qui n'aime que le changement et la gloire d'attacher à mon char beaucoup de beautés enchaînées dans mes fers.

MARTIN.

Il faut cependant se fixer une fois.

BILVESÉE.

La prendre, manger son bien avec ses rivales, et s'en séparer quand on l'a ruinée radicalement.

MARTIN.

En vérité, ce projet n'est pas honnête; n'avez-vous pas honte, Monsieur, de préméditer le malheur d'une personne qui ne vous a jamais fait aucun mal; vous étiez si bon en partant d'ici, fallait-il vous envoyer à l'université, où le mauvais exemple, une dissipation continuelle, une licence sans bornes.....

BILVESÉE.

Tais toi, maraut; par tous les milliards de diables, a-t-on jamais vu un faquin plus impertinent? jour de Dieu! si tu raisonnes encore de la sorte, que Belzébuth et Astaroth m'emportent si je ne t'étrangle. Suis-moi, il est temps de joindre mon père.

MARTIN.

Ceci finira mal, ou pour lui ou pour moi.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE ET NERINE.

JULIE.

NON, je ne ſaurais qu'y faire. Je lui ſacrifierai tout, mon amour et ma vie.

NERINE.

Mais, Mademoiſelle, vous vous preſſez trop, vous connaiſſez votre père, il eſt doux, il eſt bon, il ne vous contraindra pas aſſurément. Quand il vous parlera de Bilveſée, vous n'avez qu'à lui dire qu'il ne vous plaît point, et que votre cœur eſt pour Mondor.

JULIE.

Si mon cœur a des faibleſſes, c'eſt à ma raiſon de les vaincre; un père auſſi reſpectable, auſſi bon que le mien, a droit de tout prétendre de ſes enfans, et je ſuis ſûre qu'en ſuivant ſes volontés, je ne m'égarerai jamais, et je m'abandonnerai toujours en aveugle à ſa direction.

NERINE.

Voilà de beaux ſentimens, Mademoiſelle, ils ſont dignes des héroïnes les plus illuſtres; mais laiſſons-

là, je vous prie, le ftyle héroïque, et parlons bourgeoifement d'un mariage qui doit faire le fort de votré vie; je ne veux point que vous deveníez madame l'étudiante; un mari qui va voyager et qui fe fait attendre, mérite qu'on le plante-là, et ce Mondor me paraît vous convenir bien autrement; c'eft un fruit mûr, l'autre eft encore vert.

JULIE.

Ce ne ferait point fon voyage qui m'obligerait à le refufer, fi je prenais cette réfolution.... mais je défefpérerais mon père.

NERINE.

Ah! ce pauvre Mondor, il en mourra. Vous allez lui percer le cœur d'un poignard, ma bonne maîtreffe, ma chère maîtreffe, vous ne défefpérerez pas ainfi le plus aimable cavalier de Berlin.

JULIE.

Que veux-tu que j'y faffe?

NERINE.

Que vous avouiez refpectueufement à votre père que vous aimez Mondor, et que vous le demandez pour votre mari.

JULIE.

S'il s'en fâchait, je ferais inconfolable.

NERINE.

Votre père vous aime trop, Mademoiſelle, pour s'en fâcher, la choſe eſt trop raiſonnable... mais voilà Mondor lui-même.

SCENE II.

JULIE, NERINE, MONDOR.

MONDOR.

Oh ! dieux ! ſerait-il vrai, Madame, on dit que je dois vous perdre à jamais ?

JULIE.

Monſieur, Nérine m'a rapporté une converſation que mon père a eue avec Monſieur Bardus, et elle dit qu'il me deſtine au ſieur Bilveſée.

MONDOR.

Et vous y conſentez, Madame ?

JULIE.

Mon père ne m'en a point parlé encore, et vous ſavez, Monſieur, que le devoir des filles ne leur laiſſe de mérite que leur obéiſſance.

MONDOR.

Quoi ! vous conſentiriez à mon malheur, et vous vous en rendriez la complice ; vous allez

me perdre, Madame, ma raison, ma vertu, rien ne résistera contre ce coup ; votre beauté que j'adore, vos vertus auxquelles j'élève des temples sont les auteurs de mon amour ; tout indigne que je suis de vous posséder, j'ai osé élever mes vœux à ce bonheur suprême. J'ai espéré ! ah ! qu on se persuade facilement ce que l'on désire ! je n'ai vu, je n'ai senti, je n'ai respiré, je n'ai vécu qu'en vous, et je perds dans ce moment affreux, ma maîtresse et ma vertu même ; car, Madame, tout le respect que je vous dois ne pourra m'empêcher de tirer vengeance de l'heureux mortel qui me supplante. Qu'ai-je à perdre après vous avoir perdu ? La vie me sera à charge, et la mort est le seul bien que je désire.

Il reste dans l'abattement d'une profonde tristesse.

JULIE.

Mondor, si mon sort dépendait de moi-même, nos destins seraient unis pour jamais ; votre esprit, vos vertus, et vos talens réparent en vous l'injustice que vous a faite la fortune ; ce ne sont pas les biens que je désire, je trouverais tous mes vœux satisfaits en vous appartenant, et je vous le répète, si mon cœur a quelque faiblesse à se reprocher, c'est de vous avoir aimé ; entendre applaudir son amant par toute la terre, sentir une inclination que la raison appuie, s'y voir entraîner malgré soi ; c'est ce qui m'est arrivé. Mais souffrez que dans le temps que je vous fais l'aveu de ma faiblesse, je vous fasse connaître l'empire qu'une fille peut

avoir sur ses passions ; apprenez donc que je suis prête d'étouffer tous ces sentimens, quand même cet effort devrait me coûter la vie, pour me soumettre aux volontés de mon père, que c'est de lui et de ma mère que vous devez m'obtenir ; que je vous préfère à tout l'univers, mais que je vous sacrifie à ma vertu.

MONDOR.

A-t-on jamais vu une plus belle ame dans un corps plus accompli ? Madame, vous me confondez ; vous redoublez mon amour, vous le poussez à un excès que je ne saurais vous exprimer ; je vous adore, et je vous perds ! non : je vais mettre tout en usage, je vais faire les derniers efforts, je vous demanderai à Madame et Monsieur Argan....

NERINE.

Je ne vois qu'un obstacle à tout ceci.

MONDOR.

Et quoi ?

NERINE.

Le manque de richesses.

MONDOR.

Quoi ! ces vils dons de Plutus ?

NERINE.

Ils entrent pour beaucoup en compte chez madame Argan, et c'est le point capital auquel il faut penser.

MONDOR.

Je fonde toutes mes espérances sur la généreuse Julie, sans elle je suis perdu.

JULIE.

Je ferai tout ce que mon honneur me permettra de faire pour vous ; mais tâchez de gagner ma mère.

NERINE.

J'entends du bruit, sortez, de crainte qu'on ne vous trouve ensemble.

MONDOR, *en sortant.*

Oui, belle Julie, votre cœur est mon seul bien, mon Dieu tutélaire ; si j'espère, ce n'est qu'en vous.

SCENE III.

JULIE, NERINE, *et puis* Mad. ARGAN, *qui arrive indolemment*,

NERINE.

VOILA votre mère, je vais lui parler de nos affaires.

JULIE.

Garde-t'en bien.

NERINE.

Je la connais, laissez-moi faire, il faut la préparer.
à Mad. Argan.

Votre migraine, Madame, n'est pas encore dissipée ?

Mad. ARGAN.

Ah ! mon Dieu, les maux viennent en poste, mais ils ne s'en vont pas de même, et quand on se dorlote bien, encore n'est-ce qu'au petit pas qu'ils nous quittent ; cette malheureuse sentinelle du coin de notre rue m'enterrera un de ces jours avec son qui vive ? continuel.... Un fauteuil, ma mie, un fauteuil.

Nérine l'apporte, et elle s'y place nonchalamment.

Mad. ARGAN.

A peine puis-je me soutenir.

NERINE.

On dit, Madame, que vous aurez une visite aujourd'hui.

Mad. ARGAN *à Julie d'une voix aigre.*

Tenez-vous droite.
à Nérine. Oui, le fils de M. Bardus est arrivé de l'université.

Mad. ARGAN *à Julie aigrement.*

Renversez davantage les épaules.

à Nérine.
Et il doit venir chez moi.

NERINE.

On dit qu'il doit époufer Mlle. votre fille, et vous ne voudrez pas, fans doute, qu'elle devienne madame l'étudiante, cela ferait trop ridicule.

Mad. ARGAN.

Et pourquoi ? il lui faut un mari, et tant lui vaut celui-là qu'un autre.

NERINE.

En vérité, Madame, vous badinez, car vous ne voudriez jamais avoir un beau-fils frais moulu du collège, et ce Monfieur Bardus toujours à vos trouffes avec fon grec, fon latin et fa philofophie dont il perfécute toute la ville.

Mad. ARGAN.

Ah ! il eft fi favant !

NERINE.

Dernièrement en venant chez Monfieur votre mari, il me rencontra fur l'efcalier, et me demanda fi je ne favais point quel artifan fefait les meilleurs inftrumens de géométrie ? Je lui dis que je l'ignorais abfolument ; ah ! ma chère enfant, me dit-il, il n'y a point de falut hors la philofophie ; la recherche de la vérité fait notre bonheur, il faudrait que tu

t'y appliquaſſe. Je lui ſis la révérence, et lui dis que j'étais fort ſa ſervante, et qu'il fallait aller chez mon maître, ſur quoi ſa converſation m'a pourſuivie, en un jargon baroque, juſqu'à ce qu'il me perdit de vue.

Mad. ARGAN.

Et que contait-il?

NERINE.

Ah! ma foi, je ne ſais, Madame; il parlait du vide, d'horreur, et de nature: je ne ſais quelles ſottiſes que ce ſont, mais ce qui eſt plus vrai, c'eſt que tous ces livres qu'il prétend écrire, c'eſt ſon gros profeſſeur qui les compoſe.

Mad. ARGAN.

Mais que cela fait-il? on ne peut pas tout faire ſeul....... il a de l'argent, et cela mettra Julie à ſon aiſe.

NERINE.

Eſt-ce l'argent, Madame, qui rend les mariages heureux?

Mad. ARGAN.

Sans doute, lorſqu'on me propoſa d'épouſer mon mari, je demandai d'abord combien de revenus il avait, et je ne l'aurais point pris aſſurément, ſi, après avoir bien calculé, je n'euſſe trouvé, compte fait, que je pouvais vivre plus à mon aiſe que

Madame de la Tribaudière, dont l'équipage n'eſt pas auſſi beau à beaucoup près que le mien, que Madame la Cruſade qui mange très-mal, comme on fait, et que Madame Turton, qui ne joua jamais auſſi gros jeu que moi.

NERINE.

Mais, madame, votre mari a tant de belles qualités qui.....

Mad. ARGAN.

Chanſons ! On vit bien des belles qualités d'un homme, il faut boire et manger, ma mie, et furtout avoir toutes ſes commodités, car ce n'eſt pas vivre que de ſe conſumer dans les fatigues ! Oh ! les ſottes gens qui penſent autrement ! grâces au ciel, j'ai toujours effacé toutes les femmes de mon quartier, il y en a qui en ont pris la jauniſſe de rage, et elles ſentent à leur grand dépit ce que nous valons.

NERINE.

Je rêve à ce mariage de votre fille, et il me vient une idée... Ce Monſieur Mondor eſt charmant et aimable, il vous accommoderait ſans doute mieux que Bilveſée.

Mad. ARGAN.

Mais il n'a pas de quoi vivre. Il eſt gueux comme un poëte.

NERINE.

Ces gens qui ont tant d'efprit font fortune fouvent.

à Iulie.

Allons donc, Mademoifelle.

JULIE.

Oui, ma mère, il eft plein de refpect pour vous.

Mad. ARGAN.

Que me fait fon refpect ?

JULIE.

Il vous amufe par les plus jolis contes.

Mad. ARGAN.

Mais il ne fait pas feulement jouer au Cavagnole.

JULIE.

Il fera tout pour vous plaire.

Mad. ARGAN.

Vas, petite morveufe, ne me romps pas la tête avec tes importunités. Je vois ton père, retire-toi.

SCENE IV.

Monſieur ARGAN, Madame ARGAN, *qui reſte dans ſon fauteuil et ſalue légèrement ſon mari.*

Mad. ARGAN.

Eh bien ! qu'eſt-ce, mon petit cœur ?

Mr. ARGAN.

Je viens vous parler d'une affaire qui regarde notre fille ; Monſieur Bardus nous la demande pour ſon fils.

Mad. ARGAN.

Il eſt riche ; voilà tout ce qu'il faut. Il y a longtemps que je viſais Bilveſée pour lui donner ma fille ; cette nigaude ne le vaut pas.

Mr. ARGAN.

Je le trouve très-bien, et je ſuis fort content d'avoir une fille auſſi raiſonnable.

Mad. ARGAN.

Raiſonnable, raiſonnable, une fille raiſonnable! ah ! Monſieur, c'eſt bien elle, raiſonnable, raiſon-

nable, elle qui veille jufqu'à minuit aux redoutes, et qui foupe à dix heures les jours d'opéra....

Mr. ARGAN.

Il n'y a aucun mal à cela. Voulez-vous qu'une jeune fille ait les paffions d'une vieille femme ?

Mad. ARGAN.

Il eft vrai qu'on devient vieille, vous m'avez prife jeune, mon petit mouton ; je ne faurais qu'y faire, il faut que tu me gardes comme je fuis.

Mr. ARGAN.

Je ne vous ai rien reproché fur votre âge, et je vous dis uniment et fimplement, qu'une fille de dix-huit ans ne peut pas être affife toute la journée, et qu'il y a des plaifirs qu'on peut lui permettre.

Mad. ARGAN.

Des plaifirs qui font des horribles fatigues ; j'ai été une fois dans ma vie à ces fpectacles, mais j'en jure bien qu'on ne m'y rattrapera pas ; j'en ai été malade à mourir, à ne pouvoir quitter le lit en trois femaines ; ces fatigues monftrueufes tuent le monde ; il faut qu'à neuf heures trois quarts je fois endormie, fans quoi je ne pourrais pas vivre, et ma fille eft toute autre ; elle tient de vous, auffi je l'appelle toujours votre fille ; mais mon fils le lieutenant, le pauvre garçon, c'eft-là mon image ; c'eft mon efprit, c'eft mon ame toute crachée.

Mr.

M. ARGAN.

Je n'entre point dans ces difcuffions-là ; que les enfans reffemblent au père, ou qu'ils tiennent tout de la mère, c'eft la même chofe, pourvu qu'ils foient honnêtes gens.

Mad. ARGAN.

Ce pauvre petit Chriftophe, il monte la garde une fois tous les huit jours ; on va le ruiner à cette garnifon, je lui ai envoyé de mon bon café, et du thé de la Chine, et les reftes d'une jolie étoffe pour fervir à une robe de chambre, et un bon lit de duvet ; ce pauvre enfant, il n'ofe pas fe déshabiller quand il a la garde ; penfez une fois, mon petit mouton, refter habillé toute une nuit!

Mr. ARGAN.

Il faut qu'il faffe fon devoir, et qu'il fe rende digne du rang qu'il occupe, et vous le gâtez, ma femme, en le rendant mou et efféminé.

Mad. ARGAN.

Oui, je gâte le pauvre Chriftophe, parce que je ne veux pas qu'il meure ; je vous dirai encore que j'ai payé les dettes qu'il a été obligé de faire.

Mr. ARGAN.

J'ai de fes nouvelles ; il eft débauché, et vous le fortifiez dans tous fes vices.

Mad. ARGAN.

Mon petit mari, je vous dirai que j'ai un deſſein: je voudrais le placer en Hollande; ma ſœur qui eſt mariée à un bourguemaître de Rotterdam me promet de lui obtenir une Compagnie.

Mr. ARGAN.

Voilà ce que je ne ſouffrirai jamais, ma femme; nous tenons tous à la patrie; c'eſt à elle que nous nous devons, et c'eſt elle que nous devons ſervir; qui la défendrait, ſi nous lui refuſions nos bras? il ne nous eſt permis de ſervir ailleurs, que lorſque la patrie nous renonce pour ſes enfans, ou lorſqu'on refuſe de nous employer.

Mad. ARGAN.

Mais ce ſervice-ici eſt ſi ſévère; il a tant d'exactitude, et l'on dit qu'en Hollande chacun y fait ce qu'il veut.

Mr. ARGAN.

De-là vient que les officiers ſervent ici avec honneur et ſe comblent de gloire; et que les autres y perdent la réputation, parce qu'ils ne ſont point diſciplinés; encore un coup, ma femme, je n'y conſentirai jamais; un évaporé comme mon fils doit ſe corriger de ſes fredaines dans les emplois ſubalternes, pour que, s'il parvient à un plus haut grade, il y porte un eſprit mûr et des connaiſſances ſolides; mais pour en revenir à Julie, vous voulez donc....

Mad. ARGAN.

Je veux, Monſieur, qu'elle épouſe Bilveſée.

Mr. ARGAN.

Vous ne lui en avez point parlé.

Mad. ARGAN.

Cela n'était pas néceſſaire.

Mr. ARGAN.

Si fait, cela l'eſt, et je vais ſur l'heure la preſſentir ſur ce ſujet. *Il ſort.*

SCENE V.

Mad. ARGAN *ſeule.*

PAUVRE mari, c'eſt à moi de te conduire, car grâces au ciel, je ſuis maîtreſſe dans ma maiſon; il m'en coûte aſſez. Quels ſoins! quelles peines! mais enfin il faut pourtant faire ſon devoir; ma fille aura le mari que je lui donnerai; et mon fils, je prétends en faire ce que je veux, malgré que...

SCENE VI.

Mad. ARGAN, NERINE.

NERINE.

MADAME., il y a là-bas un étranger qui demande à vous parler ; il a toute la mine de notre étudiant ; monſieur Mondor vous demande en même temps un moment d'audience.

Mad. ARGAN.

Qu'ils entrent. Mon Dieu, que d'importuns dans le monde ! Quel fardeau qu'un ménage ! une fille à marier fait plus de bruit dans une maiſon qu'un ſabbat de chats ſur les gouttières ; et ces jeunes muguets qui accourent de tous côtés ; ah ! je voudrais qu'elle fût déjà mariée.

SCENE VII.

Mad. ARGAN, BILVESÉE, MONDOR, NERINE.

BILVESÉE *à Nérine en entrant.*

VIENS çà, ma petite pouponne, mon petit gibier d'univerſité, ma foi c'eſt dommage que je n'ai pas étudié chez toi.

NERINE.

C'eſt à ma maîtreſſe, Monſieur, qu'il faut vous adreſſer, je crois que vous courtiſeriez toute la maiſon.

BILVESÉE.

Ce ne ſerait pas tant mal, ma mie... *il approche de madame Argan et lui dit d'un ton précieux.* Je bénis le jour, ce jour que j'ai tant ſouhaité, ce jour qui s'eſt ſi fort fait attendre, le plus beau jour de ma vie. Oh! rare et gentille merveille, où j'ai le bonheur de voir en perſonne ce bel aſtre dont la renommée a répandu l'éclat des charmes dans toute notre univerſité; oui, Mademoiſelle, vos divins attraits font tant de bruit, qu'on ne ſait ſi l'on doit vous comparer à la belle Hélène, à Roſemonde, ou à la belle Madelone, Baniſe n'était pas digne de vous délier les ſouliers, et le prince Scandor, en vous voyant, aurait fait une infidélité à ſa princeſſe.

Mondor fait des terribles éclats de rire.

BILVESÉE *continue.*

C'eſt apparemment votre bouffon, Mademoiſelle, que ce rieur?

Mad. ARGAN.

Monſieur, vous vous trompez.

BILVESÉE.

Oui, ma princeſſe, ſi ce rieur ne m'eût interrompu, mon compliment aurait été plus long. Vous y perdez beaucoup.

Mad. ARGAN.

Monſieur . . . . .

BILVESÉE.

J'ai paſſé pour le plus galant de toute l'univerſité.
Mondor rit encore.

BILVESÉE.

Il rit encore, et vous aurez l'époux le plus couru et le plus recherché de Halle.

Mad. ARGAN.

Monſieur, vous vous . . . . .

BILVESÉE.

Qui avait toutes les bonnes fortunes qu'il déſirait.

Mad. ARGAN.

Monſieur . . . . .

BILVESÉE.

Et qu'il vous ſacrifie.
Mondor rit.

BILVESÉE.

Quel maudit rieur, ſacrebleu.

Mad. ARGAN.

Vous vous trompez, Monſieur, je ne ſuis pas Julie.

BILVESÉE.

Quoi, vous n'êtes pas Julie ! je vous plains ; qui diable êtes-vous donc ?

MONDOR *d'un ton ironique.*

Parlez, Monſieur, avec plus de reſpect à madame Argan, et ſachez, Monſieur, que dans d'honnêtes maiſons le jargon de brelans ne convient point.

BILVESÉE.

En vérité, Madame.... c'eſt que vous êtes ſi belle.... et on peut bien s'y méprendre.... Les filles d'aujourd'hui ne ſe diſtinguent plus des femmes.

MONDOR.

Quel langage ! a-t-on jamais parlé ſur ce ton-là dans la bonne compagnie !

Mad. ARGAN.

Qu'on appelle Julie. *à Bilveſée.* Il faut, Monſieur, que je vous la préſente.

MONDOR *à part.*

Ah ! j'enrage.

BILVESÉE.

Si elle vous reſſemble, ce ſera la ſeconde merveille du monde.

Mad. ARGAN.

Oui, je me suis toujours bien conservée, et comme j'étais jeune encore, je n'allais jamais au soleil sans masque. J'ai encore des jours où je pourrais effacer ma fille si je voulais m'en donner la peine, mais c'est un travail affreux que de se moutonner, et il faut tant de soins pour l'ajustement.

SCENE VIII.

Mad. ARGAN, BILVESÉE, MONDOR, JULIE.

Mad. ARGAN.

APPROCHEZ, ma fille, voilà votre prétendu.

BILVESÉE.

Oui, divin rejeton d'une angélique tige, oui j'aurai l'honneur de vous épouser. Ah ! que vous êtes belle ! Le diable m'emporte, je suis déjà tout amoureux, comme si je vous avais connu il y a dix ans. Ha, ha, ... Elle en rougit, quelle pudeur ! Je n'aurais ma foi pas cru en trouver autant.

JULIE.

Monsieur, je n'entends rien à ce langage.

BILVESÉE *voulant lui passer la main sous le menton, elle se retire.*

Vous êtes si aimable que je voudrais que nous commencions par la conclusion du mariage.

MONDOR *bas.*

Il m'excède et je ne puis plus me taire.
Haut.
Ecoutez, Monsieur l'Etudiant, tant que vous n'avez parlé qu'à Madame Argan, j'ai su me contraindre, mais si vous le prenez sur le ton sottisier avec Mademoiselle, apprenez que ce sera à moi à qui vous trouverez à parler.

JULIE *à Mondor.*

Pour l'amour de Dieu, contraignez-vous.

BILVESÉE.

Savez-vous bien, Monsieur le bouffon, que j'ai été le plus renommé étudiant de l'université, et que j'en ai bien battu et blessé d'autres, plus forts et plus adroits au fleuret que vous n'êtes.

MONDOR.

Savez-vous bien, Monsieur l'impertinent, qu'on vous mettra dehors si vous continuez ainsi.

BILVESÉE.

Me mettre dehors.... Cela serait plaisant, mon père loge dans la même maison, ah ! sacrebleu, Kyrielle de démons, sainte Barbe.

MONDOR.

Ce ne feraient pas vos juremens qui m'intimideraient, si...... *Julie dans un grand embarras, court auprès de sa mère.*

BILVESÉE.

Jour de Dieu ! si j'avais ici mes gands à la suédoise, mes pistolets de pandoures, et ma grande épée d'Artémise.

Mad. ARGAN *d'un ton dolent.*

Mon Dieu, quel bruit faites-vous là-bas ?

MONDOR.

En un mot comme en cent, je ne vous crains guères, ni votre personne ni votre épée ; mais je fais les respects et les égards que je dois aux personnes où je me trouve, et apprenez de votre côté à vous contraindre, au moins pendant le temps où vous y êtes.

BILVESÉE.

Ah ! tu as peur. Ah ! le scélérat ! Ah ! l'infame ! *Il lui saute au collet, Mondor se défend, et ils se poussent d'un côté du théâtre à l'autre.*

Mad. ARGAN *toujours dolemment.*

Hola ! hola ! au secours, quelqu'un, quelqu'un. *Julie court avertir son père.*

La soubrette veut les séparer. Ah ! quel bruit, ... hé, hé. Mais paix donc, mais paix donc.

Elle se lève.

SCENE IX.

Mad. ARGAN, NÉRINE.

Pendant cette scène, Bilvesée et Mondor en jouent une muette, en se menaçant, et Julie conjure Mondor du geste pour qu'il se modère.

Mr. ARGAN.

Qu'est-ce que ceci, Messieurs ? a-t-on jamais vu des honnêtes gens en venir à ces extrémités, comment dans ma maison, en présence de ma femme et de ma fille !

MONDOR *fâché.*

Monsieur, il m'a saisi... d'une façon indigne.

BILVESÉE *d'un ton grivois.*

Monsieur, ce faquin veut m'apprendre à vivre.

Mr. ARGAN.

Mais ne parlez donc pas en même temps. Julie, dites-moi, qu'est-ce ? d'où vient leur querelle ?

JULIE.

Mon père, ce monsieur Bilvesée est extrêmement grossier.

BILVESÉE.

Comment, belle tigresse, charmant scorpion, vous m'accusez ?

MONDOR.

Monſieur, vous me connaiſſez depuis long-temps, et j'oſe croire que vous me jugez incapable de tels procédés.

BILVESÉE.

C'eſt un poltron.

Mr. ARGAN.

Qu'eſt-ce donc que ceci ?

JULIE.

Ah ! mon père, il a pouſſé Mondor à bout.

BILVESÉE.

Taiſez-vous, mon cœur, vous ne ſavez ce que vous dites.

Mad. ARGAN.

Mon Dieu, qu'on les ſépare ! qu'on les ſépare !

Mr. ARGAN.

Allons dans l'autre appartement examiner ceci à notre aiſe.

Mad. Argan conduit Bilveſée, et Mr. Argan Mondor.

SCENE X.

JULIE NERINE.

JULIE.

Ah ! ciel, qu'eſt-ceci ? je tremble quand j'y penſe : Mondor va ſe perdre.

NERINE.

Suivez votre père, Mademoiſelle, ne le laiſſez pas ſeul et ſecondez Mondor.

JULIE.

Tu as raiſon, mais que dirai-je.... que ferai-je?... ciel, comment l'aſſiſter ?

NERINE.

Demandez-le à votre cœur, il vous donnera les meilleurs conſeils.

Julie ſuit ſon père.

SCENE XI.

NERINE *ſeule.*

Dans ce péril extrême, il faut que je ſauve ma maîtreſſe par mon ſavoir-faire. *Elle penſe.* ſi...... comme cela...... non...... cette.... cette.... la Roche, ah ! oui.

SCENE XII.

NERINE, MARTIN.

NERINE.

VOILA Martin, il vient à propos.

MARTIN.

Eh bien ! ma belle enfant, ne parlerons-nous jamais de nos petits intérêts ?

NERINE.

Je le veux bien, mais.....

MARTIN.

Il n'y a point de mais à cela ; tu m'as promis le mariage, me veux-tu encore, en veux-tu un autre ? m'es-tu fidelle ?

NERINE.

Sans doute, je le suis, mais je ne me donne qu'à des conditions.

MARTIN.

Ouais, qu'eſt-ce que cela ?

NERINE.

C'eſt-à-dire que ſi tu veux m'épouſer, il faut renoncer à ton maître.

MARTIN.

Le ſacrifice ne ſera pas grand, mais pourquoi?

NERINE.

C'eſt que c'eſt un terrible brutal, quelles manières! quels diſcours! il jure comme un vieux dragon! c'eſt ma foi un fou à mener loger aux petites maiſons.

MARTIN.

Nous avons appris toutes ces belles choſes à l'univerſité.

NERINE.

Je ſuis bien en colère contre cette univerſité; les pères ont grand tort d'y envoyer les jeunes gens, s'ils y apprennent de pareilles choſes.

MARTIN.

Diſtingue, ma mie, ce que les profeſſeurs apprennent aux jeunes gens, et ce qu'ils apprennent en mauvaiſe compagnie.

NERINE.

Je n'ai pas beſoin de diſtinguer tout cela; mais je ſais bien que je ne veux pas que ton fat épouſe ma

maîtresse; et j'ai besoin de ton secours pour l'empêcher; à ce prix, je suis à toi.

MARTIN.

Soit, mais qu'y peux-je faire?

NERINE.

Dis-moi, qu'est-ce qui s'est passé chez madame la Roche.

MARTIN.

Tu le comprends bien, ma mie.

NERINE.

Mais dis-moi les circonstances.

MARTIN.

Je t'assure qu'il n'y en avait point de nouvelles; elles étaient fort communes, sinon que Bilvesée a fait un billet de cinquante ducats, payable au porteur, qu'il a donné à la Caroline, et que celle-là a été obligée de rendre à Madame la Roche. *Ils se parlent à l'oreille.*

SCENE

SCENE XIII.

NERINE, MARTIN, MERLIN.

MERLIN *fait signe à Nérine qu'il a quelque chose à lui dire, Martin l'aperçoit.*

MARTIN.

Ho! ho! qu'est-ceci? *à part.* C'est un galant, ou je suis bien trompé.

MERLIN *à Nérine.*

Quoi! mon maître s'est battu!

MARTIN.

Qu'est-ce que tu as à dire à Nérine?

MERLIN.

Et pourquoi ne lui parlerais-je pas?

MARTIN.

Il ne me plaît pas ainsi.

MERLIN.

Je lui parlerai pourtant.

MARTIN.

Nous verrons.

NERINE.

Il n'a qu'un mot à me dire.

MARTIN.

Voyez-moi cette petite créature, je crois, ou le diable m'emporte, qu'elle m'a fait un tour prématuré.

MERLIN *voulant parler à Nérine.*

MARTIN.

Si tu ne t'en vas d'abord, tu pourrais bien attraper ici quelques coups de bâton.

MERLIN.

Je fais les rendre.

NERINE.

Etes-vous fous?

MARTIN.

Sors d'ici, coquin.

MERLIN.

Nous verrons lequel des deux fortira le premier.

MARTIN.

Ce maroufle n'a pas étudié. Je m'en vais l'expédier.

Il court à l'autre, et ils se pouffent hors des couliffes.

NERINE.

Je crois qu'en ce jour tout le monde a perdu la raifon.

Fin du second acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ARGAN, BARDUS.

ARGAN.

Je les ai féparés après quelques peines, et pour plus de précaution, j'ai laiffé Mondor avec ma femme pour qu'elle en réponde; votre fils eft allé chez vous, de façon que nous avons prévenu le mal le plus preffé, et nous gagnons le temps de raccommoder le refte.

BARDUS.

Mondor a tort affurément. Ce fat, qui s'admire quand il parle, aura paru ridicule à Bilvefée, celui-là qui s'élève aux chofes les plus fublimes, l'aura pris en pitié. Votre petit-maître s'en fera fàché, et fa vivacité aura fait quelque extravagance, car vos beaux efprits font fujets aux écarts.

ARGAN.

A vous parler vrai, Mondor me paraît moins coupable que votre fils; Mondor a de l'imagination, mais il eft fage: lorfque l'efprit a trop de volubilité, il nous fait commettre des folies, mais le feu et la vivacité, lorfqu'ils font en compagnie de la raifon,

rendent l'efprit prompt à concevoir, facile à combiner, et pétillant dans fes réponfes ; et le fens propre que nous attachons aux beaux efprits, eft qu'ils penfent plus et mieux que le vulgaire.

BARDUS.

Il n'y a donc de beaux efprits que les algébriftes, felon votre définition, et Mondor eft un éventé qui, en répétant les belles comparaifons de fon Virgile et de fon Horace, devient un impertinent lorfqu'il fe mefure avec mon fils ; fi je n'avais eu mon profeffeur à confulter fur l'équation d'une courbe admirable et nouvelle que je veux mettre dans mon livre, j'aurais accompagné Bilvefée dans fa vifite ; cependant je n'aurais pas eu le temps, car un ami s'eft offert de le mener avec lui en Hollande et de-là en France.

ARGAN.

Vous êtes donc réfolu de le faire voyager ?

BARDUS.

Sans doute, je veux qu'il connaiffe tous les profeffeurs d'Allemagne et de Hollande ; que de-là il aille en France pour voir le beau monde, et qu'il paffe enfuite en Angleterre pour devenir profond.

ARGAN.

Si j'avais un confeil à vous donner, vous ne feriez voyager votre fils qu'après l'avoir bien formé dans ce pays-ci ; lorfque les pères envoient les

enfans trop jeunes dans les pays étrangers, avant que leur jugement soit formé, ils prennent par un mauvais choix tous les vices et les ridicules des autres nations, ils y dépensent leur argent, et ils ne rapportent pour tout fruit de leurs courses que la frivolité de quelque mode nouvelle, et peut-être un toupet frisé en perroquet royal, ou en bec de Corbin; cela vaut alors bien la dépense qu'on a faite pour eux.

BARDUS.

Oh! mon fils n'est pas de cette espèce-là, et je vous dirai bien encore que mon cousin-germain avait un fils qui était tout stupide, qu'il a envoyé en France pour prendre de l'esprit.

ARGAN.

Et en a-t-il pris?

BARDUS.

Non; il n'est pas encore de retour; mais je prétends que mon fils ne fréquente que les ducs et pairs, et les philosophes.

ARGAN.

Sa naissance lui interdit la compagnie des premiers.

BARDUS.

Mais il est si savant!

ARGAN.

Je vous le répète encore, l'ami; on eſt à la vérité fort honnête en France, et l'on fait mille politeſſes aux étrangers, mais ne vous imaginez pas que les bonnes maiſons veuillent ſe donner la peine de décraſſer les jeunes gens qui ſortent du collège; il faut être aimable, c'eſt le paſſe-port de la bonne compagnie, et un homme qui n'arrivera pas tout formé en France, court le riſque de n'être reçu nulle part; il y vivra avec quelques filles de théâtre, avec quelque petit-maître, et il reviendra plus gâté qu'il n'y eſt allé.

BARDUS.

Il faut cependant qu'un jeune homme voie le monde.

ARGAN.

Mais à quoi le deſtinez-vous ?

BARDUS.

Je ne le mettrai point à la guerre; ce ſerait dommage s'il était tué; c'eſt mon fils unique, le ſoutien de ma maiſon.

ARGAN.

Vous voudriez pourtant qu'il ait quelque emploi ?

BARDUS.

Je ne puis le mettre dans les finances; ce ſerait

proſtituer la majeſté de la philoſophie, que de le mettre à une occupation auſſi vile.

ARGAN.

Qu'en voulez-vous donc faire?

BARDUS.

Je lui ferai avoir une charge au barreau.

ARGAN.

Le barreau vient d'être purgé de toutes ſes iniquités, et les procès ſont rédigés d'une ſorte que la chicane meurt de faim.

BARDUS.

Pauvre homme, ſes ongles recroiſſent auſſi-tôt qu'on les lui a rognés; certain juge fit perdre un procès à Ariſtotelus Bardus mon grand-père, et je veux que mon fils juge à ſon tour, venge ma famille et y faſſe rentrer l'argent qu'autrefois la juſtice lui a fait perdre.

ARGAN.

Vous en uſerez ſans doute comme vous le voudrez, mais pourquoi l'envoyer voyager?

BARDUS.

Cela eſt réſolu, et comme l'ami qui ſe charge de le mener avec lui part demain, il faut que les fiançailles de nos enfans ſe faſſent dès ce ſoir.

ARGAN.

Pour moi, je ne m'y oppoſe point, pourvu que cette affaire......

SCENE II.

BARDUS, ARGAN, NERINE.

NERINE *à Argan d'un ton pressé.*

MONSIEUR .... Monsieur.... Madame vous fait dire....

ARGAN.

Qu'est-ce?

BARDUS.

Se sont-ils battus?

NERINE.

Non, Monsieur.

ARGAN.

Y a-t-il une nouvelle querelle?

NERINE.

Non, Monsieur.

BARDUS.

Par le sang-bleu, dis-nous donc qu'est-ce?

NERINE *à Argan.*

Madame vous fait dire qne Monſieur Bilveſée, au lieu de ſe rendre chez Monſieur ſon père, s'en eſt allé ſans qu'on ſache où.

ARGAN.

Eh bien!

NERINE.

Il eſt, ma foi, parti, et nous ſoupçonnons qu'il veut ſe battre avec Mondor dès que celui-là ſortira d'ici.

BARDUS.

Il eſt trop ſage, n'eſt-ce que cela? ne crains rien, ma mie.

ARGAN.

Je vous demande pardon; cette affaire peut avoir des ſuites bien plus ſérieuſes que vous ne vous l'imaginez; il faut ici uſer de toute la prudence imaginable et prévenir tout le mal qui eſt à craindre.
à Nérine.
Mondor eſt-il encore auprès de ma femme?

NERINE.

Oui, Monſieur.

ARGAN.

Qu'ils viennent tous les deux.

Nérine appelle ſa maîtreſſe et Mondor.

SCENE III.

ARGAN, BARDUS.

ARGAN.

Nous avons plus d'un exemple fâcheux devant les yeux de ce que ces fortes de querelles produifent ; je vous prie, ne traitez point tout ceci en bagatelle, et joignez vos foins aux miens pour écarter les malheurs qui nous menacent.

BARDUS.

C'eft ce maudit bel-efprit qui caufe tout ce tapage, vous devriez le mettre dehors.

ARGAN.

Ce garçon eft rempli de favoir ; il a l'imagination la plus brillante que je connaiffe, de la douceur dans le caractère . . . . . .

BARDUS.

Belle douceur, que d'infulter mon fils !

SCENE IV.

ARGAN, BARDUS, Mad. ARGAN, MONDOR, NERINE.

Mad. ARGAN *à son mari.*

MON poupon, tu m'excèdes aujourd'hui, ce maudit carillon m'a dérangé pour ce soir ma partie de jeu; en vérité, en vérité, hâtons-nous de marier notre pimbèche, ou nous n'aurions jamais de repos dans la maison.

ARGAN.

Ah! voilà Mondor, nous n'avons rien à craindre.

BARDUS *très-fâché.*

Vous voilà donc, Monsieur le querelleur; c'est bien à vous d'insulter mon fils! citez-nous quelques vers qui autorisent de pareilles sottises; vous n'avez que des fornettes dans la tête.

MONDOR.

Je vois bien, Monsieur, que la haine que vous avez contre les belles-lettres aggravent le malheur que j'ai eu de me brouiller avec votre fils.

BARDUS *grondant entre les dents.*

Scélérat, maraut.

ARGAN.

Modérez-vous, Monſieur, tant de fiel entre-t-il dans l'ame d'un philoſophe ?

BARDUS.

Quand il m'offenſe, quand il m'outrage dans la perſonne de mon fils, voyez ſon air pincé, voyez ſa mine doucereuſe.

NERINE *à Mad. Argan.*

Ha, ha, ha! notre philoſophe, Madame, s'emporte, voyez ſa grave colère, ha, ha, ha!

Mad. ARGAN.

Te tairas-tu ?

BARDUS.

Je veux que, pour le punir, nous faſſions les fiançailles de nos enfans en ſa préſence.

MONDOR.

Juſte Dieu! qu'entends-je ?

Mad. ARGAN.

Cela ſera fort bien fait, Monſieur.

MONDOR *ſe jetant aux genoux de Mad. Argan.*

C'en eſt trop; je vous conjure, ne me déſeſpérez pas, Madame, et daignez avoir égard à la ſituation où je me trouve; ne précipitez rien; ſi la conſidé-

ration que j'ai pour vous ne m'avait retenue, j'aurais ſu tirer vengeance de mon adverſaire; je vous ai tout ſacrifié.

Mad. ARGAN.

Cela eſt fort bien, je vous en ſuis fort obligée, mais il faut marier ma fille, et vous ne l'aurez pas, Monſieur, m'entendez-vous bien?

MONDOR *ſe levant.*

Il n'y a donc plus de ſalut pour moi que dans la mort.

BARDUS.

Meurs vîte, c'eſt tout ce que tu peux faire de mieux.

Mad. ARGAN *à Nérine.*

Qu'on appelle ma fille!

Nérine ſort.

SCENE V.

Les précédens, JULIE et NERINE.

Mad. ARGAN.

Il faut conclure, car mon mari ne finirait jamais.

à Julie.

Approche, tu ſais que je t'ai deſtiné Bilveſée, et je veux que tu l'épouſes.

JULIE.

Madame, vous connaiſſez mon obéiſſance, et vous ſavez combien je ſuis ſoumiſe à vos ordres; je connais mon devoir et je ne m'en écarterai jamais; mais ſi mes prières peuvent vous toucher; ſi la tendreſſe maternelle a encore quelque empire ſur votre cœur, daignez ne point conclure un hymen qui ferait le malheur de ma vie; je vous le confeſſe ſans déguiſement, je ne pourrai jamais me réſoudre à aimer l'époux que vous me deſtinez, un homme dont le premier abord m'a inſpiré une averſion que le temps n'effacera jamais, et que toute ma vertu, en la combattant, ne pourra.....

BARDUS.

En voilà bien d'une autre!

à Argan.

L'ami, vous avez très-mal élevé votre fille; écoutez comme elle raiſonne; je crois, ma foi, qu'elle n'a pas attendu ſur votre conſentement pour faire ſon choix, et qu'une attraction ſecrète attira ſon cœur en ligne directe... Vous m'entendez bien ... ce muguet-là vous taille toute cette beſogne.

JULIE.

Donnez, Monſieur, à mes ſentimens telle interprétation qu'il vous plaira, mais après l'accueil de Monſieur votre fils, il n'eſt pas étonnant que je m'en plaigne.

NÉRINE.

Mademoiſelle a raiſon ; on n'a jamais vu un plus grand brutal que ce Monſieur l'étudiant, il veut d'abord en venir au fait.

BARDUS.

Ma mie, les chambrières ne raiſonnent pas tant chez moi.

à Argan.

Eſt-il bien permis que vous ſouffriez des diſcours auſſi incongrus, et que vous vous expoſiez au clabaudage de toutes ces ignorantes.

NÉRINE.

Je n'ai pas étudié la philoſophie comme vous, Monſieur, mais j'ai autant de bon ſens qu'un autre, et quand je vois des impertinences, je m'élève hautement contre elles.

ARGAN.

C'eſt une bonne fille, elle eſt vive.

BARDUS.

Mademoiſelle Julie, vous mettrez cette carogne dehors, s'il vous plaît, le jour de vos nôces.

NERINE.

Vous oubliez, Monſieur, que vous êtes philoſophe, et vous vous fâchez auſſi férieuſement qu'une ignorante comme moi pourrait le faire.

Souffrez que nous voyons cette lettre, et pour raifon. *Il lui prend la lettre.*

MONDOR.

Prenez et lifez, Monfieur, je n'ai point de fecrets pour vous.

ARGAN *en ouvrant la lettre.*

Vous comprenez les raifons qui m'obligent d'en agir ainfi.

Il lit.

„ Votre mérite, Monfieur, a percé jufqu'à la cour, „ le prince connaît et vos talens et votre indigence ; „ il vous deftine une place à fa cour, qui réparera „ tous les torts que jufqu'ici la fortune a eus envers „ vous ; hâtez-vous de l'en remercier, et de „ témoigner que votre reconnaiffance n'eft pas la „ moindre de vos vertus. „

HERMOTINE.

ARGAN *lui rendant la lettre.*

Pardonnez à mes foupçons, ils ne tombaient pas fur vous, Monfieur ; du moins ai-je la fatisfaction de vous apprendre le premier cette bonne nouvelle, et d'y participer comme votre véritable ami.

BARDUS.

Ne voilà-t-il pas de nos lâches adulateurs.

à Argan.

Vous allez vous jeter à fes genoux, parce qu'il va paraître à la cour ; moi je l'en méprife davantage.

JULIE *à Nérine.*

Veuille le ciel que cet heureux changement puiſſe fléchir ma mère !

ARGAN *à Bardus.*

Les complimens que je lui fais ſont ſincères, et vous êtes témoin que j'ai rendu juſtice à ſes mérites; il y a une différence entre eſtimer la vertu que la faveur couronne, et à faire des baſſeſſes envers les moindres domeſtiques des grands ; il ſera mon ami à la cour, comme il l'a été auparavant, et quoique je ne ſois que d'une bonne famille bourgeoiſe, j'ai le cœur trop haut pour ramper devant des valets ; c'eſt le plus grand affront qu'on puiſſe faire aux grands que de croire s'inſinuer chez eux en outrant la flatterie envers ceux qui les approchent.

MONDOR.

Je ſuis indigne de l'honneur que le prince me fait ; peut-être me trouverez-vous à préſent dans une ſituation à oſer prétendre.....

Mad. ARGAN.

Il va donc entrer à la cour ?

BARDUS.

Cette cour n'a pas le ſens commun ! on n'y connait pas le mérite ; j'aurais pu y placer mon fils, mais je m'en garderai bien.

SCENE VII.

Les précédens, et MARTIN *qui arrive tout essoufflé.*

MARTIN.

Ah ! Monsieur, le grand malheur, tout est perdu, tout est perdu !

BARDUS.

En voilà bien d'une autre ; eh bien que viens-tu nous dire, faut-il crier ainsi ?

MARTIN.

Monsieur, votre fils.... j'en meurs de douleur quand j'y pense....

BARDUS.

Eh bien !

MARTIN.

Monsieur, votre fils, ah ! ce bon maître, hélas, ce cher maître ! ....

BARDUS.

N'acheveras-tu jamais ?

MARTIN.

Permettez un moment à ma douleur..... Ouf ! je n'en puis plus. *Il pleure.*

BARDUS.

Conclus, ou par la mort....

MARTIN.

La police incivilement l'a arrêté, Monſieur.

BARDUS.

Qu'eſt-ce à dire?

MARTIN.

Oui, Monſieur, il eſt en priſon.

ARGAN.

Qui? Bilveſée eſt en priſon.

MARTIN.

Hélas! oui, Monſieur.

BARDUS.

Mais parle donc, qu'a-t-il fait? quand? comment? pourquoi eſt-il arrêté?

MARTIN.

Vous en voulez avoir une deſcription, donnez-vous donc patience, et écoutez;

il touſſe, crache et ſe mouche.

Le ſoleil avait à peine fini ſa courſe et s'était couché dans le ſein de Phébus, que Bilveſée me dit.... Viens çà, compagnon de ma gloire et de

mes études, il est temps de nous venger par un coup d'éclat du procédé inhumain de madame la Roche.....

Mad. ARGAN.

Qui est cette madame la Roche? je ne la connais pas.

MARTIN.

Donnez-vous patience, Madame, vous le saurez d'abord. *avec emphase.*

Nous partons de céans en petite compagnie, n'ayant pour toute arme qu'une fronde avec nous; enfin nous arrivons au cul-de-fac de la sorcière; Bilvesée, élevant sa voix, lui demande noblement, me rendrez-vous, Madame, le billet au porteur?

BARDUS.

Quel billet au porteur?

MARTIN.

Un billet de cinquante ducats que mon maître lui avait fait.

BARDUS.

Quand?

MARTIN.

Pendant les deux jours que nous logeames chez elle.

ARGAN.

Quoi! ce fils si sage!

BARDUS *à Martin.*

Il a été deux jours ici! continue.

MARTIN.

Il lui dit, me rendrez-vous, Madame, ce finiftre contrat ? elle le refufe, et la guerre fe déclare. Les filles auffi-tôt, en nymphes fugitives, quittent ces champs que Mars va défoler; Marie la fucrée, et Life l'éflanquée, et Manon l'enjouée, et Caroline enfin cherchent afile ailleurs. De cailloux amaffés dans la rue nous armons nos magnanimes bras, et les lançant avec force contre les fenêtres, dans un quart d'heure il n'y en eut plus; puis nous caffons les miroirs; puis nous brifons les chaifes, enfin les porcelaines, et un fi beau magot de Saxe; ah! que c'était dommage, Monfieur, il était auffi beau que du Japon.

BARDUS.

Finiras-tu ?

MARTIN.

Enfin notre tapage alarme le quartier; un grand feigneur officieux vient pour négocier la paix, mais nous, qui ne refpirions que guerre, nous ne voulumes point de médiateur, et nous le tranfportames des efcaliers en bas.

BARDUS.

Il tomba!

MARTIN.

Tout de ſon long, la tête la première.
avec emphaſe.
Le bruit redouble alors; les auxiliaires arrivent.

BARDUS.

Quels auxiliaires!

MARTIN.

Les laquais, Monſieur.
avec empraſe.
On s'échauffe, on ſe mêle, l'un frappe d'eſtoc, l'autre de taille. Dans ce danger extrême, le généreux Bilveſée ſe diſtingue; comme un furieux il fond ſur ſes adverſaires; pour moi je ſuivais ſon panache rouge qui flottait ſur ſa tête; il me conduiſait au chemin de la gloire, il ſe fait jour par-tout; les ennemis plient, ils cèdent; mais, ô douleur! ô honte! ô fatalité affreuſe! prêts à ſaiſir la victoire que nous avions ſi bien méritée, la groſſière police àrrive avec tout ſon cortège impertinent; on entoure mon maître, on le ſaiſit, on le garotte, et dans ce moment affreux, nous voyant de vainqueurs vaincus, je penſe à la retraite, cent bons coups de bâton fondent ſur mes épaules; ſi-tôt par la fenêtre, pour abréger le chemin, je cherche une retraite et fuis par le jardin, puis par une rue détournée, pourſuivant le convoi, j'ai vu dans la priſon conduire votre fils.

BARDUS.

O ciel! eſt-il poſſible?

Mad. ARGAN.

Il n'y a que cette madame la Roche qui m'intrigue.

BARDUS.

Faire cèt affront à la philofophie!

ARGAN.

Votre fils, Monfieur, a fait trop de fottifes en un jour.

BARDUS.

Je vais aller confondre et la juftice et l'Etat, et délivrer mon fils.

ARGAN.

Vous en uferez comme il vous plaira, mais il faut qu'il renonce à Julie.

Bardus fort.

SCENE dernière.

Les mêmes.

Mad. ARGAN.

C'EST affreux; tout le monde s'appelle Madame à préfent, et cette créature...

JULIE.

O ciel! je refpire.

Approchant de fon père et fe jetant à fes genoux.

Souffrez, mon père, que je vous rende grâces de la vie que vous m'accordez pour la feconde

fois, en me délivrant d'un homme qui aurait répandu de l'amertume fur toute ma vie.

MONDOR *fe jette auffi à fes genoux.*

Daignez, Monfieur, rendre la faveur complette, et joignez deux cœurs que les mêmes fentimens uniffent déjà; fi je fuis fenfible aux attraits de ma nouvelle fortune, c'eft pour en être moins indigne de pofféder Julie.

JULIE.

Nous attendons tout de votre générofité, mon père!

MONDOR.

Je vous appartiens déjà par l'eftime et le refpect que j'ai pour vous.

ARGAN.

Levez-vous, mes enfans.

Il les embraffe.

Oui, Monfieur, je vous accorde ma fille, votre mérite ne m'a jamais laiffé dans le fufpens; fi j'ai balancé à me déclarer plutôt, ce font les arrangemens que ma femme avait pris avec Monfieur Bardus qui m'en ont empêchés.

Mad. ARGAN.

Oui, les arrangemens que ma femme prend font bien pris, mon poupon.

MONDOR.

Joignez votre consentement, Madame, à celui de Monsieur, et notre joie sera parfaite.

Mad. ARGAN.

Si votre pension est bonne, et si le prince vous donne beaucoup de biens.

ARGAN.

Désabusez-vous enfin des richesses. Pour qu'un mariage soit heureux, il faut que l'amour soit couronné par les mains de l'estime, et sachez que la raison et la vertu forcent souvent la fortune à les suivre.

Mad. ARGAN.

Eh bien, mon petit mari, j'y consens ; c'est toujours un bonheur quand on peut se défaire d'une fille.

MONDOR *à Julie.*

Mademoiselle, vous faites mon bonheur ; puissé-je faire le vôtre !

JULIE.

Je possède votre cœur, il ne me reste rien à désirer.

NERINE.

Oh ! ça, mon pauvre Martin, que vas-tu faire ?

MARTIN.

Ma foi, je quitte mon maître.

NERINE.

Mais il faut vivre.

MARTIN.

Oh ! ne t'embarraſſe pas, je m'en vais me faire Mercure chez quelque miniſtre ; c'eſt le moyen de parvenir aux meilleurs emplois dans les Finances, et quand ma charge m'aura engraiſſé, je t'épouſerai.

ARGAN.

Allons, et célébrons enſemble la fin de cette heureuſe journée.

FIN.



347934

